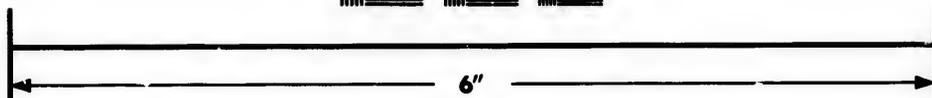
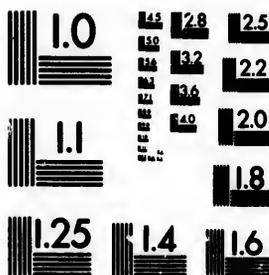


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WERSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0
1.2
1.4
1.6
1.8
2.0

© 1982

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

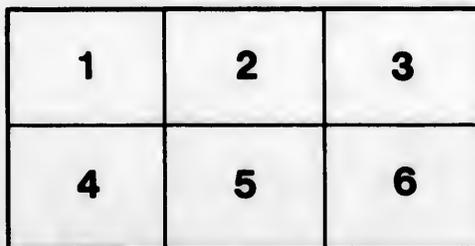
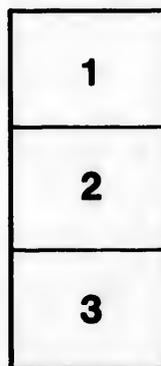
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

0
talls
s du
modifier
r une
Image

s

errata
to

pelure,
on à





P









S

Da
e

Av
D
c

L

A L
bra

S U I T E 43

Du

VOYAGE,

De l'AMERIQUE,

Ou DIALOGUES

De Monsieur le

BARON DE LAHONTAN

Et d'un

SAUVAGE,

Dans l'Amerique. Contenant une description
exacte des mœurs & des coutumes de ces
Peuples Sauvages.

*Avec les Voyages du même en Portugal & en
Danemarck, dans lesquels on trouve des parti-
cularitez très curieuses, & qu'on n'avoit
point encore remarquées.*

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

remer
re

A AMSTERDAM,

Chez la Veuve de BOETEMAN,

Et se vend

A Londres, chez DAVID MORTIER, Li-
braire dans le Strand, à l'Enseigne d'Erasmus.

M. DCCIV.

RARE
FC
71
L242
1704

P R E F A C E.

JE m'étois tellement flatté de r'entrer dans la grace du Roy de France, avant la déclaration de cette Guerre, que bien loin de penser à l'impression de ces lettres & de ces Mémoires, je comptois de les jeter au feu, si ce Monarque m'eût fait l'honneur de me redonner mes Emplois sous le bon plaisir de Messieurs de * Pontchartrain père & fils. C'est cette raison qui m'a fait négliger de les mettre dans l'état où je souhaiterois qu'ils fussent, pour plaire au Lecteur qui se donnera la peine de les lire.

* 2

Je

• L'an Chancelier de France, Pautre Secrétaire d'Etat, très riches en or & en argent.

Je passai à l'âge de 15. à 16. ans
en *Canada*, d'où j'eus le soin
d'entretenir toujours un com-
merce de lettres avec un vieux
Parent, qui avoit exigé de
moy des nouvelles de ce Pais-
là, en vertu des assistances
qu'il me donnoit annuelle-
ment. Ce sont ces mêmes let-
tres dont ce livre est compo-
sé. Elles contiennent tout ce
qui s'est passé dans ce Pais-là
entre les Anglois, les François
les * *Iroquois*, & autres Peu-
ples, depuis l'année 1683.
jusqu'en 1694. avec quantité
de choses assez curieuses, pour
les Gens qui connoissent les
Colonies des Anglois, ou des
François. Le tout est écrit a-

vec

* Appelés MAHAK par les Anglois de
la nouvelle York.

vec beaucoup de fidélité. Car
enfin, je dis les choses comme
elles sont. Je n'ay flatté, ni
épargné personne. Je donne
aux *Iroquois* la gloire qu'ils
ont acquise en diverses occasions,
quoique je haïsse ces Coquins
là plus que les cornes & les pro-
cez. J'atribue en même temps
aux gens d'Eglise, (malgré
la vénération que j'ay pour
eux) tous les maux que les *Y-*
roquois ont fait aux Colonies
Françoises, pendant une guer-
re, qu'on n'auroit jamais en-
trepris sans le conseil de ces
pieux Ecclésiastiques.

Après cela, j'avertis le Lec-
teur que les François ne con-
noissant les Villes de la *Non-*
velle York, que sous leur an-
cien nom, j'ay esté obligé de

me conformer à cela, tant dans
ma Relation, que dans mes
Cartes. Ils appellent *NIEU-*
YORK tout le Pais contenu
depuis la source de la Rivière
jusqu'à son Embouchure, c'est
à dire jusqu'à l'Isle où est située
la Ville de *Manathe* (ainsi a-
pellee, du temps des Hollan-
dois) & qui est à présent apel-
lée des Anglois *Nieu-York*, Les
François appellent aussi *Oran-*
ge la Plantation d' *Albanie*, qui
est vers le haut de la Rivière.
Outre ceci le Lecteur est prié
de ne pas trouver mauvais que
les pensées des Sauvages soient
habillées à l'Européane; c'est
la faute du Parent à qui j'é-
crivois, car ce bon homme
ayant tourné en ridicule la *

Grand-Gula, il me pria de ne plus traduire à la lettre un langage si rempli de fiction & d'hyperboles sauvages; c'est ce qui fait que tous les raisonnements de ces Peuples paroistront icy selon la diction & le stile des Européens; car ayant obéi à mon Parent, je me suis contenté de garder les copies de ce que je luy écrivois, pendant que j'estois dans le País de ces Philosophes nuds. Il est bon d'avertir le Lecteur, en passant, que les gens qui connoissent mes défauts, rendent aussi peu de justice à ces Peuples qu'à moy, lorsqu'ils disent que je suis un Sauvage & que c'est qui m'oblige de parler si favorablement de mes Confrères. Ces Observateurs me font

beaucoup d'honneur, dès qu'ils n'expliquent pas que je suis directement ce que l'idée des Européens attache au mot de *Sauvage*. Car en disant simplement que je suis ce que les Sauvages sont, ils me donnent, sans y penser, le caractère du plus honnête homme du monde; puisqu'enfin c'est un fait incontestable, que les Nations qui n'ont point été corrompues par le voisinage des Européens, n'ont ni *tien ni mien*, ni loix, ni Juges, ni Prestre; Personne n'en doute, puisque tous les Voyageurs qui connoissent ce Pais-là, font foy de cette verité. Tant de gens de différentes profession l'ont si bien assuré qu'il n'est plus permis d'en douter. Or si cela est,

on

o
fi
P
fo
fa
vo
(
m
le
la
fa
qu
ni
se,
ro
pa
le
ni
D
da
C
ne
*D

on ne doit faire aucune difficulté de croire que ces Peuples soient si sages & si raisonnables. Il me semble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens (je ne dis pas celle des femmes) est la seule source de tous les désordres qui troublent la Société des Européens; il est facile de juger sur ce pied-là que je ne prête en aucune manière le bon Esprit & la sagesse, qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Américains. Si tout le monde étoit aussi bien fourni de livre de voyages que le Docteur * *Sloane*, on trouveroit dans plus de cent Relations de Canada une infinité de raisonnemens Sauvages, incompara-

* Docteur en Médecine à Londres.

blement plus forts que ceux dont il est parlé dans mes Mémoires. Au reste, les personnes qui douteront de l'instinct & du talent des Castors, n'ont qu'à voir la grande Carte de l'Amérique du Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698. ils y trouveront des choses surprenantes touchant ces animaux.

On m'écrit de *Paris*, que Messieurs de *Pontchartrain* cherchent les moyens de se venger de l'outrage qu'ils disent que je leur ay fait, en publiant dans mon livre quelques bagatelles que j'aurois dû taire. On m'avertit aussi que j'ay tout lieu de craindre le ressentiment de plusieurs Eclésiastiques, qui prétendent que j'ay insulté Dieu en insultant leur

conduite. Mais comme je me
fuis attendu à la fureur des uns
& des autres, lorsque j'ay fait
imprimer ce livre, j'ai eu tout le
loisir de m'armer de pied en
cap, pour leur faire teste. Ce
qui me console, c'est que je
n'ay rien écrit que je ne puisse
prouver autentiquement; ou-
tre que je n'ay pû moins dire
à leur égard que ce que j'ai dit.
Car si j'eusse voulu m'écarter
tant soit peu de ma narration,
j'aurois fait des digressions où
la conduite des uns & des au-
tres auroit semblé porter pré-
judice au repos & au bien pu-
blic. J'aurois eu assez de raison
pour faire ce coup là: mais com-
me j'écrivois à un vieux Cagot
de Parent, qui ne se nourrisoit
que de devotion, & qui craig-
noit

noit les malignes influences de la Cour, il m'exhortoit incessamment, à ne lui rien écrire, qui pût choquer les gens d'Eglise & les gens du Roy, de crainte que mes lettres ne fussent interceptées : quoiqu'il en soit, on m'avertit encore de *Paris* qu'on employe des Pédants pour écrire contre moy; & qu'ainsi il faut que je me prépare à essuyer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir sur moy, dans quelques jours; mais n'importe, je suis assez bon sorcier pour repousser l'orage du côté de *Paris*. Je m'en moque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci soit en dit en passant, dans cette Préface au Lecteur, que le

Ciel

Ci
en
d'a
d'E
to
ay
int
les
s'e
Ch
son
nes
ma
pau
ter
ser
afin
gen
le b
lien
gen
str
sol
ch
Ba
pa
d'a
Ce

Ciel daigne combler de prospérité ,
en le préservant d'aucune discussion
d'affaire avec la plupart des Ministres
d'Etat ou de l'Evangile, car ils auront
toujours raison , quelque tort qu'ils
ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit
introduite chez nous , comme chez
les Amériquains , dont le moindre
s'estime beaucoup plus qu'un
Chancelier de France. Ces peuples
sont heureux d'être à l'abri des chicanes
de ces Ministres, qui sont toujours
maîtres par tout. J'envie le sort d'un
pauvre Sauvage, *qui leges & Sceptra*
terit, & je souhaiterois pouvoir pas-
ser le reste de ma vie dans sa Cabane,
afin de n'être plus exposé à fléchir le
genou devant des gens, qui sacrifient
le bien public à leur intérêt particu-
lier , & qui sont nais pour faire enra-
ger les honêtes gens. Les deux Mini-
stres d'Etat à qui j'ay affaire, ont été
sollicitez en vain par Madame la Du-
chesse du Lude, par M^r. le Cardinal de
Bouillon, par M^r. le Comte de *Guiscar*
par Mr. de *Quiros*, & par M^r. le Comte
d'*Avaux*, rien n'a pû les fléchir, quoi-
que

que mon affaire ne consiste qu'à n'avoir pas souffert les afronts d'un Gouverneur qu'ils protègent, pendant que cens autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'absence. La raison de ceci est qu'on fait moins de quartier aux gens qui ont le malheur de déplaire à Messieurs de Pontchartrain, qu'à ceux qui contreviennent aux ordres du Roy. Quoiqu'il en soit, je trouve dans mes malheurs la consolation de jouir en Angleterre d'une espèce de liberté, dont on ne jouit pas ailleurs; car on peut dire que c'est l'unique Pais de tous ceux qui sont habitez par des peuples civilisez, où cette liberté paroît plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur, étant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement; tant il est vray que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prennent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

AVIS

L'

L

D

re q
mes
Mét
n ére
plus
cont
avon
se q
Pue
que
seri
don
apl
au
rec

A V I S
De
L' A U T E U R ,
Au
L E C T E U R .

Dez-que plusieurs Anglois, d'un
mérite distingué, à qui la Lan-
gue Françoisé est aussi familié-
re que la leur, & divers autres de
mes Amis, eurent veu mes Lettres &
Mémoires de Canada, ils me témoig-
nèrent qu'ils auroyent souhaité une
plus ample Relation des mœurs &
coutumes des Peuples, auxquels nous
avons donné le nom de Sauvages, C'est
ce qui m'obligea de faire profiter le
Public de ces Divers Entretiens,
que j'aye eü dans ce País-là avec un
certain Huron, à qui les François ont
donné le nom de Rat, je me faisois une
aplication agréable, lorsque j'étois
au Village de cet Ameriquain, de
recueillir avec soin tout ses raisonne-
mens.

mens; Je ne fus pas plutôt de retour
de mon Voyage des Lacs de Canada,
que je fis voir mon Manuscrit à M^r. le
Comte de Frontenal, qui fut si ravi
de le lire, qu'ensuite il se donna la
peine de m'aider à mettre ces Dialo-
gues dans l'état où ils sont. Car ce
n'étoit auparavant que des Entre-
tiens interrompus, sans suite & sans
liaison. C'est à la sollicitation de ces
Gentishommes Anglois, & autres
de mes Amis, que j'ai fait part au
Public de bien des Curiositez qui
n'ont jamais été écrites auparavant,
touchant ces Peuples sauvages. J'ay
aussy crû qu'il n'auroit pas des agrée-
ble que j'y ajoutasse des Relations as-
sez curieuses de deux Voyages que
j'ai faits, l'un en Portugal, où je me
sauvai de Terre-Neuve; & l'autre en
Danemarc. On y trouvera la descrip-
tion de Lisbonne, de Copenhague, &
de la Capitale du Royaume d'Arra-
gon, me réservant à faire imprimer
d'autres Voyages que j'ay faits en
Europe, lorsque j'auray le bonheur de
pouvoir dire des Véritez sans risque
& sans danger.

DIA.

DIALOGUES

On Entretiens entre un Sauvage ,

Et le

BARON de LAHONTAN.

L A H O N T A N .

C'Est avec beaucoup de plaisir, mon cher Adario, que je veux raisonner avec toy de la plus importante affaire qui soit au Monde; puis qu'il s'agit de te découvrir les grandes veritez du Christianisme.

A D A R I O .

Je suis prêt à t'écouter, mon cher Frère, afin de m'éclaircir de tant de choses que les Jésuites nous prêchent depuis long temps, & je veux que nous parlions ensemble avec autant de liberté que faire se pourra. Si ta Créance est semblable à celle que les Jésuites nous prêchent, il est inutile que nous entrions en Conversation, Car ils m'ont débité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'est qu'ils ont trop d'esprit pour les croire eux-mêmes.

L A H O N T A N .

Je ne sçai pas ce qu'ils t'ont dit, mais je croi que leurs paroles & les miennes se

A

rapor-

rapporteront fort bien les unes aux autres. La Religion Chrétienne est celle que les hommes doivent professer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrit l'Amérique, voulant sauver tous les peuples, qui suivront les Loix du Christianisme; il a voulu que l'Évangile fût prêché à ta Nation, afin de luy montrer le véritable chemin du paradis, qui est l'heureux séjour des bonnes Ames. Il est dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie est courte, nous sommes incertains de l'heure de nôtre mort; le temps est cher; éclairci toi donc des grandes Verités du Christianisme; afin de l'embrasser au plus vite, en regrettant les jours que tu as passé dans l'ignorance, sans culte, sans religion, & sans la connoissance du vray Dieu.

A D A R I O.

Comment sans conoissance du vray Dieu! est-ce que tu rêves? Quoy! tu nous crois sans religion apres avoir demeuré tant de temps avec nous? 1. Ne fais-tu pas que nous reconnoissons un Créateur de l'Univers, sous le nom du grand Esprit; ou du Maître de la vie, que nous croyons être dans tout ce qui n'a point de bornes. 2. Que nous confessons l'immortalité de l'ame. 3. Que le grand Esprit nous a pourvus d'une raison capable de discerner le bien d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre, afin que nous suivions exactement les véritables Régles de la justice & della sagesse. 4. Que la tranquillité d'ame plaît au grand Maître de la vie; qu'au contraire le trouble de l'esprit lui est en horreur, parce que les hommes en de-
vien-

vien
& la
& o
visi
tre
fus
von
say
pro
est
me
des
con
ren
vai
vai
ce
hor
ligi
dir
fca
&
do
Jé
tes
en
la
pe
l'
n

y
il
n

BARON DE LAHONTAN. 3

viennent méchants: 5. Que la vie est un songe, & la mort un réveil, après lequel, l'ame voit & connoit la nature & la qualité des choses visibles & invisibles. 6. Que la portée de notre esprit ne pouvant s'étendre un pouce au dessus de la superficie de la terre, nous ne devons pas le gâter ni le corrompre en essayant de pénétrer les choses invisibles & improbables. Voilà, mon cher Frère, quelle est notre Créance, & ce que nous suivons exactement. Nous croyons aussi d'aller dans le pais des ames après notre mort; mais nous ne soupçonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessairement qu'il y ait des séjours & bons & mauvais après la vie, pour les bonnes ou mauvaises ames, puisque nous ne sçavons pas si ce que nous croyons être un mal selon les hommes, l'est aussi selon Dieu; si votre Religion est différente de la nôtre, cela ne veut pas dire que nous n'en ayons point du tout. Tu sçais que j'ay été en France, à la nouvelle Jork & à Quebec, où j'ay étudié les mœurs & la doctrine des Anglois & des François. Les Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sortes de Religions qui sont sur la terre, il n'y en a qu'une seule bonne & véritable, qui est la leur, & sans laquelle nul homme n'échappera d'un feu qui brûlera son ame durant toute l'éternité; & cependant ils n'en scauroient donner des preuves.

L A H O N T A N.
Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il y en a de mauvaises; car, sans aller plus loin, ils n'ont qu'à parler de la tienne. Celui qui ne connoît point les veritez de la Religion

4 DIALOGUES DU
Chrétienne n'en sçauoit auoir. Tout ce que
tu viens de me dire font des rêveries effroya-
bles. Le País des ames dont tu parles, n'est
qu'un País de chassé chimérique : au lieu que
nos saintes Escritures nous parlent d'un Para-
dis situé au dessus des étoiles les plus éloi-
gnées, où Dieu séjourne actuellement environ-
né de gloire, au milieu des ames de tous les
fidèles Chrétiens. Ces mêmes Escritures font
mention d'un enfer que nous croions être
placé dans le centre de la Terre, où les
ames de tous ceux qui n'ont pas embrassé le
Christianisme brûleront éternellement sans se
consummer, aussi bien que celles des mauvais
Chrétiens. C'est une vérité à laquelle tu de-
vrois songer.

A D A R I O.
Ces saintes Escritures que tu cites à tout
moment, comme les Jésuites font, de-
mandent cette grande foy, dont ces bons
Pères nous rompent les oreilles ; or cet-
te foy ne peut être qu'une persuasion, croi-
re c'est être persuadé, être persuadé c'est
voir de ses propres yeux une chose, ou la
reconoître par des preuves claires & soli-
des. Comment donc aurois-je cette foy-puis-
que tu ne sçauois ni me prouver, ni me faire
voir la moindre chose de ce que tu dis ?
Croi-moy, ne jette pas ton esprit dans des
obscurités, cesse de soutenir les visions des
Escritures saintes, ou bien finissons nos En-
tretiens. Car, selon nos principes, il faut de
la probabilité. Surquoy fondes-tu le destin
des bonnes ames qui sont avec le grand Es-
prit au dessus des étoiles, ou celuy des mau-
uaises

BARON DE LAHONTAN. 9

vaies qui brûleront éternellement au centre de la terre ? Il faut que tu accuse Dieu de tyrannie, si tu crois qu'il ait créé un seul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, sans doute, que les saintes Ecritures prouvent cette grande vérité ; mais il faudroit encore, si cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jésuites le nient, donc le lieu des flammes doit cesser lorsque la terre sera consumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui est un pur esprit, mille fois plus subtil & plus léger que la fumée, tende contre son penchant naturel au centre de cette Terre ; Il seroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au soleil, où tu pourrois plus raisonnablement placer ce lieu de feux & de flammes, puisque cet Astre est plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

L A H O N T A N.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement est extrême, & l'endurcissement de ton cœur te fait rejeter cette foy & ces Ecritures, dont la vérité se découvre aisément, lorsqu'on veut un peu se défaire de ses préjugés. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y sont contenues, & qui ont esté incontestablement écrites avant l'événement. Cette Histoire sainte se confirme par les Auteurs payens, & par les Monumens les plus anciens, & les plus incontestables que les siècles passés puissent fournir. Croi-moy, si tu faisois réflexion sur la maniere dont la Religion de Jesus-Christ s'est établie dans le

6 D I A L O G U E S D U

monde , & sur le changement qu'elle y a apporté ; si tu pressois les Caractères de vérité, de sincérité , & de divinité , qui se remarquent dans ces Ecritures ; en un mot , si tu prenois les parties de nostre Religion dans le détail , tu verrois & tu sentirois que ses dogmes , que ses préceptes , que ses promesses , que ses menaces , n'ont rien d'absurde, de mauvais , ni d'opposé aux sentimens naturels, & que rien ne s'accorde mieux avec la droite Raison, & avec les sentimens de la Conscience.

A D A R I O.

Ce sont des contes que les Jésuites m'ont fait déjà plus de cent fois ; ils veulent que depuis cinq ou six mille ans , tout ce qui s'est passé , ait été écrit sans altération. Ils commencent à dire la maniere dont la terre & les cieux furent créés ; que l'homme le fut de terre , la femme d'une de ses côtes ; comme si Dieu ne l'auroit pas faite de la même matière ; qu'un Serpent tenta cet homme dans un Jardin d'arbres fruitiers , pour lui faire manger d'une pomme , qui est cause que le grand Esprit a fait mourir son Fils exprez pour sauver tous les hommes. Si je disois qu'il est plus probable que ce sont des fables que des verités , tu me payerois des raisons de ta Bible ; or l'invention de l'Ecriture n'a été trouvée, à ce que tu me dis un jour , que depuis trois mille ans , l'Imprimerie depuis quatre ou cinq siècles, comment donc s'affûrer de tant d'événemens divers pendant plusieurs siècles ? Il faut assurément estre bien crédule pour ajouter foi à tant de rêveries conteues dans

BARON DE LAHONTAN. 7

dans ce grand Livre que les Chrétiens veulent que nous croions. J'ay ouï lire des livres que les Jésuites ont fait de nostre País. Ceux qui les lisoient me les expliquoient en ma langue, mais j'y ay reconu vint menteries les unes sur les autres. Or si nous voions de nos propres yeux des faussetez imprimées & des choses différentes de ce qu'elles sont sur le papier : comment veux-tu que je croie la sincerité de ces Bibles écrites depuis tant de siècles, traduites de plusieurs langues par des ignorans qui n'en auront pas conçu le véritable sens, ou par des menteurs qui auront changé, augmenté & diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'huy. Je pourrois ajouter à cela quelques autres difficultés qui, peut-être, à la fin t'engageroient, en quelque manière, d'avoüer que j'ay raison de m'en tenir aux affaires visibles ou probables.

L A H O N T A N.

Je t'ay découvert, mon pauvre Adario, les certitudes & les preuves de la Religion Chrétienne, cependant tu ne veux pas les écouter, au contraire tu les regardes comme des chimères, en alleguant les plus sotes raisons du Monde. Tu me cites les faussetez qu'on écrit dans les Relations que tu as veues de ton País. Comme si le Jésuite qui les a faites, n'a pas pü estre abusé par ceux qui luy en ont fourni les Mémoires. Il faut que tu considères, que ces descriptions de Canada sont des bagatelles, qui ne se doivent pas comparer avec les Livres qui traitent des choses

8 D I A L O G U E S D U
ses Saintes , dont cent Auteurs diférens ont
écrit sans se contredire.

A D A R I O .

Comment sans se contredire ! Hé quoy ce Livre des choses saintes n'est-il pas plein de contradictions ? Ces Evangiles, dont les Jésuites nous parlent, ne causent ils pas un désordre épouvantable entre les François & les Anglois ? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Esprit , si l'on vous en croit. Or, qu'elle apparence y a-t'il qu'il eût parlé confusément , & qu'il eût donné à ses paroles un sens ambigu, s'il avoit eût envie qu'on l'entendît ? De deux choses l'une, s'il est né & mort sur la terre, & qu'il ait harangué, il faut que ses discours ayent esté perdus, parce qu'il auroit parlé si clairement que les Enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit ; ou bien si vous croyés que les Evangiles sont véritablement ses paroles, & qu'il n'y ait rien que du sien , il faut qu'il soit venu porter la guerredans ce monde au lieu de la paix ; ce qui ne sçauroit estre.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François , il y a pourtant plus de différence de leur Religion à la vôtre, que de la nuit au jour. Ils assurent que la leur est la meilleure; les Jésuites prêchent le contraire , & disent que celles des Anglois & de mille autres Peuples, ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une seule véritable religion sur la terre ? Qui sont les gens qui n'estiment pas la leur la plus parfaite ? Comment l'homme peut-il estre assés habile pour discerner cette unique

&

BARON DE LAHONTAN. 9

& divine Religion parmi tant d'autres différentes? Croi-moy, mon cher Frere, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont accomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarrasser notre esprit des choses futures. Il t'a fait naître François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois; & il m'a fait naître Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la Raison m'enseigne.

L A H O N T A N.

La Raison t'enseigne à te faire Chrestien, & tu ne le veux pas être; tu entendrois, si tu voulois, les verités de nôtre Evangile, tout s'y luit; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrestiens, comme les François; & s'il y a de la différence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par raport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent différemment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu ayant dit que son corps estoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vray, puis qu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain estoit véritablement son corps; qu'ils fissent incessamment cette Cérémonie en commémoration de luy. Ils n'y ont pas manqué; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe, parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent

qu'étant au ciel, il ne sçauroit estre corporellement sur la terre; que les autres paroles qu'il a dit ensuite (& dont la discussion seroit trop étendue pour toy) les persuadent que ce Dieu n'est que spirituellement dans ce pain. Voilà toute la différence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce sont des vetilles, dont nous-nous accorderions facilement.

A D A R I O.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction ou de l'obscurité dans les paroles du Fils du grand Esprit, puisque les Anglois, & vous autres en disputés le sens avec tant de chaleur & d'animosité, & que c'est le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frère, il faut que les uns & les autres soient sous de croire l'incarnation d'un Dieu, voyant l'ambiguïté de ces discours dont votre Evangile fait mention. Il y a cinquante choses équivoques qui sont trop grossières, pour estre sorties de la bouche d'un Être aussi parfait. Les Jésuites nous assurent que ce Fils du grand Esprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes soient sauvés; or s'il le veut il faut que cela soit; cependant ils ne le sont pas tous, puis qu'il a dit que *beaucoup estoient apellés & peu élus*. C'est une contradiction. Ces Pères répondent que Dieu ne veut sauver les Hommes qu'à condition qu'ils le veuillent eux-mêmes; Cependant Dieu n'a pas ajouté cette clause, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître,
Mais

BARON DE LAHONTAN. 11

Mais enfin les Jésuites veulent pénétrer dans les secrets de Dieu, & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu luy même; puis qu'il n'a pas établi cette condition. Il en est de même que si le grand Capitaine des François faisoit dire par son Viceroy, qu'il veut que tous les Esclaves de Canada passassent véritablement en France, où ils les feroit tous riches, & qu'alors les Esclaves répondissent qu'ils ne veulent pas y aller, parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'est il pas vray, mon Frere, qu'on se moqueroit d'eux, & qu'ils seroient ensuite obligez de passer en France malgré leur volonté: tu n'oserois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jésuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui se contredisent, que je m'étonne après cela qu'on puisse les appeller *Ecritures Saintes*. Il est écrit que le premier Homme que le grand Esprit fit de sa propre main, mangea d'un fruit défendu, dont il fut châtié luy & sa Femme, pour estre aussi criminels l'un que l'autre. Supposons donc que pour une pomme leur punition ait esté comme tu voudras; ils ne devoient se plaindre que de ce que le grand Esprit sçachant qu'ils la mangeroient, il les eût créez pour estre malheureux. Venons à leurs enfans qui, selon les Jésuites, sont envelopés dans cette déroute. Est-ce qu'ils sont coupables de la gourmandise de leur Père & de leur Mère? Est-ce que si un Homme tuoit un de vos Rois, on puniroit aussi toute sa Génération, pères, mères, oncles, cousins, sœurs, frères & tous ses autres parens? Sup-

posons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne sçeut par ce qu'il devoit faire apres sa création (Ce qui ne peut être) supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime (Ce qui seroit injuste) ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir. N'est-il pas aussi si grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont été, & qui seront; estoient rassemblés en un seul, il luy seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit il pas pardonner luy & tous ses descendans d'une seule parole? Et s'il est si puissant & si grand, quelle apparence y a-t-il qu'un Etre si incompréhensible se fit Homme, vecût en miserable, & mourût en infame, pour expier le peché d'une vile Creature, autant ou plus au dessous de luy, qu'unemouche est au dessous du soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoy luy serviroit-elle, & quel usage en feroit il? Pour moy, je soutiens que cest douter de l'étendue incompréhensible de sa toute puissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

L A H O N T A N.

Ne vois tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit estant si puissant, & tel que nous l'avons dit; le péché de nostre premier Père estoit par consequent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple,

si j'o-

si j'
rien
ino
tem
le
ces
son
une
pre
par
rail
pre
tou
mi
Ad
le
Ma
des
Il f
& f
de

pl
&
ce
te
m
m
m
d
c
m
q

si j'ofençois un de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon offense seroit achevée, & en même temps impardonable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puis que nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il falloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vray qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que j'aurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre-Humain. J'avoue qu'il est miséricordieux, & qu'il seût pû absoudre Adam le même jour, car sa misericorde est le fondement de toute l'esperance du salut. Mais, s'il n'eût pas pris à coeur le crime de sa desobeissance, sa defense n'eût été qu'un jeu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé sérieusement, & sur ce pied-là, tout le monde seroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

A D A R I O.

Jusqu'à présent tu ne prouves rien, & plus j'examine cette prétendue incarnation, & moins j'y trouve de vray-semblance. Quoy! ce grand & incomprehensible Etre & Createur des Terres, des Mers & du vaste Firmament, auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois prisonnier dans lesentrailles d'une Femme, à s'exposer à la miserable vie de ses camarades pécheurs, qui ont écrit vos Livres d'Evangiles, à estre batu, foïetté, & crucifié comme un malheureux? C'est ce que mon esprit ne peut s'imaginer. Il est écrit qu'il est venu tout exprés sur la Terre pour y

mourir, & cependant il a craint la mort; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le dessein de naître pour mourir, il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoy la craint on? C'est parcequ'on n'est pas bien assuré de ce qu'on deviendra en perdant la vie; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller, donc il ne devoit pas être si effraié. Tu sçais bien que nous & nos femmes nous-nous empoisonons le plus souvent, pour nous aller tenir compagnie dans le pais des Morts, lorsque l'un ou l'autre meurt; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous éfarouche pas, quoique nous ne soions pas bien certains de la route que nos ames prérent. Après cela que me répondras-tu? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Père, il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie, puisqu'il pouvoit lui même se garantir de la mort, & qu'en priant son Père il se prioit soi-même. Pour moy, mon cher Frère, je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

L A H O N T A N.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure, que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Apres cela, je ne n'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher, & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assuré, ni une consequence bien tirée, d'une fausse. Comme, par exemple, lorsque
tu

tu as dit que Dieu vouloit sauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de sauvez; tu as trouvé de la contradiction à cela; cependant, il n'y en a point. Car il veut sauver tous les hommes qui le voudront eux-mêmes en suivant sa Loy & ses préceptes; ceux qui croiront son incarnation, la vérité des Evangiles, la recompense des bons, le châtiment des méchans, & l'éternité. Mais, comme il se trouvera peu de ces gens là, tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flammes, dont tu te moques. Prends garde de n'estre pas du nombre de ces derniers; j'en serois fâché, parce que je suis t'on ami; alors tu ne diras pas que l'Evangile est plein de contradictions & de chimères. Tu ne demanderas plus de preuves grossières de toutes les vérités que je t'ai dit; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangelistes d'imbéciles Conteurs de fables: mais il n'en sera plus temps; songe à tout ceci, & ne sois pas si obstiné; car, en vérité, si tu ne te rens aux raisons incontestables que je donne sur nos mystères, je ne parleray de ma vie avec toy.

A D A R I O.

Ha! mon Frère, ne te fâche pas, je ne prétens pas t'offenser en t'opposant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie seulement de me permettre que je puisse douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'est rien de si naturel aux Chrétiens, que d'avoir de la foy pour les saintes Ecritures, parce que dès leur enfance on leur en parle tant, qu'à l'i-
mi-

mitation de tant de gens élevés dans la même créance , ils les ont tellement imprimées dans l'imagination , que la raison n'a plus la force d'agir sur leurs esprits déjà prévenus de la vérité de ces Évangiles ; il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés , comme sont les Hurons , d'examiner les choses de près. Or , après avoir fait bien des réflexions , depuis dix Années , sur ce que les Jésuites nous disent de la vie & de la mort du Fils du grand Esprit , tous mes Hurons te donneront vingt raisons qui prouveront le contraire : pour moy , j'ai toujours soutenu que , s'il étoit possible qu'il eût eu la bassesse de descendre sur terre , il se seroit manifesté à tous les Peuples qui l'habitent. Il seroit descendu en triomphe avec éclat & Majesté , à la veüe de quantité de gens. Il auroit ressuscité les morts , rendu la veüe aux aveugles , fait marcher les boîteux , guéri les malades par toute la terre ; enfin , il auroit parlé , & commandé ce qu'il vouloit qu'on fit ; il seroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loy à tout le monde ; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion , & cette grande uniformité qui se trouveroit par tout , prouveroit à nos Descendans d'ici à dix mille ans , la vérité de cette Religion connue aux quatre coins de la Terre , dans une même égalité : au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou six cens différentes les unes des autres , parmi lesquelles celle des François est l'unique , qui soit bonne , sainte & véritable , suivant ton raisonnement. Enfin , après avoir songé mille fois

à t
 tér
 du
 Fr
 me
 sen
 cel
 fer
 ce
 du
 to
 de
 pr
 D
 pl
 d'
 ce
 pr

ur
 ri
 je
 f
 e
 p
 f
 r
 a
 r

à toutes ces énigmes que vous appelez mystères , j'ay creu qu'il falloit estre né au delà du grand Lac , c'est à dire estre Anglois ou François pour les concevoir. Car dez qu'on me dira que Dieu , dont on ne peut se représenter la figure , puisse produire un Fils sous celle d'un homme , je répondrai qu'une femme ne scauroit produire un Castor , parce que chaque Espèce dans la nature y produit son semblable. Et si les hommes étoient tous au Diable, avant la venue du Fils de Dieu, quelle apparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des Créatures qui estoient au Diable? n'en eust-il pas pris une différente & plus belle & plus pompeuse? Cela se pouvoit d'autant mieux que la troisième Personne de cette Trinité (si incompatible avec l'unité) a pris la forme d'une Colombe.

L A H O N T A N.

Tu viens de faire un système sauvage par une profusion de Chimères, qui ne signifie rien. Encore une fois ce seroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raisons solides , puisque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoye aux Jésuites ; Cependant je te veux faire concevoir une chose fort aisée & qui est de la sphère de ton génie ; C'est qu'il ne suffit pas de croire, pour aller chez le grand Esprit , ces grandes vérités de l'Évangile que tu nies , il faut inviolablement observer les commandemens de la Loy qui y est contenue, c'est à dire n'adorer que le grand Esprit seul , ne point travailler les jours de la grande prière , honorer son père & sa mère , ne point coucher avec les filles ,

filles , ni même les desirer , que pour le mariage , ne tuer , ni faire tuer personne , ne dire du mal de ses frères , ni mentir ; ne point toucher aux femmes mariées , ne prendre point le bien de ses frères ; aller à la Messe les jours marqués par les Jésuites , & jeûner certains jours de la Semaine , car tu aurois beau croire tout ce que nous croions des saintes Ecritures , ces préceptes y étant compris , il faut les observer , ou brûler éternellement aprez la mort.

A D A R I O.

Ha ! mon cher Frère , voilà où je t'attendois. Vraiment il y a long temps que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à présent. C'est ce que je trouve de raisonnable dans ce Livre de l'Évangile , rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonnances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas , & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens , la créance & la foy des Évangiles , est inutile ; pourquoy donc est-ce que les François le croient en se moquant de ces préceptes ? Voilà une Contradiction manifeste. Car I. à légard de l'adoration du grand Esprit , je n'en connois aucune marque dans vos actions , & cette adoration ne consiste qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple , ne vois-je pas tous les jours que les Marchands disent en trafiquant nos Castors ; *Mes marchandises me coûtent tant , aussi vray que j'adore Dieu , je perds tant avec toy , vray comme Dieu est au Ciel.* Mais , je ne vois pas qu'ils lui fassent des sacrifices des meilleures

res marchandises qu'ils ont, comme nous faisons, lorsque nous les avons achetées d'eux, & que nous les brûlons en leur présence. II. Pour le travail des jours de la grande Prière, je ne conçois pas que vous fassiez de la différence de ceux-là aux autres; car j'ay vu vingt fois des François qui trafiquoient des péleteries, qui faisoient des filets; qui jouïoient, se querelloient, se batoient, se souloient, & faisoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Pères, c'est une chose extraordinaire parmi vous de suivre leurs conseils; vous les laissez mourir de faim, vous-vous séparez d'eux, vous faites cabane à part; vous êtes toujours prêts à leur demander, & jamais à leur donner; & si vous espérez quelque chose d'eux, vous leur souhaitez la mort, ou du moins vous l'attendés avec impatience. IV. Pour la continence envers le sexe, qui sont ceux parmi vous, à la réserve des Jésuites, qui l'aient jamais gardée? Ne voions-nous pas tous les jours vos jeunes gens, poursuivre nos filles & nos femmes jusques dans les champs, pour les séduire par des présens, courir toutes les nuits de Cabane en Cabane dans notre Village pour les débaucher, & ne sçais-tu pas toy même combien d'affaires se sont passées parmi tes propres soldats? V. A l'égard du meurtre, il est si ordinaire parmi vous, il est si fréquent, que pour la moindre chose, vous métez l'épée à la main, & vous-vous tuez. Quand j'estois à Paris, on y trouvoit toutes les nuits des gens percez de coups; & sur les chemins de là à la Rochelle, on me dit qu'il falloit que je prisse bien garde de perdre la vie.

VI. Ne

VI. Ne dire du mal de ses frères, ni mentir, sont des choses dont vous-vous abstiendriez moins que de boire & de manger, je n'ay jamais ouï parler quatre François ensemble sans dire du mal de quelqu'un, & si tu sçavois ce que j'ay entendu publier du Viceroy, de l'Intendant, des Jésuites, & de mille gens que tu connois, & peut-être de toy même, tu verrois bien que les François se sçavent déchirer de la belle manière. Pour mentir, je soutiens qu'il n'y a pas un Marchand icy qui ne dise vingt menteries pour nous vendre la valeur d'un Castor de marchandise, sans conter celles qu'ils disent pour difamer leurs camarades. VII. Ne point toucher aux femmes mariées, il ne faut que vous entendre parler quand vous avez un peu bû, on peut apprendre sur cette matière bien des histoires, on n'a qu'à compter les enfans que les femmes des Coureurs de bois sçavent faire pendant l'absence de leurs Maris. VIII. Ne point prendre le bien d'autrui: Combien de vols n'as-tu pas veu faire depuis que tu es ici entre les Coureurs de bois qui y sont? N'en a-t-on pas pris sur le fait, n'en a-t-on pas châtié? N'est-ce pas une chose ordinaire dans vos Villes, peut-on marcher la nuit en surété, ni laisser ses portes ouvertes? IX. Aller à vostre Messe pour prêter l'oreille aux paroles d'une langue qu'on n'entend pas; il est vray que le plus souvent les François y vont, mais c'est pour y songer à toute autre chose qu'à la prière. A Quebec les Hommes y vont pour voir les Femmes, & celles-ci pour voir les Hommes: J'en ay veu qui se font porter des

Cous-

Cous-
jupes
tirent
nent
qui
dans
tabac
tent
votio
le te
& fil
dem
de v
gez
oeuf
lez
vous
vous
cré
etes
& v

peu
en
en
lio
Sa
Eg
co
pr
de
ce
vi

BARON DE LAHONTAN. 21

Cousins, de peur de gâter leurs bas, & leurs jupes, elles s'asséient sur leurs talons, elles tirent un Livre d'un grand sac, elles le tiennent ouvert en regardant plutôt les Hommes qui leur plaisent, que les prières qui sont dedans. La plupart des François y prennent du tabac en poudre, y parlent, y rient & chantent plutôt par divertissement que par devotion. Et qui pis est, je sçai que pendant le temps de cette prière plusieurs Femmes & filles en profitent pour leurs galanteries, demeurant seules dans leurs maisons. Al'égard de vostre jeûne, il est plaisant. Vous mangez de toute sorte de poisson à crever, des oeufs, & mille autres choses, & vous appelez cela jeuner? Enfin, Mon cher Frère, vous autres François prétendez tous tant que vous êtes avoir de la foy, & vous êtes des incrédules; vous voulez passer pour sages, & vous êtes foux, vous-vous croyez des gens d'esprit, & vous êtes de présomptueux ignorans.

L A H O N T A N.

Cette Conclusion, mon cher Ami, est un peu Hurone, en décidant de tous les François en général; si cela estoit, aucun deux n'iroit en paradis; or nous sçavons qu'il y a des millions de bienheureux que nous apellons des Saints, & dont tu vois les Images dans nos Eglises. Il est bien vray que peu de François ont cette véritable foy, qui est l'unique principe de la piété; plusieurs font profession de croire les véritez de nostre Religion, mais cette créance n'est ni assez forte, ni assez vive en eux. J'avoue que la plupart conois-

fans

fans les Vérités Divines, & faifans profeflion de les croire, agiffent tout au contraire de ce que la Foy & la Religion ordonnent. Je ne fçaurois nier la contradiction que tu as remarquée. Mais il faut confidérer que les hommes péchent quelquefois contre les lumières de leur confcience, & qu'il y a des gens bien instruits qui vivent mal. Cela peut arriver ou par le défaut d'attention, ou par la force de leurs paffions, par leurs attachemens aux intereffs temporels : l'homme corrompu comme il est, est emporté vers le mal par tant d'endroits, & par un penchant fi fort, qu'à moins du néceffité abfolue, il est difficile qu'il y renonce.

A D A R I O.

Quand tu parles de l'homme, di l'homme François; car tu fçais bien que ces paffions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne font pas connues chez nous. Or ce n'est pas là ce que je veux dire : écoute mon Fréte, j'ay parlé très fouvent à des François fur tous les vices qui régnernt parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'obfervoient nullement les loix de leur Religion; ils m'ont avoué quil étoit vray, qu'ils le voioient & qu'ils le conoiffoient parfaitement bien, mais qu'il leur étoit impossible de les observer. Je leur ay demandé s'ils ne croyoient pas que leurs ames brûleroient éternellement : ils m'ont répondu que la miféricorde de Dieu est fi grande, que quiconque a de la confiance en fa bonté, fera pardonné; que l'Evangile est une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foiblesse

bleffe
traits
de fu
le li
pure
dans
moi
nou
Ces
imp
le 7
autr
emp
puis
rich
fait

J
& j
cen
qui
qu'
res
avo
che
ne
fi
se
ra
li
q
le
&
f
c
i

blesse de l'Homme qui est tenté par tant d'attraits violens si fréquemment qu'il est obligé de succomber ; & qu'enfin ce Monde estant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu si ce n'est dans le Pais de Dieu. Voilà une Morale moins rigide que celle des Jésuites ; les quels nous envoient en enfer pour une bagatèle. Ces François ont raison de dire qu'il est impossible d'observer cette Loi, pendant que *le Tien*, & *le Mien* subsistera parmi vous autres. C'est un fait aisé à prouver par l'exemple de tous les Sauvages de Canada ; puisque malgré leur pauvreté ils sont plus riches que vous, à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre toutes sortes de Crimes.

L A H O N T A N.

J'avoüe, mon cher Frère, que tu as raison, & je ne scaurois me lasser d'admirer l'innocence de tous les Peuples sauvages. C'est ce qui fait que je souhaiterois de tout mon cœur qu'ils connussent la sainteté de nos Ecritures, cest à dire cet Evangile dont nous avons tant parlé ; il ne leur manqueroit autre chose que cela pour rendre leurs ames éternellement bienheureuses. Vous vivés tous si moralement bien que vous n'aurez qu'une seule difficulté à surmonter pour aller en paradis. C'est la fornication parmi les gens libres de l'un & de l'autre Sexe, & la liberté qu'ont les hommes & les femmes de rompre leurs mariages, pour changer reciproquement, & s'accommoder au choix de nouvelles Personnes. Car le grand Esprit a dit que la mort ou l'adultère pouvoient seuls rompre ce lien indissoluble.

A-

Nous parlerons une autre fois de ce grand obstacle que tu trouves à nôtre salut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une seule raison sur l'un de ces deux points, c'est de la liberté des Filles & des Garçons. Premièrement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque Campagne contre les Iroquois, pris des esclaves pour le servir à son village, à la chasse, & à la pêche, & qu'il ne sçache parfaitement bien chasser & pêcher ; d'ailleurs, il ne veut pas s'énerver par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le temps que sa force luy permet de servir sa Nation contre ses Ennemis : outre qu'il ne veut pas exposer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il est impossible qu'un jeune homme puisse se contenir totalement sur cette matière, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles souffrent celle des Garçons ; sans cela, nos jeunes gens en seroient extrêmement incommodés, comme l'exemple l'a fait voir envers plusieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la bassesse de se donner à nos Esclaves.

L A H O N T A N.

Croi-moy, mon cher Ami, Dieu ne se paye pas de ces raisons-là, il veut qu'on se marie, ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Sexe. Car pour une seule pensée, amoureuse, un seul desir, une simple volonté de

con-

contenter sa passion brutale , il faut brûler éternellement. Et quand tu trouves de l'impossibilité dans la Contenance, tu donnes un démenti à Dieu , car il n'a ordonné que des choses possibles. On peut se modérer quand on le veut; il ne faut que le vouloir. Tout homme qui croit en Dieu doit suivre ces préceptes, comme nous avons dit. On résiste à la tentation par le secours de sa grace qui ne nous manque jamais. Voi, par exemple, les Jésuites, crois-tu qu'ils ne soient pas tentés, quand ils voyent de belles filles dans ton Village? Sans contredit ils le sont; mais ils appellent Dieu à leur secours; ils passent leur vie, aussi bien que nos Prêtres, sans se marier, ni sans avoir aucun commerce criminel avec le Sexe. C'est une promesse solennelle qu'ils font à Dieu, quand ils endossent l'habit noir. Ils combattent toute leur vie les tentations; il se faut faire de la violence pour gagner le Ciel: il faut fuir les occasions de peur de tomber dans le péché. On ne sçauroit mieux les éviter qu'en se jettant dans les Cloistres.

A D A R I O.

Je ne voudrois pas pour dix Castors être obligé de garder le silence sur cette matière. Premièrement ces gens-là font un crime en jurant la Contenance; Car Dieu ayant créé autant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillassent à la propagation du genre humain. Toutes choses multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiseaux, les Animaux & les Insectes. C'est une leçon qu'ils nous don-

nent tous les ans. Et les gens qui ne font pas
 ainsi sont inutiles au monde, ne sont bons que
 pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le
 bled qu'elle leur donne, puisqu'ils n'en font au-
 cun usage, selon vos principes. Ils font
 un second Crime quand ils violent leur ser-
 ment (ce qui leur est assez ordinaire) car ils
 se moquent de la parole & de la foy qu'il ont
 donnée au grand Esprit. En voici un troisié-
 me qui en améne un quatrième, dans le com-
 merce qu'ils ont soit avec les filles, ou avec
 les femmes. Si c'est avec les filles il est con-
 stant qu'ils leur ôtent en les déflorant ce
 qu'ils ne sçauroient jamais leur rendre, c'est à
 dire cette fleur que les François veulent
 cueillir eux-mêmes, quand ils se marient, &
 laquelle ils estiment un trésor dont le vol est
 un des grands crimes qu'ils puissent faire.
 En voilà déjà un, & l'autre est que pour
 les garentir de la grosseffe, ils prennent
 des précautions abominables, en faisant
 l'ouvrage à demi; si c'est avec les femmes, ils
 sont responsables de l'adultére & du mauvais
 ménage qu'elles font avec leurs maris. Et
 de plus les enfans qui en proviennent sont
 des voleurs qui vivent aux dépens de leurs
 demi-frères. Le cinquième crime qu'ils com-
 méntent, consiste dans les voyes illégitimes
 & profanes dont ils se servent pour assouvir
 leur passion brutale; car comme ce sont eux
 qui prêchent vôtre Evangile, ils leur font en-
 tendre en particulier, une explication bien di-
 férente de celle qu'ils débitent en public,
 sans quoy ils ne pourroient pas autoriser
 leur libertinage, qui passe pour cri-
 me

me
 le ju
 tres
 cha
 une
 de
 mo
 tan
 con
 cas
 ma
 que
 des
 sion
 est
 tain
 fan
 gen
 len
 riss
 cha
 Po
 un
 du
 ger
 pé
 tes
 ce
 né
 tra
 de
 fai
 ria
 leu
 de

me selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ay veu en France ces bons Prêtres noirs ne pas cacher leurs visages avec leurs chapeaux, quand ils voyent les femmes. Encore une fois, mon cher Frère, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des contes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoy souffre-t'on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes? Est-ce fuir les occasions? n'est-ce pas plutôt les chercher? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confessionaux, sans être hors de soy même? sur tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nourrissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moy je m'étonne aprez cela qu'il y ait un seul Ecclésiastique qui aille dans ce paradis du grand Esprit; & tu ozes me soutenir que ces gens-là se font Moines & Prêtres pour éviter le péché, pendant qu'il sont adonnez à toutes sortes de vices? Je scay par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariassent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage; ou tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au dessous de l'âge

28 D I A L O G U E S D U
de 60 ans. Alors ils pourroient confesser,
prêcher, visiter sans scrupule les familles,
par leur exemple édifier tout le Monde. A-
lors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes
ni filles. Ils seroient sages, modérés, con-
sidérez par leur vieillesse & par leur conduite,
& la Nation n'y perdrait rien, puis qu'à cet
âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

L A H O N T A N.

Je t'ay déjà dit une fois qu'il ne falloit pas com-
prendre tout le Monde en des choses ou très-
peu de gens ont part. Il est vray qu'il y en
peut avoir quelques-uns qui ne se font Moi-
nes ou Prêtres que pour subsister commodé-
ment, & qui abandonnant les devoirs de leur
Ministère, se contentent d'en tirer les revenus.
Javoüe qu'il y en a d'yvrognes, de violens,
& d'emportés dans leurs actions & dans leurs
paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice sordide,
& d'un attachement extrême à leur in-
térêt; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs
haines, de paillards, de débauchez, de ju-
reurs, d'ypocrites, d'ignorans, de mondains
de médifans, &c. mais le nombre en est
trés petit, parce qu'on ne reçoit dans l'E-
glise que des gens sages dont on soit bien as-
sûré, on les éprouve, & on tâche de con-
noître le fond de leur ame avant que de les
y admettre. Néanmoins, quelque précaution
qu'on prenne, il ne se peut faire qu'on n'y
soit trompé quelquefois; C'est pourtant un
malheur, car lorsque ces vices paroissent dans
la conduite de ces gens-là, c'est assurément
le plus grand des scandales; de là les pa-
roles

roles saintes se faussent dans leur bouche, les Loix de Dieu sont méprisées, les choses divines ne sont plus respectées; le Ministère s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le peuple n'estant plus retenu par le respect que l'on doit avoir pour la Religion se donne une entière licence. Mais il faut que tu saches que nous-nous réglons plutôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Ecclésiastiques. Nous ne faisons pas comme vous autres, qui n'avez pas le discernement & la fermeté nécessaires pour savoir ainsi séparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'estre pas ébranlez par les scandales que donnent ceux que tu as veu à Paris; dont la vie & la prédication ne s'accordent pas. Enfin tout ce que j'ay à te dire, c'est que le Pape recommandant expressément à nos Evêques de ne conferer à aucun Sujet indigne les Ordres Ecclésiastiques, ils prennent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même temps de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

A D A R I O.

C'est quelque chose d'étrange que depuis que nous parlons ensemble, tu ne me répondes que superficiellement sur toutes les objections que je t'ay fait; Je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes toujours du sujet de mes questions. Mais à propos du Pape, il faut que tu saches, qu'un Anglois me disoit un jour à la *Nieu-Jorc*, que c'estoit comme nous un homme, mais un homme qui envoyoit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faisoit sortir d'un

second lieu de flammes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du Pais du grand Esprit à qui bon luy sembloit, parce qu'il avoit les Clefs de ce bon Pais-là; si cela est, tous ses amis devroient donc se tuer quand il meurt, pour se trouver à l'ouverture des portes en sa Compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoyer les ames dans le feu éternel, il est dangereux d'être de ses ennemis, Ce même Anglois ajoûtoit que cette grande autorité ne s'étendoit nullement sur la Nation Angloise, & qu'on se moquoit de luy en Angleterre. Di-moy, je te prie, s'il a dit la vérité.

L A H O N T A N.

Il y auroit tant de choses à raconter sur cette question, qu'il me faudroit quinze jours pour te les expliquer. Les Jésuites te les distingueront mieux que moy. Néanmoins je puis te dire en passant que l'Anglois railloit en disant quelques vérités. Il avoit raison de te persuader que les gens de sa Religion ne demandent pas au Pape le chemin du Ciel, puisque cette foy vive, dont nous avons tant parlé, les y conduit en disant des injures à ce saint homme. Le fils de Dieu veut les sauver tous par son sang & par ses mérites; Or s'il le veut, il faut que cela soit. Ainsi, tu vois bien qu'ils sont plus heureux que les François dont ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne font guères. Sur ce pied là nous allons en enfer, si nous contrevenons par nos méchantes actions au Commandement de Dieu dont nous avons parlé, quoique nous ayons la

mê-

même foy qu'eux. A l'égard du second lieu de flammes, dont tu parles, & que nous appellons le Purgatoire, ils sont exempts d'y passer, car ils aimeroient mieux vivre éternellement sur la Terre, sans jamais aller en paradis, que de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'ils n'accepteroient jamais de presens au prix de quelques bastonades. On ne fait pas, selon eux, une grace à un homme lorsqu'on le maltraite en luy donnant de l'argent, c'est plutôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiennent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siècles dans ce Purgatoire, parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier, & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de luy demander ses pardons; c'est à dire un passeport pour aller en paradis, sans passer en Purgatoire; car il leur donneroit plutôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais esté fait pour eux. Mais nous autres François qui luy faisons une rente assez belle, par la connoissance que nous avons de son pouvoir extrême, & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous ayons recours aux indulgences de ce saint homme, pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous accorder; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel, peut en estre quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je te l'ai déjà dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire. A-

32 D I A L O G U E S D U
A D A R I O.

La différence que je trouve entre votre créance, & celle des Anglois, embarasse si fort mon esprit, que plus je cherche à m'éclaircir, & moins je trouve de lumières. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous êtes, que le grand Esprit a donné des lumières suffisantes à tous les hommes, pour conoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'il doivent faire, sans se tromper. Car j'ay ouï dire que parmi chacune de ces Religions différentes, il s'y trouve un nombre de gens de diverses opinions; comme, par exemple, dans la vôtre chaque Ordre Religieux soutient certains points différents des autres, & se conduit aussi diversément en ses Instituts qu'en ses habits, cela me fait croire qu'en Europe chacun se fait une religion à sa mode, différente de celle dont il fait profession extérieure. Pour moy, je croy que les hommes sont dans l'impuissance de conoître ce que le grand Esprit demande d'eux, & je ne puis m'empêcher de croire que ce grand Esprit estant aussi juste & aussi bon qu'il l'est, sa justice ait pu rendre le salut des hommes si difficile, qu'ils seront tous damnés hors de vostre religion, & que même peu de ceux qui la professent iront dans ce grand paradis. Croi-moy, les affaires de l'autre monde sont bien différentes de celles-ci. Peu de gens sçavent ce qui s'y passé. Ce que nous sçavons c'est que nous autres Hurons ne sommes pas les auteurs de nôtre création; que le grand Esprit nous a fait honnêtes gens, en vous faisant des scelerats qu'il envoie sur nos Terres,

res,
nos
ce
pla
An
nô
fré
son
fes
me
rell
Eu
se
alle
leu
les
tar
ger
m'
fon

fui
pli
a d
Ne
sup
tan
mi
po
cre
les

res , pour corriger nos défauts & suivre
 nostre exemple. Ainsi, mon Frère, croi tout
 ce que tu voudras, aie tant de foy qu'il te
 plaira, tu n'iras jamais dans le bon pais des
 Ames si tu ne te fais Huron. L'innocence de
 nôtre vie, l'amour que nous avons pour nos
 frères, la tranquillité d'ame dont nous jouif-
 sons par le mépris de l'intérest, sont trois cho-
 ses que le grand Esprit exige de tous les hom-
 mes en général. Nous les pratiquons natu-
 rellement dans nos Villages, pendant que les
 Européans se déchirent, se volent, se diffament,
 se tuent dans leurs Villes, eux qui voulant
 aller au pais des Ames ne songent jamais à
 leur Créateur, que lors qu'ils en parlent avec
 les Hurons. Adieu, mon cher Frère, il se fait
 tard; je me retire dans ma Cabane pour son-
 ger à tout ce que tu m'as dit, afin que je
 m'en ressouvienne demain, lorsque nous rai-
 sonnerons avec le Jésuite.

DES LOIX.

L A H O N T A N.

Et bien, mon Ami, tu as entendu le Jé-
 suite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux ex-
 pliqué les choses que moy. Tu vois bien qu'il y
 a de la différence de ses raisonnemens aux miens.
 Nous autres gens de guerre ne sçavons que
 superficiellement nôtre religion, qui est pour-
 tant une sçience que nous devrions sçavoir le
 mieux: mais les Jésuites la possèdent à tel
 point, qu'ils ne manquent jamais de convain-
 cre les Peuples de la Terre les plus incrédu-
 les & les plus obstinez.

A te parler franchement, mon cher Frère, je n'ay pû concevoir quasi rien de ce qu'il m'a dit, & je suis fort trompé s'il l'a compris luy même. Il m'a dit cent fois les mêmes choses dans ma Cabane, & tu as bien pû remarquer que je luy répondis vint fois hier, que j'avois déjà entendu ses raisonnemens à diverses reprises. Ce que je trouve encore de ridicule, c'est qu'il me persécute à tout moment de les expliquer mot pour mot aux gens de ma Nation, parce que, dit-il, ayant de l'esprit, je puis trouver des termes assez expressifs dans ma Langue, pour rendre le sens de ses paroles plus intelligible que luy, à qui le langage Huron n'est pas assez bien connu. Tu as bien veu que je luy ay dit qu'il pouvoit baptizer tous les enfans qu'il voudroit, quoi qu'il n'ait sçeu me faire entendre ce que c'est que le bâteme. Qu'il fasse tout ce qu'il voudra dans mon Village, qu'il y fasse des Chrétiens, qu'il prêche, qu'il bâte, je ne l'en empêche pas. C'est assez parler de Religion; venons à ce que vous appelez *les Loix*; c'est un mot comme tu sçais que nous ignorons dans nôtre langue; mais j'en connois la force & l'expression, par l'explication que tu me donnas l'autre jour; avec les exemples que tu ajoutas pour me le faire mieux concevoir. Di-moy, je te prie, les Loix n'est-ce pas dire les choses justes & raisonnables? Tu dis qu'ouï; & bien, observer les Loix c'est donc observer les choses justes & raisonnables. Si cela est, il faut que vous preniez ces choses justes & raisonnables dans un autre sens que nous,

nous; ou que, si vous les entendés de même, vous ne les suiviez jamais.

L A H O N T A N.

Vraiment tu fais là de beaux contes & de belles distinctions! est ce que tu n'as pas l'esprit de concevoir depuis 20. ans, que ce qui s'appelle raison, parmi les Hurons, est aussi raison parmi les François? Il est bien sûr que tout le Monde n'observe pas ces Loix, car si on les observoit, nous n'aurions que faire de châtier personne; alors ces Jugés que tu as vus à Paris & à Quebec, seroient obligés de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la société consiste dans la justice & dans l'observance de ces Loix, il faut châtier les méchans, & récompenser les bons; sans cela tout le Monde s'égorgeroit, on se pilleroit, on se diffameroit, en un mot, nous serions les gens du Monde les plus malheureux.

A D A R I O.

Vous l'êtes assez déjà, je ne conçois pas que vous puissiez l'être davantage. O quel genre d'hommes sont les Européens! O quelle sorte de creatures! qui font le bien par force, & n'évitent à faire le mal que par la crainte des châtimens? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme, tu me repondrois que c'est un François, & moi je te prouverai que c'est plutôt un Castor. Car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'appelle un homme celui qui a un penchant naturel

ruel à faire le bien & qui ne songe jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoy ? parceque nous n'avons point de querelles ni de procez. Mais pourquoy n'avons nous pas de procez ? C'est parceque nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoi est-ce que nous ne voulons pas admétre cet argent ? c'est parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde est monde nos Pères ont vécu sans cela. Au reste, il est faux, comme je l'ay déjà dit, que le mot de Loix signifie parmi nous les choses justes & raisonnables, puis que les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les suivent. Venons donc à ces loix ou choses raisonnables. Il y a cinquante ans que les Gouverneurs de Canada prétendent que nous soyons sous les Loix de leur grand Capitaine. Nous-nous contentons de nier nostre dépendance de tout autre que du grand Esprit ; nous sommes nez libres & frères unis, aussi grands Maîtres les uns que les autres ; au lieu que vous êtes tous des esclaves d'un seul homme. Si nous ne répondons pas que nous prétendons que tous les François dépendent de nous, c'est que nous voulons éviter des querelles. Car sur quel droits & sur quelle autorité fondent-ils cette prétention ? Est-ce que nous-nous sommes vendus à ce grand Capitaine ? Avons nous été en France vous chercher ? C'est vous qui estes venus ici nous trouver. Qui vous a donné tous les país que vous habitez ? De quel droit les possédez vous ? Ils apartiennent aux *Algonkins* depuis tous jours.

jou
 dan
 Can
 tien
 poss
 je s
 je n
 me
 con
 son
 que
 affa
 Em
 ou
 inv
 que
 mi
 ron
 fes
 aff
 l'et
 les
 ble
 que

fon
 qu
 &
 fon
 Fc
 du
 Lo
 tif

jours. Ma foy, mon cher Frère, je te plains dans l'ame; Croi-moy, fais toy Huron. Car je voi la différence de ma condition à la tienn. Je suis maître de mon corps, je dispose de moy-même, je fais ce que je veux, je suis le premier & le dernier de ma Nation; je ne crains personne, & ne dépens uniquement que du grand Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie dépend de ton grand Capitaine; son Viceroy dispose de toi, tu ne fais pas ce que tu veux, tu crains voleurs, faux témoins, assassins &c. Tu dépens de mille gens que les Emplois ont mis au dessus de toy. Est-il vray ou non? sont-ce des choses improbables & invisibles? Ha! mon cher Frère, tu vois bien que j'ay raison; cependant tu aimes encore mieux estre Esclave François, que libre Huron; O le bel homme qu'un François avec ses belles Loix, qui croyant estre bien sage est assurément bien fou! puis qu'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les Animaux mêmes jouïssant de cette adorable Liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers.

L A H O N T A N.

En vérité, mon Ami, tes raisonnemens sont aussi sauvages que toy. Je ne conçois pas qu'un homme d'esprit & qui a esté en France & à la Nouvelle Angleterre puisse parler de la sorte. Que te sert-il d'avoir vû nos Villes, nos Forteresses, nos Palais, nos Arts, nôtre industrie & nos plaisirs? Et quand tu parles de Loix sévères, d'esclavage, & de mille autres sottises, il est seur que tu prêches contre ton senti-

timent. Il te fait beau voir me citer la félicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chasser, & pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieues à pied pour aller assommer quatre Jroquois, en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aises, nos commoditez, & mille plaisirs, qui font trouver les momens de la vie supportables; il ne faut qu'estre honnête homme & ne faire de mal à personne, pour n'être pas exposé à ces Loix, qui ne sont sévères qu'envers les scélerats & les méchans.

A D A R I O.

Vraiment, Mon cher Frère, tu aurois'beau estre honnête homme, si deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien si les Loix sont sévères ou non. Est-ce que les Coureurs de bois ne m'ont pas cité vint exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on n'a reconnu l'innocence qu'après leur mort. Je ne sçay pas si cela est vray; mais je voi bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore (quoique je l'eusse ouï conter en France) qu'on fait souffrir des tourmens épouvantables à de pauvres innocens, pour leur faire avoier, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aient fait, & dix fois d'avantage. O quelle tyrannie exécrationnable! Cependant les François prétendent estre des hommes. Les femmes ne sont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raison. Que si, par une force de courage

extraordinaire , ils peuvent souffrir ces tourmens , sans avouer ce crime qu'ils n'ont pas commis ; quelle santé , quelle vie leur en reste-t-? Non non , mon cher Frère, les Diables noirs , dont les Jésuites nous parlent tant , ne sont pas dans le País où les ames brûlent; ils sont à Quebec & en France , avec les Loix, les faux Témoins, les commoditez de la vie , les Villes , les Forteresses & les plaisirs dont tu me viens de parler.

L A H O N T A N .

Les Coureurs de Bois , & les autres qui t'ont fait de semblables contes, sans te raconter sur cela ce qu'ils ne connoissoient pas, sont des fots qui feroient mieux de se taire. Je veux t'expliquer l'affaire comme elle est. Supposons deux faux Témoins qui déposent contre un homme. On les met d'abord en deux Chambres séparées , où ils ne peuvent ni se voir ni se parler. On les interroge ensuite diverses fois l'un après l'autre , sur les mêmes déclarations qu'ils font contre l'Accusé ; & les Juges ont tant de conscience qu'ils emploient toute l'industrie possible pour découvrir si l'un des deux , ou tous les deux ensemble, ne se coupent point. Si par hazard on découvre de la fausseté dans leurs témoignages, ce qui est aisé à voir, on les fait mourir sans remission. Mais s'il paroît qu'ils ne se contredisent en rien ; on les présente devant l'Accusé pour sçavoir s'il ne les refuse pas ; & s'il se tient à leur conscience. S'il dit que oui , & qu'en suite ces Témoins jurent par le grand Dieu, qu'ils ont veu tuer, violer, piller, &c.

les

les Juges le comdamnent à mort : A l'égard de la torture , elle ne se donne que quand il ne se trouve qu'un seul témoin , parce qu'il ne suffit pas , les Loix voulant que deux hommes soient une preuve suffisante, & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarques que les Juges prénent toute la précaution imaginable , de peur de rendre d'injustes jugemens.

A D A R I O.

Je suis aussi sçavant que je l'estois ; car au bout du conte , deux faux Témoins s'entendent bien , avant que de se présenter, & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honnête homme, qui , selon moy, cesseroit de l'être par son témoignage , quoiqu'il eut veu le crime. Ah! les bonnes gens que les François, qui , bien loin de se sauver la vie les uns aux autres, comme frères, le pouvant faire, ne le font pas. Mais , di-moy , que pense-tu de ces Juges ? Est-il vray qu'il y en ait de si ignorans comme on dit , & d'autres si méchans , que pour un Ami , pour une Courtisane, pour un grand Seigneur, ou pour de l'argent , ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te voi déjà prêt de dire que cela est faux ; que les Loix sont des choses justes & raisonnables. Cependant je sçay que cela est aussi vray que nous sommes ici , Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le possède injustement, fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause , n'atrape rien du tout , si ce Seigneur , cette Courtisane, cet

Ami

BARON DE LAHONTAN. 43

Ami & cet argent parlent pour sa partie, aux Juges, qui doivent décider l'affaire. Il en est de même pour les gens accusez de crime. Ha ! vive les Hurons, qui sans Loix, sans prisons, & sans tortures, passent la vie dans la douceur, dans la tranquillité, & joiüissent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons simplement sous les Loix de l'instinct, & de la conduite innocente que la Nature sage nous a imprimée dès le berceau. Nous sommes tous d'accord, & conformes en volonté, opinions & sentimens. Ainsi, nous passons la vie dans une si parfaite intelligence, qu'on ne voit parmi nous ni procez, ni dispute, ni chicanes. Ha ! malheureux, que vous estes à plaindre d'estre exposés à des Loix auxquelles vos Juges ignorans, injustes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particuliere qu'en l'administration de leurs Charges. Ce sont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture, qui ne rapportent leur Emploi qu'à leurs interêts, qui n'ont en veüe que de s'enrichir, qui ne sont accessibles qu'au démon de l'argent, qui n'administrent la justice que par un principe d'avarice, ou par passion, qui autorisant le crime exterminent la justice & la bonne foy, pour donner cours à la tromperie, à la chicane, à la longueur des procez, à l'abus & à la violation des sermens, & à une infinité d'autres désordres. Voilà ce que font ces grands Souteneurs des belles Loix de la Nation François.

L A H O N T A N.

Je t'ay déjà dit qu'il ne faut pas croire tout

tout ce que les sottés gens disent; tu t'amuses à des Ignorans qui n'ont pas la teinture du sens commun, & qui te débitent des mensonges pour des vérités. Ces mauvais Juges, dont ils t'ont parlé, sont aussi rares que les Castors blancs. Car on n'en trouveroit peut-être pas quatre dans toute la France. C'est des gens qui aiment la vertu, & qui ont une ame à sauver comme toy & moy; qui en qualité de personnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'apparence des Personnes, & devant lequel le plus grand des Monarques n'est pas plus que le moindre des Esclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir, que de blesser sa conscience & de violer les Loix; l'argent est de la boïe pour eux, les femmes les échaufent moins que la Glace, les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir sur leur esprit, que les vagues contre les rochers; ils corrigent le libertinage, ils reforment les abus, & ils rendent la justice à ceux qui plaident, sans qu'aucun intérêt s'en mêle. Pour moy, j'ay perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris, mais je serois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés; quoique mes Parties, avec de très mauvaises causes, me manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce sont les Loix qui m'ont jugé, & les Loix sont justes & raisonnables; je croyois avoir raison parce que je ne les avois pas bien étudiées.

A D A R I O.

Je t'avoïe que je ne conçois rien à ce que

que
 & c
 ges
 neur
 infor
 voye
 Juge
 lant
 moi
 ter p
 à de
 chel
 parc
 fel.
 tiez
 sifter
 mill
 fenc
 mor
 les
 dici
 Mo
 Loi
 ges
 mo
 les
 fero
 chà
 pou
 bel
 mu
 qu
 mi
 les
 cha

que tu me dis ; car enfin je sçay le contraire , & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges sont assurément des gens d'esprit & d'honneur. Mais quand personne me m'en auroit informé , je ne suis pas si grossier que je ne voye moy-même l'injustice des Loix & des Juges. Ecoute un peu , mon cher Frere ; allant un jour de Paris à Versailles , je vis à moitié chemin un Païsan qu'on alloit fouëter pour avoir pris des perdrix & des lièvres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qu'on condamna aux galères , parce qu'on le trouva saisi d'un petit sac de sel. Ces deux misérables hommes furent châtiés par ces injustes Loix , pour vouloir faire subsister leurs pauvres Familles ; pendant qu'un million de Femmes font des enfans en l'absence de leurs Maris ; que des Médecins font mourir les trois Cartes des hommes , & que les Joueurs mettent leurs familles à la mendicité , en perdant tout ce qu'ils ont au Monde , sans être châtiés ; Où sont donc ces Loix justes & raisonnablès , où sont ces Juges qui ont une ame à garder comme toy & moy ? Après cela tu ozes encore dire que les Hurons sont des Bêtes ! Vraiment , ce seroit quelque chose de beau si nous allions châtier un de nos Frères pour des lièvres & pour des perdrix ! Ce seroit encore une belle chose entre nous , de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoisonner nos familles , & des Joueurs perdre les Castors de leurs chasses ; ce sont pourtant des bagatelles en France

44 D I A L O G U E S D U
France qui ne sont point sujettes aux belles
Loix des François. En vérité, il y a bien
de l'aveuglement dans l'esprit de ceux qui
nous connoissent, & ne nous imitent pas.

L A H O N T A N.

Tout beau, mon cher Ami, tu vas trop
vîte, croi moi, tes connoissances sont si
bornées, comme je t'ay déjà dit, que la por-
tée de ton esprit n'envisage que l'apparen-
ce des choses. Si tu voulois entendre rai-
son, tu concevrois d'abord que nous n'agis-
sons que sur de bons principes, pour le main-
tien de la Societé. Il faut que tu sçaches
que les loix condamnent les gens qui tom-
bent dans les cas que tu viens de citer, sans
en excepter aucun. Premièrement les Loix
défendent aux Païsans de tuer ni lièvres ni
perdrix, sur tout aux environs de Paris; par-
ce qu'ils en dépeupleroient le Royaume, s'il
leur étoit permis de chasser. Ces gens-là ont
reçu de leurs Seigneurs les terres dont ils
jouissent, & ceux-ci se sont réservé la chasse,
comme leurs Maitres. Les païsans leur font un
vol, & contreviennent en même-temps à la
défence établie par les Loix. De même ceux
qui transportent du sel, parce que c'est
un droit qui appartient directement au Roi.
A l'égard des Femmes & des Joueurs, dont
tu viens de parler, il faut que tu croyes qu'on
les renferme dans des prisons & dans des Cou-
vens, d'où ni les uns ni les autres ne sortent
jamais. Pour ce qui est des Médecins, il
ne seroit pas juste de les maltraiter, car de
cent malades il n'en tuent pas deux, ils font
ce

B
ce qu'il
bien qu
sent. L
affaire d
qu'ils e
rance,
épargne
condam
&, peut

Il fa
étoient
ne dis p
pouffer
ver me
tenant
l'année
en Fran
dont o
Loix e
font de
les acc
Ces pa
ladie, c
rive pa
mal fo
dans u
mande
crient
ces; e
malad
le mal
le gof
decin

BARON DE LAHONTAN. 45

ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les Vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quoique nous ayons tous affaire de ces Docteurs, s'il estoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpétuelles, &, peut-être, à quelque chose de pis.

A D A R I O.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans réplique. Venons maintenant à ces deux hommes qui se sauvèrent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brûlés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien sottes Loix en Europe. Hé bien ces deux François sont des prétendus Magiciens *Jongleurs*, on les accuse d'avoir *jonglé*, quel mal ont-ils fait? Ces pauvres gens ont peut-être eû quelque maladie, qui leur a laissé cette folie, comme il arrive parmi nous. Di-moi un peu, je te prie, quel mal font nos *Jongleurs*? Ils s'enferment seuls dans une petite Cabane lorsqu'on leur recommande quelque malade, ils y chantent, ils crient, ils dancent, ils disent cent extravagances; ensuite ils font connoître aux Parens du malade qu'il faut faire un festin pour consoler le malade, soit de viande, soit de poisson, selon le goût de ce *Jongleur*, qui n'est qu'un Médecin imaginaire, dont l'esprit est troublé par
l'ac-

l'accident de quelque fièvre chaude qu'il a
 effluée. Tu vois bien que nous-nous rail-
 lons d'eux en leur absence, & que nous con-
 noissons leur fourberie; tu sçais encore qu'ils
 sont comme des infensez dans leurs actions,
 comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni
 à la chasse ni à la guerre. Pourquoi brûle-
 rions-nous les pauvres gens qui parmi vous
 ont le même malheur?

L A H O N T A N.

Il y a bien de la différence de nos *Jongleurs*
 aux vôtres; car ceux parmi nous qui le sont
 parlent avec le méchant Esprit, font des fe-
 stins avec luy, toutes les nuits; ils empêchent
 un mari de caresser sa femme par leurs sor-
 tileges; ils corrompent aussi les filles sages &
 vertueuses par un charme qu'ils métent dans
 ce qu'elles doivent boire ou manger.
 Ils empoisonnent les Bestiaux, ils
 font périr les biens de la Terre, mou-
 rir les hommes en langueur, blessent les fem-
 mes grosses; & cent autres maux que je ne te
 raconte pas. Ces gens-là s'appellent Enchan-
 teurs & Sorciers, mais il y en d'autres encore
 plus méchants; ce sont les Magiciens. Ils
 ont des conversations familières avec le mé-
 chant Esprit, ils le font voir à ceux qui en ont
 la curiosité sous telle figure qu'ils veulent.
 Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu &
 enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent
 ce qui doit arriver; ils ont le pouvoir de se
 métamorphoser en toutes sortes d'Ammaux,
 & de figures les plus horribles; ils vont en cer-
 taines

taines
 lés de
 roiffer
 traîna
 serpen
 tellem
 cher le
 ce son
 en ce
 elles d
 Dieu.
 on le
 Loix

Qu
 bagat
 pour
 remn
 bles d
 Il y
 tous
 tu vi
 il fau
 que
 qu'il
 dépe
 Si c
 mén
 com
 niqu
 plus
 mi
 être

taines maisons faire des hurlemens affreux mêlés de cris & de plaintes effroyables ; ils y paroissent tous en feu plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds ; portant des serpens dans la main ; enfin ils épouvantent tellement les gens, qu'on est obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciser, croyant que ce sont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde, y demander quelques Messes, dont elles ont besoin pour aller jouir de la veüe de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes si on les fait brûler sans remission, selon les Loix dont nous parlons.

A D A R I O.

Quoi ! seroit-il possible que tu croies ces bagatelles ? Il faut assurément que tu railles, pour voir ce que je répondray. C'est apparemment de ces contes que j'ay veu dans les fables d'Esope, livres où les Animaux parlent. Il y a icy des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours, & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter, n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement, que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vray qu'il y en ait un, tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit, il y feroit allés de mal luy-même, sans le faire faire à ces Sorciers, & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres ; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous, il n'y en a pas un qui ne voulût être forçier ; alors tout seroit perdu, le Monde

de seroit renversé, en un mot ce seroit un désordre irrémédiable. Sçais tu bien, mon Frère, que c'est faire tort au grand Esprit de croire ces sotises. Car c'est l'accuser d'autoriser les méchancetez & d'être la cause directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Esprit de sortir de l'enfer. Si le grand Esprit est si bon que nous le sçavons toy & moy, il seroit plus croyable qu'il envoyât de bonnes Ames sous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs mauvaises actions & les inviter à l'amiable de pratiquer la vertu, en leur faisant une peinture du bonheur des Ames qui sont heureuses dans le bon Pais où elles sont. A l'égard de celles qui sont dans le Purgatoire (si tant est qu'il y ait un tel lieu) il me semble que le grand Esprit n'a guère besoin d'estre prié par des gens, qui ont assez affaire de prier pour eux-mêmes; & qu'il pourroit bien leur donner la permission d'aller au Ciel, s'il leur acorde celle de venir sur la Terre. Ainsi, mon cher Frère, si tu me parles sérieusement de ces choses, je croiray que tu rêves, ou que tu as perdu le sens. Il faut qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'accusation de ces deux *Jongleurs*, ou bien vos Loix & vos Juges sont aussi fort déraisonnables. La conclusion que je tirerois de ces méchancetez, si elles étoient vraies; c'est que puisqu'on ne voit rien de semblable chez aucun peuple de Canada, il faut absolument que ce méchant Esprit ait un pouvoir sur vous, qu'il n'a pas sur nous. Cela étant, nous sommes donc de bonnes gens, & vous,

tout

tout
nez
tez.
tière
pliqu
quoy
pou
servi
fons
relle
fort
l'ép
dese
ence
qua
qui
mal
par
d'au
Cab
qu'
boi
rer
que
du
voi
qu'
Po
ces
Pé
dés
enc
qu
co
ne

tout au contraire pervers, malicieux & adonnez à toutes fortes de vices & de méchance-
 tez. Mais finissons, je te prie, sur cette ma-
 tière, dont je ne veux entendre aucune re-
 plique; & di moy, à propos de Loix, pour-
 quoy elles souffrent qu'on vende les filles
 pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en
 servir? Pourquoy on permet certaines Mai-
 sons publiques, où les putains & les maque-
 relles s'y trouvent à toute heure pour toute
 sorte de gens? Pourquoy on permet de porter
 l'épée aux uns, pour tuer ceux à qui il est
 défendu d'en porter? Pourquoy permet on
 encore de vendre du vin au dessus de certaine
 quantité, & dans lequel on met mille drogues
 qui ruinent la santé? Ne vois-tu pas les
 malheurs qui arrivent icy, comme à Quebec,
 par les yvrognes? Tu me répondras, comme
 d'autres ont déjà fait, qu'il est permis au
 Cabarétier de vendre le plus de marchandise
 qu'il peut pour gagner sa vie, que celui qui
 boit doit se conduire lui-même, & se modé-
 rer sur toutes choses. Mais je te prouveray
 que cela est impossible, parce qu'on a per-
 du la raison avant qu'on puisse s'en aperce-
 voir; ou du moins elle demeure si afoiblie,
 qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire.
 Pourquoy ne défend-on pas aussi les jeux ex-
 cessifs qui traînent mille maux aprez eux. Les
 Pères ruinent leurs familles (comme je t'ay
 déjà dit,) les enfans volent leurs Pères ou les
 endéttent; les filles & les femmes se vendent
 quand elles ont perdu leur argent, aprez avoir
 consumé leurs meubles & leur habits; delà vien-
 nent des disputes, des meurtres, de. inimi-

50 D I A L O G U E S D U
tiez & des haines irréconciliables. Voilà ,
mon Erére , des defences inutiles chez les
Hurons , mais qu'on devoit bien faire dans
le País des François ; ainsi peu à peu refor-
mant les abus que l'intérêt a introduit parmi
vous , j'espérerois que vous pourriez un jour
vivre sans loix , comme nous faisons.

L A H O N T A N .

Je t'ay déjà dit une fois , qu'on châtioit
les Joueurs , on en use des même envers les
Maqueraux & les Courtisanes , sur tout en-
vers les Cabarétiers, lorsqu'il arrive du désor-
dre chez eux. La différence qu'il y a, c'est que
nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il
n'est pas facile aux Juges de découvrir les mé-
chancetez qu'on y fait. Mais cela n'empê-
che pas que les Loix ne les défendent , &
on fait tout ce qu'on peut pour remédier à
ces maux. En un mot , on travaille avec
tant de soin & d'aplication à détruire les mau-
vaises costumes , à établir le bel ordre par
tout , à punir le vice , & à récompenser le
mérite , que, pour peu que tu voulusses te
défaire de tes mauvais préjuges , & consi-
dérer à fond l'excellence de nos loix , tu se-
rois obligé d'avoüer que les François sont
gens équitables , judicieux & sçavans , qui sui-
vent mieux que vous autres les véritables ré-
gles de la Justice & de la Raison.

A D A R I O .

Je voudrois bien avoir occasion de le croi-
re avant que de mourir , car j'aime natu-
rellement les bons François ; mais j'aprê-
hen-

hende
Il faut
premie
exempl
les Ve
qu'ils n
deurs ,
en un r
me ma
vos Lo
tions q
er , pe
ent ric
dent.
Coure
dans r
yvogn
peu à
galité
qu'à l
se tou
n'ayan
même
pour
vient
Adier

Il
vienc
tu n
moy
rer c
capa
es si

BARON DE LAHONTAN. Si
hendez bien de n'avoir pas cette consolation.
Il faut donc que vos Juges commencent les
premiers à suivre les Loix, pour donner
exemple aux autres, qu'ils cessent d'opprimer
les Veuves, les Orphelins & les misérables;
qu'ils ne fassent pas languir les procez des Plai-
deurs, qui font des voyages de cent lieues;
en un mot, qu'ils jugent les causes de la mê-
me manière que le grand Esprit les jugera. Que
vos Loix diminuent les tributs & les imposi-
tions que les pauvres gens sont obligés de pai-
er, pendant que les riches de tous états ne pai-
ent rien à proportion des biens qu'ils possé-
dent. Il faut encore que vous défendiez aux
Coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie
dans nos Villages, pour arrêter le cours des
yvogneries qui s'y font. Alors j'espéreray que
peu à peu vous-vous perfectionerez, que l'é-
galité de biens pourra venir peu à peu, &
qu'à la fin vous détesterez cet intérêt qui cau-
se tous les maux qu'on voit en Europe; Ainsi
n'ayant ni *tien* ni *mien*, vous vivrez avec la
même félicité des Hurons. C'en est assez
pour aujourd'huy. Voilà mon Esclave qui
vient m'avertir qu'on m'attend au Village.
Adieu, mon cher Frère, jusqu'à demain.

L A H O N T A N.

Il ne semble, mon cher Ami, que tu ne
viendrais pas de si bonne heure chez moy, si
tu n'avois envie de disputer encore. Pour
moy, je te déclare, que je ne veux plus en-
trer en matière avec toy, puisque tu n'es pas
capable de concevoir mes raisonnemens, tu
es si fort prévenu en faveur de ta Nation, si

fort préoccupé des tes manieres sauvages, & si peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daigneray plus me tuer le corps & l'ame, pour te faire connoître l'ignorance & la misère dans lesquelles on voit que les Hurons ont toujours vécu. Je suis ton Ami, tu le scais; ainsi je n'ay d'autre intérêt que celui de te montrer le bonheur des François; afin que tu vives comme eux, aussi bien que le reste de ta Nation. Je t'ay dit vingt fois que tu t'attaches à considérer la vie de quelques méchans François, pour mesurer tous les autres à leur aune; je t'ay fait voir qu'on les châtoit; tu ne te paye pas de ces raisons là, tu t'obstines par des réponses injurieuses à me dire que nous ne sommes rien moins que des hommes. Au bout du conte je suis las d'entendre des pauvretés de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un très habile Personnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton esprit, que par ton expérience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conseil; & sans te flatter; je n'ay guère veu de gens au monde plus vifs & plus pénétrants que tu l'es; Ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne vouloir pas te défaire de tes préjugés.

A D A R I O.

Tu as tort, mon cher Frère, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de votre Religion ni de vos Loix; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à considérer toutes

tes le
me.
gez f
ce q
ligio
quar
sons
man
nous
trait
vaga
mén
nous
dire
je te
à la
de b
fix a
Mai
ne f
de d
tren
rédu
con
vou
mo
ma
viv
ger
jet
or
ger
cit
de
ral

tes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugés sont bien fondés, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ay répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alléguées; tu blâmes nôtre manière de vivre; les François en général nous prennent pour des Bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons: & nous vous regardons tout sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frère, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européens & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veuilliez vous réduire à vivre, sans le *Tien* ni le *Mien*, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous appelez argent, est le démon des démons, le Tiran des François; la source des maux; la perte des ames & le sepulcre des vivans. Vouloir vivre dans les Pais de l'argent & conserver son ame, c'est vouloir se jeter au fond du Lac pour conserver sa vie; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Père de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foy, & généralement de tous les maux qui sont au M^onde.

de. LePere vend ses enfans, les Maris vendent leurs Femmes, les Femmes trahissent leurs Maris, les Frères se tuent, les Amis se trahissent, & tout pour de l'argent, Di-moy, je te prie, si nous avons tort aprez cela, de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

L A H O N T A N.

Quoy, sera-t-il possible que tu raisoneras tousjours si sottement! au moins écoute unefois en ta vie avec attention ce que j'ay envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre sans l'or & l'argent, ou quelque autre chose précieuse. Déjà les Gentishommes, les Prêtres, les Marchans & mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mourroient de faim. Comment nos Rois seroient-ils Rois? Quels soldats auroient ils? Qui est celuy qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce soit? Qui est celuy qui se risqueroit sur la mer? Qui est celuy qui fabriquerait des armes pour d'autres que pour soi? Croy-moy, nous serions perdus sans ressource, ce seroit un Chaos en Europe, une confusion, la plus épouvantable qui se puisse imaginer.

A D A R I O.

Vraiment tu me fais là de beaux contes, quand tu parles des gentishommes, des Marchans & des Prêtres! Est-ce qu'on en verroit s'il n'y avoit ni *Tien* ni *Mien*? Vous seriez tous égaux, comme les Hurons le sont entr'eux.

tr'eu
anné
verro
ne f
mir
mais
Nou
vent
com
qui
voit
que
com
Ma
téri
ma
fléc
not
boi
l'ou
no
fai
D
ge
tre
de
se
fo
li
le
q
s
&
n
c

BARON DE LAHONTAN. 55

tr'eux. Ce ne seroit que les trente premières années après le banissement de l'intérêt qu'on verroit une étrange désolation ; car ceux qui ne sont propres qu'à boire, manger, dormir, & se divertir, mourroient en langueur ; mais leurs descendants vivoient comme nous. Nous avons assez parlé des qualitez qui doivent composer l'homme intérieurement, comme sont la sagesse, la raison, l'équité &c. qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'intérêt les détruit toutes, chez vous ; que cet obstacle ne permet pas à celuy qui conoît cet intérêt d'être homme raisonnable. Mais voyons ce que l'homme doit être extérieurement ; Premièrement, il doit sçavoir marcher, chasser, pêcher, tirer un coup de flèche ou de fusil, sçavoir conduire un Canot, sçavoir faire la guerre, conoître les bois, être infatigable, vivre de peu dans l'ocasion, construire des Cabanes & des Canots, faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'appelle un homme. Car Di-moy, je te prie, Combien de millions de gens y-a-t il en Europe, qui, s'ils étoient trente lieües dans des Forêts, avec un fusil ou des flèches, ne pourroient ni chasser de quoi se nourrir, ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieües de bois sans nous égarer, que nous tuons les oiseaux & les animaux à coups de flèches, que nous prenons du poisson par tout où il s'en trouve, que nous suivons les hommes & les bêtes fauves à la piste, dans les prairies & dans les bois, l'été comme l'hiver, que nous vivons de racines, quand nous

sommes aux portes des Iroquois, que nous sçavons manier la hache & le couteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car, si nous faisons toutes ces choses, pourquoy ne les feriez vous pas comme nous? N'êtes vous pas aussi grands, aussi forts, & aussi robustes? Vos Artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus difficiles & plus rudes que les nôtres? Vous vivriez tous de cette manière là, vous feriez aussi grands maîtres les uns que les autres. Votre richesse seroit, comme la nôtre, d'aquérir de la gloire dans le métier de la guerre, plus on prendroit d'esclaves, moins on travailleroit; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous.

L A H O N T A N.

Appelles-tu vivre heureux, d'estre obligé de giter sous une miserable Cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures de Castor, de ne manger que du rôti & du boüilli, d'être vêtu de peaux, d'aller à la chasse des Castors, dans la plus rude saison de l'année; de faire trois cens lieues à pied dans des bois épais, abatus & inaccessibles, pour chercher les Iroquois; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands Laes, quand vous voyagez. Coucher sur la dure à la belle étoile, lorsque vous approchez des Villages de vos ennemis: être contrains le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre de là, quand ils vous poursuivent, d'estre réduits à la dernière des misères, si par amitié & par commisération les Coureurs

reurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des fusils , de la poudre , du plomb , du fil à faire des filets , des haches , des couteaux des aiguilles , des Alefnes , des ameçons , des chaudières , & plusieurs autres marchandises.

A D A R I O.

Tout beau , n'allons pas si vite , le jour est long , nous pouvons parler à loisir , l'un après l'autre. Tu trouves , à ce que je vois , toutes ces choses bien dures. Il est vray qu'elles le seroient extrêmement pour ces François , qui ne vivent , comme les bêtes , que pour boire & manger ; & qui n'ont esté élevés que dans la mollesse : mais di-moy , je t'en conjure , quelle différence il y a de coucher sous une bonne Cabane , ou sous un Palais ; de dormir sur des peaux de Castors , ou sur des matelats entre deux draps ; de manger du rosti & du boiilli ; où de sales pâtés , & ragoûts , aprêtez par des Marmiteons crasseux ? En sommes nous plus malades , ou plus incommodés que les François qui ont ces Palais , ces lits , & ces Cuisiniers ? Hé ! combien y en a-t-il parmi vous , qui couchent sur la paille , sous des toits ou des greniers que la pluye traverse de toutes parts , & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau ? J'ay esté en France , j'en parle pour l'avoir veu. Tu critiques nos habits de peaux , sans raison , car ils sont plus chauds & résistent mieux à la pluye que vos draps ; outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres , auxquels on employe soit au poches , ou aux costez , autant d'étoffe qu'au corps de

58 D I A L O G U E S D U
l'habit. Revenons à la chasse du Castor du-
vant l'hiver , que tu regardes comme une
chose afreuse , pendant que nous y trouvons
toute sorte de plaisir & les commoditez d'a-
voir toutes sortes de marchandises pour leurs
peaux. Déjà nos esclaves ont la plus grande
peines (si tant est qu'il y en ait) tu sçais que
la chasse est le plus agréable divertissement
que nous ayons : celle de ces Animaux estant
tout à fait plaisante , nous l'estimons aussi
plus que toute autre. Nous faisons , dis-tu ,
une guerre pénible ; j'avoüe que les Fran-
çois y périroient ; parce qu'ils ne sont pas ac-
coutumez de faire de si grands voyages à
pied ; mais ces courses ne nous fatiguent nul-
lement ; il seroit à souhaiter pour le bien de
Canada que vous eussiez nos talens. Les
Iroquois ne vous égorgeroient pas , comme
ils font tous les jours , au milieu de vos Ha-
bitations. Tu trouves aussi que le risque de
nos petits Canots dans nos Voyages est une
suite de nos misères ; il est vray que nous
ne pouvons pas quelquefois nous dispenser
d'aller en Canot. Puisque nous n'avons pas
l'industrie de bâtir des Vaisseaux ; mais ces
grands Vaisseaux que vous faites ne périssent
pas moins que nos Canots ; tu nous repro-
ches encore que nous couchons sur la dure à
la belle étoile , quand nous sommes
au pied des Villages des Iroquois ; j'en con-
viens ; mais aussi je sçay bien que les soldats
en France ne sont pas si commodément que
les tiens sont ici , & qu'ils sont bien contrains
de se gîter dans les Marais & dans les fosses
à la pluye & au vent. Nous-nous enfuyons ,
ajou-

ajou-
natu
trip
gue
terr
part
extr
péa
éga
çois
ont
y a
ma
& d
che
des
voi
coû
ave
cha
nos
cha
po
que
stor
not
cre
ca
au
le ,
qu
che
pe
là,
les

ajoute-tu, à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel , quand le nombre des ennemis est triple , que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour , sans manger, est terrible , mais il vaut bien mieux prendre ce parti que d'estre esclave. Je croy que ces extrémités seroient horribles pour des Européens , mais elles ne sont quasi rien à nostre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misère, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Pères, il y a cent ans , en vivoient-ils moins sans leurs marchandises : au lieu de fusils , de poudre , & de plomb , ils se servoient de l'arc & des flèches , comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre ; il se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des couteaux , des aiguilles , des Alesnes &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudière on prenoit des pots de terre. Si nos Pères se sont passez de toutes ces marchandises , tant de siècles , je croy que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient , en crevant , plusieurs Guerriers , des haches qui cassent en taillant un arbrisseau , des couteaux qui s'émoussent en coupant une citrouille , du fil moitié pourri , & de si méchante qualité , que nos filets sont plutôt usez qu'achevez ; des chaudières si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond , Voilà, mon Frère , ce que j'ay à te répondre sur les misères des Hurons.

Hé bien, tu veux donc que je croye les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux, & qu'ayant esté élevez dans la pauvreté & les souffrances, ils les envisagent d'un autre œil que nous; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur pais, qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur, & qui n'ayant jamais été dans nos Villes, s'imaginent que nous vivons comme eux: mais pour toy, qui as été en France, à Quebec, & dans la Nouvelle Angleterre, il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages, de ne pas trouver l'estat des Européans préférable à celuy des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicieuse au Monde, que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque? Ils ont de beaux Carosses, de belles Maisons ornées de tapisseries & de tableaux magnifiques; de beaux Jardins où se cueillent toutes sortes de fruits, des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux; des Chevaux & des Chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chère, pour aller aux Comédies & aux jeux, pour marier richement leurs enfans, ces gens sont adorés de leurs dépendans. N'as-tu pas vû nos Princes, nos Ducs, nos Maréchaux de France, nos Prélats & un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois; à qui rien ne manque, & qui ne se souviennent d'avoir vëcu que quand il faut mourir?

A D A R I O.

Si je n'estois pas si informé que je le suis
de tout

de tout ce qui se passe en France, & que mon voyage de Paris ne m'eût pas donné tant de connoissances & de lumières, je pourrois me laisser aveugler par ces apparences exterieures de félicité, que tu me représentes; mais ce Prince, ce Duc, ce Maréchal, & ce Prélat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux, à l'égard de Hurons; qui ne connoissent d'autre félicité que la tranquillité d'ame, & la liberté. Or ces grands seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire & le manger pour faire leur cour au Roy, pour faire des piéces à leurs ennemis; ils se font des violences si fort contre nature, pour feindre, déguiser, & souffrir, que la douleur que l'ame en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher Frère, que d'avoir cinquante serpens dans le cœur? Ne vaudroit-il pas mieux jeter Carosses, dorures, Palais, dans la rivière, que d'endurer toute sa vie tant de martires? Sur ce pied là j'aimerois mieux si j'étois à leur place, estre Huron, avoir le Corps nu, & l'ame tranquille. Le corps est le logement de l'ame, qu'importe que ce Corps soit doré, étendu dans un Carrosse, assis à une table, si cette ame le tourmente, l'afflige & le désole? Ces grand seigneurs, dis-je, sont exposez à la disgrâce du Roy, à la médisance de mille sortes de Personnes; à la perte de leurs Charges; au mépris des leurs semblables; en un mot leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueil, la présomption & l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions, & de leur Roy, qui est l'unique François heu-

reux, par raport à cette adorable liberté dont il jouit tout seul. Tu vois que nous sommes un millier d'hommes dans nôtre Village, que nous-nous aimons comme frères; que ce qui est à l'un est au service de l'autre; que les Chets de guerre, de Nation & de Conseil, n'ont pas plus de pouvoir que les autres Hurons; qu'on n'a jamais veu de querelles ni de médifances parmi nous; qu'enfin chacun est maître de soy-même, & fait tout ce qu'il veut, sans rendre conte à personne, & sans qu'on y trouve à redire. Voilà, mon Frère, la différence qu'il y a de nous à ces Princes, à ces Ducs, &c. laissant à part tous ceux qui estant au dessous d'eux doivent, par conséquent, avoir plus de peines, de chagrin & d'embaras.

L A H O N T A N.

Il faut que tu croye, mon cher Ami, que comme les Hurons sont élevez dans la fatigue & dans la misère, ces grands Seigneurs. le sont de même dans le trouble, dans l'ambition, & ils ne vivroient pas sans cela; & comme le bonheur ne consiste que dans l'imagination, ils se nourrissent de vanité. Chaque un d'eux s'estime dans le cœur autant que le Roy. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu passer en France; de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maisons. Etre tranquille en France c'est être fou, c'est être insensible, indolent. Il faut toujours avoir quelque chose à souhaiter pour être heureux; un homme qui sçauroit se borner seroit Huron. Or personne ne le veut être;

être; la
portoi
de plu
qui fa
ce soi

Qu
que d
aquér
nous
d'af
form
souve
grand
dans
& la
hom
je te
que
se ?
que
se ?
que
Fran
ses d
jusq
que
vent
fin
mor
cluf
de
son
Tu

être; la vie seroit ennuyeuse si l'esprit ne nous portoit à desirer à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons : & c'est ce qui fait le bonheur de la vie , pourvû que ce soit par des voies légitimes.

A D A R I O.

Quoy! n'est ce pas plutôt mourir en vivant, que de tourmenter son esprit à toute heure, pour acquérir des Biens , ou des Honneurs , qui nous dégoûtent dez que nous en jouïssons ? d'afoiblir son corps & d'exposer sa vie pour former des entreprises qui échouent le plus souvent ? Et puis tu me viendras dire que ces grands Seigneurs sont élevez dans l'ambition, & dans le trouble , comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaison pour un homme qui sçait lire & écrire ! Dis-moy , je te prie , ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille & que l'esprit se repose ? Au contraire , pour détruire sa santé, que le corps se repose , & que l'esprit agisse ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoi n'en pas profiter ? Les François détruisent leur santé par mille causes différentes ; & nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usez ; parce que nos ames exemptes de passions ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes ; voilà ta conclusion : elle est belle , assurément, & digne de remarque ! Croi-moy , mon cher Frère, songe à te faire Huron pour vivre long-temps. Tu boiras , tu mangeras , tu dormiras , & tu

tu chassés en repos ; tu seras delivré des passions qui tiranifent les François ; tu n'auras que faire d'or , ni d'argent , pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs , ni assassins , ni faux témoins ; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde , tu n'auras qu'à t'imaginer de l'estre , & tu le seras.

L A H O N T A N

Ecoute , il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé ; car , après tout , je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurois-je la patience d'entendre les sots raisonnemens de vos Vieillards & de vos jeunes gens , comme vous faites , sans les contredire ? Pourrois-je vivre de bouillons , de pain , de bled d'Inde , de rôti & bouilli , sans poivre ni sel ? Pourrois-je me colorer le visage de vint fortes de couleurs , comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nu durant l'été , me servir de vaisselle de bois ? M'acomoderois-je de vos repas continuels , où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & après ? Vivrois-je avec des gens sans civilité , qui , pour tout compliment , ne sçavent qu'un *je t'honore*. Non , mon cher *Adario* , il est impossible qu'un François puisse être Huron ; au lieu que le Huron se peut faire aisément François.

A ce conte-là tu préfères l'esclavage à la liberté ; je n'en suis pas surpris , après toutes les choses que tu m'as soutenues. Mais , si par hasard , tu rentrois en toy même , & que tu ne fusse pas si prévenu en faveur des mœurs & des manières des François , je ne voi pas que les dificultez dont tu viens de faire mention , fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'approuver les contes des vieilles gens , comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuites & les gens qui sont au dessus de toy , disent des Extravagances ? Pourquoi ne vivrois-tu pas de bouillons de toutes sortes de bonnes viandes ? Les perdrix , poulets d'Inde , lièvres , canards , Cheureuils ne sont-ils pas bons rôtis & bouillis ? A quoy sert le poivre , le sel & mille autres épiceries , si ce n'est à ruiner la santé ? Au bout de quinze jours tu ne songerois plus à ces drogues. Quel mal te feroient les couleurs sur le visage ? Tu te mets bien de la poudre & de l'essence aux cheveux , & même sur les habits ? N'ay-je pas vu des François qui portent des mouffaches , commé les Chats , toutes couvertes de Cire ? Pour la boisson d'eau d'érable elle est douce , salutaire , de bon goût & fortifie la poitrine : je t'en ay vu boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin & l'eau de vie détruisent la chaleur naturelle , afoiblissent l'estomac , brûlent le sang , enyvrent , & causent mille désordres. Quelle peine aurois-tu d'aller nu pendant qu'il

fait

fait chaud ? Au moins tu vois que nous ne le sommes pas tant que nous n'ayons le devant & le derrière couverts. Il vaut bien mieux aller nû que de suer continuellement sous le fardeau de tant de vêtemens , les uns sur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger , chanter & danser en bonne Compagnie ? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être seul à Table , ou avec des gens qu'on n'a jamais ni veus ni connus ? Il ne resteroit plus donc qu'à vivre sans complimens , avec des gens incivils. C'est une peine qui te parôit assez grande , qui cependant ne l'est point. Dis moy , la Civilité ne se réduit-elle pas à la bienfiance & à l'affabilité ? Qu'est ce que bienfiance ? N'est-ce pas une gêne perpétuelle , & une affectation fatigante dans ses paroles , dans ses habits , & dans sa contenance ? Pourquoi donc aimer ce qui embarrasse ? Qu'est-ce que l'affabilité ? N'est ce pas assurer les gens de nôtre bonne volonté à leur rendre service , par des caresses & d'autres signes extérieurs ? Comme quand vous dites à tout moment , *Monsieur , je suis vôtre serviteur , vous pouvés disposer de moy*. A quoi toutes ces paroles aboutissent-elles ? Pourquoi mentir à tout propos , & dire le contraire de ce qu'on pense ? Ne te semble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Te voilà donc , sois le bien venu , car je t'honore* , N'est-ce pas une grimace éfroyable , que de plier dix fois son corps , baisser la main jusqu'à terre , de dire à tous momens , *je vous demande pardon* , à vos Princes , à vos Ducs , & autres dont nous venons de parler ? Sçache , mon Frère , que
ces

ces
tiere
vien
iner
diffi
Can
Fra
Chr
asse
fair
me
vel
cor
ava
poi
en
ser
à n
cha
ban
con
ter
jet
rié
rév
fo
te
ne
te
m
te
G
re
su
fe

ces seules soumissions me dégoûteroient entièrement de vivre à l'Européane, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, se feroit aisément François ! il trouveroit bien d'autres difficultez que celles que tu viens de dire. Car supposons que dez demain je me fissé François, il faudroit commencer pas être Chrestien, c'est un point dont nous parlâmes assez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours, car apparemment dez que je serois François, je deviendrois velu & barbu comme une bête; cette seule incommodité me paroît rude. N'est-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe, ni de poil au corps ? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû ? pourrois-je m'acoutumer à passer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à métre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un blumet blanc, & des rubans verts ? Je me regarderois moy-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les rues, danser devant les miroirs, jeter ma perruque tantôt devant, tantôt derrière ? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des prosternations à de superbes, fous ; en qui je ne connoîtrois d'autre mérite que celui de leur naissance & de leur fortune ? Comment verrois-je languir les Nécessiteux, sans leur donner tout ce qui seroit à moy ? Comment porterois je l'épée sans exterminer un tas de scélerats qui jettent aux Galères mille pauvres étrangers, les Algérens, Salteins Tripolins, Turcs qu'on prend sur leurs Côtes, & qu'on vient vendre à Marseille pour les Galères, qui n'ayant jamais fait de mal.

mal à personne sont enlevés impitoyablement de leur País natal, pour maudire, mille fois le jour, dans les chaînes, père & mère, vie, naissance, l'Univers & le grand Esprit. Ainsi languissent les Iroquois qu'on y envoya il y a deux ans. Me seroit-il possible de faire ni dire du mal de mes Amis, de caresser mes ennemis, de m'enyvrer par compagnie, de mépriser & bafouer les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjouir du mal d'autrui, de louer un homme de sa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flatteurs, les inconstans, les menteurs, les orgueilleux, les Avars, les intéressés, les rapporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiscretion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la bassesse de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui se fait nier par ses Valets? Et comment pourrois je ne me pas rebuter de ses refus? Non, Mon cher Frère, je ne sçauois être François; j'aime bien mieux être ce que je suis, que de passer ma vie dans ces Chaînes. Est-il possible que nôtre liberté ne t'enchanter pas! peut-on vivre d'une manière plus aisée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma Cabane, ma femme & mes filles ne te laissent-elles pas seules avec moy, pour ne pas interrompre, nos conversations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou mes filles ne te laisse-t-on pas seul avec celle des deux que tu viens visiter? N'es tu pas le maître en quelque Cabane du Village où tu puisses aller, de demander à manger de tout ce que tu sçais y avoir de
meil-

meilleur ? Y a-t-il des Hurons qui aient jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotisons nous pas entre toute la Nation les Castors de nos Chasses, pour suppléer à ceux qui m'en ont pû prendre suffisamment pour acheter les marchandises dont ils ont besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos bleds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçeu rapporter des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs familles ? Si quelqu'un d'entre nous veut faire un Canot, ou une nouvelle Cabane, chacun n'envoye til pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié ? Cette vie-là est bien différente de celle des Européens, qui feroient un procez pour un Bœuf ou pour un Cheval à leurs plus proches parens ? Si un Fils demande à son Père, ou le Père à son Fils, de l'argent, il dit qu'il n'en a point ; si deux François qui se conoissent depuis vint ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres miserables, qui vont tous nuds, décharnez, dans les rues, mourans de faim & de misère, mendient une obole à des Riches, ils leurs répondent qu'ils n'en ont point. Après cela, comment avez vous la présomption de prétendre avoir un libre accez dans le País du grand Esprit ? Y a-t-il un seul homme au monde qui ne conoisse, que le mal est contre nature, & qu'il n'a pas été créé pour le faire ? Quelle esperance peut avoir un Chrétien à sa mort, qui n'a jamais fait de bien en sa vie ? Il faudroit qu'il crût que l'ame meurt

meurt avec le corps. Mais je ne croy pas qu'il se trouve des gens de cette opinion. Or si elle est immortelle, comme vous le croyez, & que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que nous avez de l'enfer & des péchez qui conduisent ceux qui les commétent, en ce Pais-là, vos ames ne se chaufferont pas mal.

L A H O N T A N.

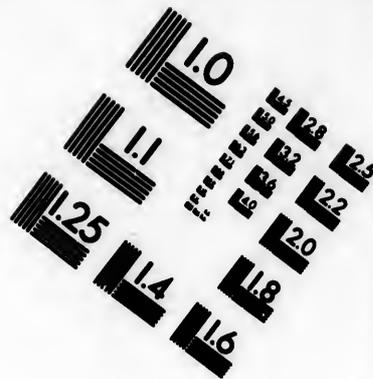
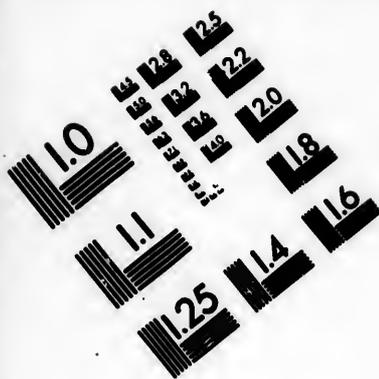
Ecoute, Adario, je croy qu'il est inutile que nous raisonnions davantage; je vois que tes raisons n'ont rien de solide; je t'ay dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens, ne concludoit rien; tu t'imagines qu'il n'y a point d'Européan qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu; j'aurois beau te prêcher le contraire d'icy à demain, ce seroit en vain; car tu ne mets aucune différence de l'homme d'honneur au scelerat. J'aurois beau te parler dix ans de suite, tu ne démor-drois jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée, & des faux préjuges touchant nôtre Religion, nos Loix, & nos manières. Je voudrois qu'il m'eut coûté cent Castors que tu sçusse aussi bien lire & écrire qu'un François; je suis persuadé que tu n'insisterois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européans. Nous avons veu en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du Monde, qui sont en toutes choses plus opposez à nos manières que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser d'y d'admirer nôtre manière de vivre. Pour moy, je t'avoüe que je ne conçois rien à ton obstination.

ADA-

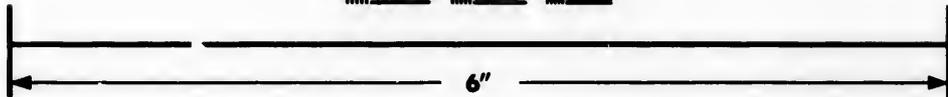
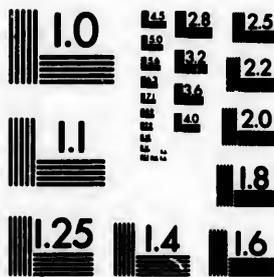
Tou
que le
ces Na
me rac
ont le
çois;
Franç
intéres
étrang
gens d
leur fa
des au
Huro
de tou
les E
conten
dire q
quenc
gand.
sez de
pour
d'hon
moin
pt. nt
hom
pas d
mon
luy t
dépe
Val
avec
qu'c
& d
n'au

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ay veu certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontèrent quelque histoire de leurs Pais. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François ; ils connoissent l'argent aussi bien que les François ; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressés que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient approuvé les manières des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des présens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'ofencer de tout ce que je t'ay prouvé ; je ne méprise point les Européens , en leur présence ; Je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de différence , de ce quenous appellons homme d'honneur à un brigand. J'ay bien peu d'esprit, mais il y a assez de temps que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron ; car un Huron ne connoît point l'argent , & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas difficile de faire un homme d'honneur de mon esclave ; Je n'ay qu'à le mener à Paris , & luy fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un Carosse , & de dix ou douze Valets ; il n'aura pas plutôt un habit doré avec tout ce train , qu'un chacun le saluera, qu'on l'introduira dans les meilleures Tables, & dans les plus célèbres Compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentishommes,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. : 4580
(716) 872-4503

ES 128
ES 125
ES 122
ES 120
ES 118

ES 128
ES 125
ES 122
ES 120
ES 118

mes, des présens aux Dames, il passera par tout pour un homme d'esprit, de mérite, & de capacité; on dira que c'est le Roy des Hurons; on publiera par tout que son País est couvert de mines d'or, que c'est le plus puissant Prince de l'Amérique; qu'il est sçavant; qu'il dit les plus agréables choses du monde en Conversation; qu'il est redouté de tous ses Voisins; enfin ce sera un homme d'honneur, tel que la plupart des Laquais le deviennent en France; après qu'ils ont sçeu trouver le moyen d'attraper assez de richesses pour paroître en ce pompeux équipage, par mille voyes infames & détestables. Ha! mon cher Frère, si je sçavois lire, je découvrois de belles choses, que je ne sçay pas, & tu n'en serois pas quitte pour les défauts que j'ay remarquez parmi les Européens; j'en apprendrois bien d'autres, en gros & en détail, alors je croy qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouvasse bien à mordre. Je croy qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne sçeussent ni lire ni écrire; je voy tous les jours mille disputes ici entre les Coureurs de Bois pour les Ecrits, lesquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier, pour ruiner une famille; avec une lettre la femme trahit son mari, & trouve le moyen de faire ce qu'elle veut; la mere vend sa fille; les Fausaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des mengeries, & des impertinences horribles; & puis tu voudrois que je sçeusse lire & écrire, comme les François?

Non

Non, mon Frère, j'aime mieux vivre sans le sçavoir, que de lire & d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons assez de nos *Hieroglyphes* pour ce qui regarde la chasse & la guerre; tu sçais bien que les Caractères que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succès d'une Chasse, ou d'un parti de guerre; que tous ceux qui voyent ces marques les entendent. Que faut il davantage? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poste, ni chevaux dans nos Forêts pour envoyer des Courriers à Quebee; Nous faisons la paix & la guerre sans écrit, seulement par des Ambassadeurs qui portent la parole de la Nation. Nos limites sont réglées aussi sans écrits. A l'égard des Sciences que vous connoissez, elles nous seroient inutiles; car pour la *Géographie*, nous ne voulons pas nous embarasser l'esprit en lisant des livres de Voyages qui se contredisent tous, & nous ne sommes pas gens à quitter notre Pais dont nous connoissons, comme tu sçais, jusqu'au moindre petit ruisseau, à quatre cens lieues à la ronde. *L'Astronomie*, ne nous est pas plus avantageuse, car nous comptons les années par Lunes, & nous disons j'ay tant d'hivers pour dire tant d'années. *La Navigation* encore moins, car nous n'avons point de Vaisseaux. Les *Fortifications* non plus; un Fort de simples palissades nous garentit des flèches & des surprises de nos Ennemis, à qui l'artillerie est inconnue. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous serviroit de rien. Ce que je trouve de beau,

D

c'est

74 D I A L O G U E S D U
c'est l'*Aritmétique* ; il faut que je t'avoüe
que cette science me plait infiniment, quoi-
que pourtant ceux qui la sçavent ne laissent
pas de faire de grandes tromperies ; aussi je
n'aime de toutes les Vocations des François,
que le commerce, car je le regarde comme la
plus légitime, & qui nous est la plus nécessaire.
Les Marchands nous font plaisir ; quelques
uns nous portent quelquefois de bonnes
marchandises, il y en a de bons & d'équitables,
qui se contentent de faire un petit gain. Ils
risquent beaucoup ; ils avancent, ils prêtent,
Ils attendent ; enfin je connois bien des Né-
gocians qui ont l'ame juste & raisonnable ; &
à qui notre Nation est très redevable ; d'au-
tres pareillement qui n'ont pour but que de
gagner excessivement sur des marchandises
de belle apparence, & de peu de raport,
comme sur les haches, les chaudières, la
poudre, les fusils &c. que nous n'avons pas
le talent de connoître. Cela te fait voir qu'en
tous les états des Européens, il y a quelque
chose à redire ; il est très-constant que si un
Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a
pas assez de vertu pour résister aux tentati-
ons diverses auxquelles le négoce l'expose,
il viole à tout moment les Loix de la justi-
ce, de l'équité, de la charité, de la sincé-
rité, & de la bonne foy. Ceux-là sont mé-
chans, quand ils nous donnent de mauvai-
ses marchandises, en échange de nos Ca-
stors, qui sont des peaux où les aveugles
mêmes ne scauroient se tromper en les ma-
niant. C'est assez, mon cher Frère, je me retire
au Village, où je t'attendray demain après midi.

Je

L A H O N T A N.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand-Père qu'on m'a dit estre à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-temps incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un homme comme luy de soixante & dix ans pourroit bien s'empêcher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ay remarqué, depuis long-temps que vos vieilles gens sont toujours en mouvement, & en action; c'est le moyen d'épuiser bien viste le peu de forces qu'il leur reste; Ecoute, il faut envoyer un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis assuré qu'il le soulagera dans le moment; sa fièvre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'appréhender pour sa vie, à moins qu'elle n'augmente.

A D A R I O.

Tu sçais bien, mon cher Frère, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ay veu mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tyrannie de leurs remèdes. Mon Grand-Père que tu prens pour une homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Père en a 52; & j'en ay 35; il est vray qu'il est d'un bon tempéramment & qu'on ne luy doneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te feray voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, tu qui en a cent vint & quatre, & il en est mort un autre, il y a six

76. D I A L O G U E S D U
ans, qui en avoit près de cent quarante, A
l'égard de l'agitation que tu condamnes dans
ces vieilles gens, je puis t'assurer qu'au con-
traire s'ils demeuroient couchez sur leurs nat-
tes, dans la Cabane, & qu'ils ne fissent que
boire, manger & dormir, ils deviendroient
lourds, pesans, & incapables d'agir; & ce
repos continuel empêchant la transpiration
insensible, les humeurs, qui pour lors cesse-
roient de transpirer, se remèteroient avec leur
sang usé; de là surviendrait que par des ef-
fets naturels leurs jambes & leur reins s'a-
foibliront & se décherroient à tel point qu'ils
mourroient de phthisie. C'est ce que nous a-
vons observé depuis long-temps, chez tou-
tes les Nations de Canada. Les *Jongleurs*
doivent venir tout à l'heure pour le *Jongler*,
& sçavoir quelle viande ou poisson la maladie
requiert pour sa guérison. Voilà mes Escla-
ves prêts pour aller à la chasse, ou à la pêche.
Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heu-
res avec moy, tu verras les singeries de ces
Charlatans, que (quoique nous les connois-
sions pour tels lorsque nous sommes en san-
té) nous sommes ravis & consolés de les
voir quand nous avons quelque maladie
dangereuse.

L A H O N T A N.

C'est qu'alors, mon cher Adario, nostre
esprit est aussi malade que nostre Corps; il
en est de même de nos Médecins, tel les dé-
teste, & les fuit, quand il se porte bien, qui,
malgré la connoissance de leur Art incertain,
ne laisse pas d'en convoquer une douzaine;

&

& d'autres, qui sans avoir d'autre mal que celui qu'ils s'imaginent avoir, détruisent leurs corps par des remèdes auxquels la force des chevaux succomberoit. J'avoie que parmi vous autres on ne voit point de ces sortes de foux-là; mais, en recompense, vous ménagez bien peu votre santé; car vous courez à la chasse depuis le matin jusqu'au soir tous nûs; & vous dansez trois ou quatre heures de suite jusqu'à la sueur; & les jeux de la balle que vous disputés entre six ou sept cens personnes, pour la pousser une demi lieue de terrain deçà ou delà, fatiguent extrêmement vos corps; ils en afoiblissent les parties; ils dissipent les esprits; ils aigrissent la masse du sang & des humeurs, & troublent la liaison de leurs principes. Ainsi, tel homme, parmi vous, qui auroit vécu plus de cent ans, est mort à quatre-vints.

A D A R I O.

Quand même ce que tu dis seroit vrai, qu'importe-t'il à l'homme de vivre si longtemps? puisqu'au dessus de quatre-vints la vie est une mort? Tes raisons sont, peut-être, justes à l'égard des François, qui généralement paresseux détestent tout exercice violent; ils sont de la nature de nos vieillards, qui vivent dans une si molle indolence, qu'ils ne sortent de leurs Cabanes que lorsque le feu s'y met. Nos tempéramens & nos Complexions sont aussi différentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande différence que je remarque généralement en toutes choses entre les Européens & les Peuples du

nada , me persuaderoit quasi que nous ne descendons pas de v^otre Adam prétendu. Déjà parmi nous on ne voit quasi jamais ni bossus, ni bossieux, ni nains, ni sourds, ni muets, ni aveugles de naissance, encore moins de Borgnes; & quand ces derniers viennent au monde c'est un présage assuré de malheur à la Nation; comme nous l'avons souvent observé. Tout borgne n'eût jamais d'esprit, ni de droiture de cœur. Au reste, malicieux paillard, & paresseux au dernier point; plus portron que le lièvre; n'allant jamais à la chasse, de crainte de crever son œuil unique à quelque branche d'arbre; A l'égard des maladies, nous ne voyons jamais d'ydropiques d'asmatiques, de paralytiques, de gouteux, ni de veroles, nous n'avons ni l'épre, ni darters, ni tumeurs, ni rétentions d'urines, ni pierres, ni gravelles, au grand étonnement des François, qui sont si sujets à ces maux-là. Les fièvres régneront parmi nous, sur tout au retour de quelque voyage de guerre, pour avoir couché au serain, traversé des marais & des rivières à guay, jeûné deux, ou trois jours, mangé froid &c. Quelquefois les pleurésies nous font mourir, parcequ'é tant échaufez à courir à la guerre, ou à la chasse, nous bevons des eaux dont nous ne connoissons point la qualité; les coliques nous attaquent aussi de temps en temps, par la même cause. Nous sommes sujets à la rougeole & à la petite vérole, soit parce que nous mangeons tant de poisson, que le sang qu'il produit différent de celui des viandes, boult dans ses vaisseaux avec plus d'activité,

&c

& se désequant de ses parties épaisses & grossières, il les pousse vers les pores insensibles de la peau; ou parce que le mauvais air, qui est renfermé dans nos Villages, n'ayant point de fenêtres à nos Cabanes, il se fait tant de feux & de fumée, que le peu de proportion que les parties de cet air renfermé ont avec celles du sang & des humeurs, nous causent ces infirmités. Voilà les seules que nous connoissons.

L A H O N T A N.

Voilà, mon cher Adario, la première fois que tu as raisonné juste, depuis le temps que nous nous entretenons ensemble. Je conviens que vous êtes exempts d'une infinité de maux dont nous sommes accablés; c'est par la raison que tu me dis l'autre jour, que pour se bien porter, il faut que l'esprit se repose. Les Hurons étant bornez à la simple connoissance de la chasse, ne fatiguent pas leur esprit & leur santé à la recherche de mille belles Sciences, par les veilles, par la perte du sommeil, par les sueurs. Un homme de guerre s'attache à lire & à apprendre l'histoire des guerres du monde, l'art de fortifier, d'attaquer, & défendre des Places; il y employe tout son temps, encore n'en trouve-t'il pas de reste, durant sa vie, pour se rendre tel qu'il doit être; l'homme d'Eglise s'emploie nuit & jour à l'étude de la Théologie, pour le bien de la Religion; il écrit des livres qui instruisent le peuple des affaires du salut, & donnant les heures, les jours, les mois & les années de sa vie à Dieu,

il en recoit des éternitez de recompense après sa mort. Les Juges s'apliquent à connoître les Loix; ils passent les jours & les nuits à l'examen des procez, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaideurs, qui les accablent incessamment, & à peine ont ils le loisir de boire & de manger. Les Médecins étudient la science de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cause des différentes maladies; ils s'attachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des simples, par milles expériences rares & curieuses. Les Cosmographes & les Astronomes se donnent entièrement au soin de découvrir la figure, la grandeur, la composition du Ciel & de la Terre; les uns connoissent jusqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur ascensions & leurs déclinaisons; les autres savent faire la différence des Climats, & de la position du Globe de la Terre; ils connoissent les mers, les lacs, les rivières, les Iles, les Golfes, les distances d'un Pais à l'autre, toutes les Nations du monde leur sont connues, aussi bien que leurs religions, leurs loix, leurs langues, leurs meurs, & leur gouvernement. Enfin, tous les autres Scavans qui s'attachent avec trop d'application à la connoissance des Sciences, qu'ils recherchent, ruinent entièrement leur santé. Car il ne se fait au cerveau d'esprits animaux qu'autant que le cœur luy fournit de matière, par cette subtile portion

de

BARON DE LAHONTAN. Et

de sang qui luy est portée par les artères; & le coeur, qui est un muscle, ne peut lancer le sang à tout le corps que par le moyen des esprits animaux; or quand l'ame est tranquille (telle qu'est la tienne) il en communique à toutes les parties, autant qu'elles en ont besoin pour faire les actions auxquelles la Nature les a destinées; au lieu que dans la profonde application des Sciences, étant agitée d'une foule de pensées, elle dissipe beaucoup de ces esprits, & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination; Ainsi tout ce que le cerveau en peut former suffit à peine aux parties qui servent aux desseins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande; & ne coulant que fort peu de ces esprits dans les nerfs qui les portent aux parties qui servent à nous faire digérer ce que nous mangeons, leurs fibres ne peuvent être mus que très-foiblement; ce qui est cause que les actions se font mal, que la coction est imparfaite, que les sérositez se séparant du sang, & s'épanchant sur la teste, sur le corps, sur les nerfs, sur la poitrine, & ailleurs, causent la goutte, l'hydropisie, la paralysie, & les autres maladies que tu viens de nommer.

A. D. A. R. U. O.
A ce conte-là, mon cher Frère, il n'y auroit que les sçavans qui en seroient atta-

quez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux estre Huron, puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçay pourtant que ces maladies n'épargnent personne, & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans, que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis; car je voy bien que les travaux de l'esprit affoiblissent extrêmement le Corps, & même je m'étonne, cent fois le jour, que vôtre complexion soit assez forte, pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ay veu des François qui s'arrachioient les cheveux, d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger, dans une si grande colère qu'ils rompoient tout ce qu'ils trouvoient sous la main. Cependant la santé de ces gens-là n'en paroissoit pas altérée. Il faut qu'ils soient d'une autre nature que nous; car il n'y a pas de Huron qui ne crevât le lendemain, s'il avoit la centième partie de ces transports; oüy vraiment il faut que vous soyez d'une autre nature que nous; car vos vins, vos eaux de vie, & vos épiceries nous rendent malades à mourir: au lieu que sans ces drogues vous ne sçauriez presque pas vivre en santé. D'ailleurs, vôtre sang est salé, & le nostre ne l'est pas. Vous êtes barbus, & nous ne le sommes pas. Voicy ce que j'ay encore observé, C'est que jusqu'à l'âge de trente cinq ou quarante ans, vous êtes plus forts & plus robustes que nous. Car nous

nous ne sçaurions porter des fardeaux si pesans que vous faites, jusqu'à cet âge-là; mais ensuite les forces diminuent chez vous, en declinant à vûe d'oeuil; au lieu que les nôtres se conservent jusqu'à cinquante cinq ou soixante ans. C'est une vérité dont nos Filles peuvent rendre un fidèle témoignage. Elles disent que si un jeune François les embrasse six fois la nuit, un jeune Huron n'en fait que la moitié; mais aussi elles avoient que les François sont plus vieux en ce commerce à l'âge de trente cinq ans, que nos Hurons à l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaist beaucoup plus que la moderation des nôtres) m'a conduit à cette réflexion; qui est que cette goutte, cette hidropisie, phtisie, paralisie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent, sans doute, non seulement de ces plaisirs immodérez, mais encore du temps & de la manière dont vous les prenez. Car au sortir du repas, & à l'issue d'une corvée de fatigue, vous embrassez vos femmes, autant que vous pouvez, sur des chaises, ou debout, sans considérer le dommage qui en résulte: témoins ces jeunes gaillards, qui font servir leur table de Lit, au Village de *Dossenra*. Vous estes encore sujets à deux maladies que nous ne connoissons pas; l'une que les Illinois appellent *Mal chaud*, dont ils sont attaqués, aussi bien que les Peuples du *Missipi*. Laquelle maladie passe chez vous pour le mal des femmes; & l'autre que vous appelez

Scorbut & que nous appellons *le mal froid*, par les symptomes & les causes de ces maladies, que nous avons observées depuis que les François sont en Canada. Voilà bien des maladies qui régnent parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guerir. Vos Médecins vous tuent, au lieu de vous redonner la santé; parce qu'ils vous donnent des remèdes qui, pour leur intérêt, entretiennent long-temps vos maladies, & vous tuent à la fin. Un Médecin seroit toujours veu s'il guérissoit ses malades en peu de temps. Ces gens-là n'ont garde d'approuver nostre manière de suer, ils en connoissent trop bien la conséquence; & quand on leur en parle, voicy ce qu'ils disent. *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux; les Sauvages ne sont pas; appelez Sauvages pour rien; leurs remèdes ne sont pas moins sauvages, n'eux: s'il est vray qu'ils suent, Et se jette: t en suite dans l'eau froide ou dans la neige, se crever sur le champ, c'est à cause de l'air du climat, & des alimens de ces Peuples, qui sont différens des nôtres; mais cela empêche pas que tel Sauvage est mort à 80 ans qui en auroit vécu 100. s'il n'avoit pas usé de ce remède épouvantable.* Voilà ce que disent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe se trouvent en état de se passer de leurs remèdes. Or, il est constant que si de temps en temps vous vouliez suer de cette manière, vous vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excès de femmes, de veilles, & de fatigues.

gues pourroient engendrer de mauvaises humeurs dans le sang, sortiroient par les pores de la chair. Alors, adieu la médecine & tous les poisons. Or, ce que je te dis, mon cher Frère, est plus clair que le jour; ce raisonnement n'est pas pour les ignorans. Car ils ne parleroient que de pleurésies & de rhumatismes à l'issue de ce remède. C'est une chose étrange qu'on ne veuille pas écouter la réponse que nous faisons à l'objection que vos Médecins nous font sur cette manière de suer. Il est constant, mon cher Frère, que la Nature est une bonne Mère, qui voudroit que nous végussions éternellement. Cependant nous la tourmentons si violemment qu'elle se trouve quelq. fois tellement afoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous secourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaises humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chasser de nos corps, s'il luy restoit assez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui sont les pores de la chair. Il est vray qu'elle en chasse autant qu'elle peut par les urines, par les selles, par la bouche, par le nez, & par la transpiration insensible; mais la quantité des sérositez est quelquefois si grande; qu'elles se répandent sur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire sortir au plus vite, de peur que leur trop long séjour ne cause cette goutte, rhumatisme, hydropisie, paralysie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la santé de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores par le moyen de la sueur; mais il faut ensuite les

fermer afin que le suc nourissier ne sorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne scauroit empêcher à moins qu'on ne se jette dans l'eau froide, comme nous faisons. Il en est de même que si des loups estoient entrez dans vos Bergeries; alors vous ouvririez vite les portes, afin que ces méchans animaux en sortissent; mais ensuite vous ne manqueriez pas de les fermer, afin que vos Moutons ne les surprissent pas. Vos Médecins auroient raison de dire qu'un homme qui s'échaufferoit à la chasse ou à quelque Exercice violent, & se jetteroit ensuite dans l'eau froide, se risqueroit extrêmement à perdre la vie. C'est un fait incontestable, car le sang étant agité & bouillant, pour ainsi dire, dans les veines, il ne manqueroit pas de se congeler; de la même manière que l'eau bouillante se congèle plus facilement que l'eau froide, lorsqu'on l'expose à la gelée, ou qu'on la jette dans une fontaine bien froide. C'est tout ce que je puis penser sur cette affaire. Au reste, nous avons des maladies qui sont également ordinaires aux François. Ce sont la petite vérole, les fièvres, pleurésies & même nous voyons assez souvent parmi nous une espèce de malades que vous appellés *hypochondriaques*. Ces fous s'imaginent qu'un petit *Manitou* gros comme le poing, & que nous appellons *Aontacrobi*, en nostre langue, les possède, & qu'il est dans leurs corps, sur tout dans quelque membre qui leur fait tant soit peu de mal. Ceci provient de la foiblesse d'esprit de ces gens-là. Car enfin, il y a des ignorans & des fous parmi nous,

comme

comme parmi vous autres. Nous voyons tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'esprit & de discernement que des jeunes filles. Il y en a de superstitieux, comme parmi vous autres. Car ils croient premièrement que l'esprit des songes est l'Ambassadeur & le Messager, dont le grand Esprit se sert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *Jongleurs*, ce sont, des Charlatans & des Impositeurs, comme vos Médecins; avec cette différence qu'ils se contentent de faire bonne chère aux dépens des malades, sans les envoyer dans l'autre monde, en reconnoissance de leurs festins & de leurs présens.

L A H O N T A N.

Ha ! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au delà de tout ce que je pourrois t'exprimer ; Car tu raisones comme il faut. J'amaïs tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des sueurs est effectivement vray. Je le connois par expérience tellement bien, que de ma vie je n'uferay d'autre remède que de celui-là. Mais je ne scaurois souffrir pourtant que tu te récries si fort contre la saignée ; car il me souvient que tu me dis, il y a quinze jours, cent raisons sur la nécessité de conserver nôtre sang, puisqu'il est le trésor de la vie. Je ne te contredirai pas tout à fait sur cela, mais je te dirai pourtant que vos remèdes contre les pleuresies & les fluxions ne réussissent quelquefois que par hazard ; puisque de vint malades il en

en meurt quinze ; au lieu que la saignée ne manque jamais alors de les guérir. J'avouë qu'en les guérissant par cette voye-là , on abrège leurs jours ; & que tel homme qui a été plus ou moins saigné, auroit vécu plus ou moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin, on ne considère pas toutes ces choses quand on est malade, on ne songe qu'à guérir, à quelque prix que ce soit, & chaqu'un recherche la santé aux dépens de quelques années de vie de plus ou de moins, qu'on perd avec la perte de son sang. Enfin, tout ce que je puis remarquer, c'est que les Peuples de Canada sont d'une meilleure complexion que ceux de l'Europe, plus infatigables, & plus robustes ; accoutumés aux fatigues, aux veilles & aux jeûnes, & plus insensibles au froid & à la chaleur. De sorte qu'étant exempts des passions qui tourmentent nos âmes, ils sont en même-temps à couvert des infirmités dont nous sommes accablés. Vous êtes gueux & misérables, mais vous jouissez d'une santé parfaite ; au lieu qu'avec nos aises & nos commodités, il faut que nous soions, ou par complaisance, ou par occasion, réduits à nous tuer nous-mêmes, par une infinité de débauches, auxquelles vous n'êtes jamais exposés.

A D A R I O.

Mon Frère, je viens te visiter avec ma fille, qui va se marier, malgré moi, avec un jeune homme qui est aussi bon guerrier, que mauvais Chasseur. Elle le veut, cela suffit parmi nous : mais il n'en est pas ainsi parmi vous.

Car

Car il faut que les Pères & les Mères consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veuille ce que ma fille veut aujourd'hui. Car si je prétendois lui donner un autre Mari; elle me dirait aussitôt: Père, à quoy penses tu? Suis-je ton Esclave? ne dois-je pas jouir de ma Liberté? Dois-je me marier pour toy? Épouseray-je un homme qui me déplaît, pour te satisfaire? Comment pourray-je souffrir un époux qui achete mon corps à mon Père, & comment pourray-je estimer un Père qui vend sa fille à un brutal? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas? Si je me marie avec luy, pour s'obeir, & que je le quitte au bout de quinze jours, suivant le privilège & la liberté naturelles de la Nation, tu diras que *C'EST LA VIE MARI*; cela te déplaira; tout le monde en rira, & peut-être, je seray grosse. Voilà, mon cher Frère, ce que ma fille auroit sujet de me répondre; & peut-être, encore pis, comme il arriva il y a quelques années à un de nos Vieillards, qui prétendoit que sa Fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Car elle luy dit, en ma présence, mille choses plus dures, en luy reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'exposer à donner des conseils aux personnes dont ils en pourroient recevoir, ni exiger de ses enfans des obéissances qu'il connoit impossibles. Enfin, elle ajouta à tout cela, qu'il étoit vrai qu'elle étoit sa fille, mais qu'il devoit se contenter d'avoir eû le plaisir de la faire, avec une femme qu'il aimoit autant que cet-

te

90 D I A L O G U E S D U
te fille haïssoit le Mari que son Père pré-
tendoit luy donner. Il faut que tu saches
que nous ne faisons jamais de mariage en-
tre parens, quelque éloigné que puisse être
le degré de parentage. Que nos femmes
ne se remarient plus dès qu'elles ont atteint
l'âge de quarante ans, parceque les en-
fans qu'elles font au dessus de cet âge-là
sont de mauvaise constitution. Cependant,
ce n'est pas à dire qu'elles gardent la con-
tinence; au contraire, elles sont beaucoup
plus passionnées à cet âge qu'à vingt ans;
ce qui fait qu'elles écoutent si favorable-
ment les François, & que même elles se
donnent le soin de les rechercher. Tu
sçais bien que nos femmes ne sont pas si
fécondes que les Françoises, quoi-qu'elles
se lassent moins qu'elles d'estre embrassées;
cela me surprend, car il arrive en cela
tout le contraire de ce qui devoit arriver.

L A H O N T A N .

C'est par la même raison que tu viens de
dire, mon pauvre Adario, qu'elles ne con-
çoivent pas si facilement que nos Femmes.
Si elles ne prenoient pas si fréquemment les
plaisirs de l'amour, ni avec tant d'avidité,
elles donneroient le temps à la matière con-
venable à la production des enfans, de se ren-
dre telle qu'il faut qu'elle soit pour engen-
drer. Il en est de même qu'un Champ,
dans lequel on semeroit sans cesse du bled
d'Inde, sans le laisser jamais en friche; Car
il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus
rien,

rien (comme l'expérience te l'a, sans doute, fait voir), au lieu qu'en laissant reposer ce champ, la terre reprend ses forces, l'air, le serain, les playes, & le soleil luy redonnent un nouveau suc, qui fait germer le grain qu'on y sème. Or, écoute un peu, mon Cher, ce que je te veux dire. Pourquoi est-ce que les femmes sauvages étant si peu fécondes, ont si peu l'accroissement de leur Nation en veüe, qu'une fille se fait avorter, lorsque le Père de son Enfant vient à mourir ou à estre tué, avant que la grossesse soit reconnue. Tu me répondras que c'est pour conserver sa réputation, parce qu'en suite elle ne trouveroit plus de Mari: Mais, il me semble que l'intérêt de la Nation, laquelle devroit se multiplier, n'est guère en recommandation dans l'esprit de vos femmes. Il n'en est pas ainsi des nôtres; car, comme tu me le disois l'autre jour, nos Coureurs de bois, & bien d'autres, trouvent assez souvent de nouveaux enfans dans leurs Maisons, au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en consolent, car ce sont des corps pour la Nation, & des ames pour le ciel. Après cela ces femmes sont autant deshonorées que les vôtres, & quelquefois on les met en prison pour toute leur vie; au lieu que les vôtres peuvent avoir ensuite tant de galans qu'elles veulent. C'est une très-abominable cruauté de détruire son enfant. C'est ce que le Maître de la vie ne sçauroit jamais leur pardonner. Ce seroit un des principaux abus à réformer parmi vous.

vous. **DIALOGUES DU**
Ensuite, il faudroit retrancher la
nudité; car enfin le privilège que vos
Gergons ont d'aller nuds, cause un terri-
ble ravage dans le cœur de vos filles; car
n'étant pas de bronze, il ne se peut faire
qu'à l'aspect des pièces, que je n'oserois
nommer, elles n'entrent en rut en certaines
occasions, où ces jeunes Coquins font voir
que la Nature n'est ni morte ni ingrate en-
vers eux.

ADAM PROI. Q.
Le raison que tu me donnes de la sterili-
té de nos femmes est merveilleuse, car je
concois maintenant que cela se peut. Tu
condannes aussi fort à propos le crime de ces
filles qui se font avorter avec leurs breuva-
ges. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'a-
ccorde guère avec le bon sens. Je conviens
que les Peuples chez qui le *nudus* & le *minus*
sont introduits, ont grande raison de cacher
non seulement leurs Parties viriles, mais
encore tous les autres membres du corps.
Car à quoy seriroit l'or & l'argent des Fran-
çois, s'ils ne les employoient à se parer avec
de riches habits; & puisque ce n'est que par le
vêtement qu'on fait état des gens. N'est-ce
pas un grand avantage pour un François de
pouvoir cacher quelque défaut de nature sous
de beaux habits? Croy-moy, la nudité ne
doit choquer uniquement que les gens qui ont
la propriété des biens. Un laid homme par-
mi vous autres, un mal bâti trouve le se-
cret de se rendre beau & bien fait, avec une
belle perruque, & des habits dorez, sous
lesquels on ne peut distinguer les hanches & les
fes-

fesses artificielles d'avec les naturelles. Il y auroit
 encore un grand inconvenient si les Européens
 alloient nuds, je est que ceux qui seroient bien
 armez trouveroient tant de pratique & tant d'ar-
 gent à gagner, qu'ils ne songeroient à se ma-
 rier de leur vie, & qu'ils donneroient occa-
 sion à une infinité de femmes de violer la
 foy conjugale. Imagine-toy que ces raisons
 n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que
 tout serve, sans exception, tant petits que
 grands; les filles qui voient de jeunes gens
 nuds, jugent à l'œil de ce qui leur convient.
 La Nature n'a pas mieux gardé ses propor-
 tions envers les femmes qu'envers les hom-
 mes. Ainsi, chacune peut hardiment juger
 qu'elle ne sera pas trompée en ce qu'elle at-
 tend d'un Mari. Nos femmes sont capri-
 cieuses, comme les vôtres, ce qui fait que
 le plus chetif Sauvage peut trouver une fem-
 me. Car comme tout paroît à découvert,
 nos filles choisissent quelquefois suivant
 leur inclination; sans avoir égard à certai-
 nes proportions: les unes aiment un hom-
 me bien fait, quoiqu'il ait je ne sçay
 quoy de petit en luy. D'autres aiment un
 mal bâti pourveu qu'elles y trouvent je
 ne sçay quoy de grand; & d'autres préfé-
 rent un homme d'esprit & vigoureux,
 quoiqu'il ne soit ni bien fait, ni bien pour-
 veu de ce que je n'ay pas voulu nommer.
 Voilà, mon Frère, tout ce que je puis
 te répondre sur le crime de la nudité,
 qui, comme tu sçais, ne doit unique-
 ment estre imputé qu'aux Garçons; puis-
 que les gens veufs ou mariez cachent
 soig-

94. DIALOGUES DU
soigneusement le devant & le derrière. Au
reste, nos Filles sont en recompense plus
modestes que les vôtres; car on ne voit en
elles rien de nud que le gras de la jambe,
au lieu que les vôtres montrent le sein tel-
lement à découvert que nos jeunes gens ont
le nez collé sur le ventre, lorsqu'ils trafiquent
leurs Castors aux belles Marchandes qui sont
dans vos Villes. Ne seroit-ce pas là, mon
Frère, un abus à réformer parmi les Fran-
çois? Car, enfin, ne sçay je pas de bonne part
qu'il n'est guère de François, qui puisse ré-
sister à la tentation de l'objet de qui leur sein
découvert provoque l'émotion. Ce seroit le
moyen de préserver leurs Maris du mal
chimérique de ces Cornes que nous plantons
sur leur front, sans les toucher, ni même les
voir; ce qui se fait par un miracle que je ne
sçaurois concevoir. Car, enfin, si je plante
un pommier dans un jardin, il ne croît pas
sur le sommet d'un rocher; ainsi vos Cornes
invisibles ne doivent prendre racine qu'à l'en-
droit où leur semence est jetée; D'où il
s'ensuit qu'elles devroient sortir du front de
vos Femmes, pour représenter les outils du
Mari & du Galand. Au reste, cette folie de
Cornes est épouvantable; car pourquoy cha-
griner un Mari de cette injure, à l'occasion
des plaisirs de sa Femme? Or s'il faut épou-
ser les vices d'une femme en l'épousant, le
mariage des François est un Sacrement qui
ne doit pas être fondé sur la droite raison;
ou bien il faut de nécessité retenir son Epou-
se sous la clef pour éviter ce deshonneur.
Il faut que le nombre de ces Maris soit bien
grand,

gran
fem
châ
pécc
que
s'ils
nes
prov
me
pou
mar
roit
& le
imp
Chr
bau
pas
crin
ber
Ger
Fill
for
le p
lou
lie
Ca
Fe
tés
str
el
ré
le
le
V
f

grand ; car, enfin, je ne conçois pas qu'une femme puisse penser à la rigueur de cette chaîne éternelle, sans chercher quelque espèce de soulagement à ses maux, chez quelque bon Ami. Je pardonnerois les François s'ils s'en tenoient à leur mariage sous certaines conditions ; c'est-à-dire, pourvu qu'il en provint des enfans, & que le mari & la femme eussent toujours une assez bonne santé pour s'aquiter, comme il faut, du devoir du mariage. Voilà tout le règlement qu'on pourroit faire chez des Peuples qui ont le *Tien* & le *Mien*. Or il s'agit encore d'une chose impertinente ; C'est que parmi vous autres Chrétiens les hommes se font gloire de débaucher les femmes ; comme s'il ne devoient pas, selon toute sorte de raisons, estre aussi criminel aux uns qu'aux autres de succomber à la tentation de l'amour. Vos jeunes Gens font tous leurs efforts pour tenter les Filles & les Femmes. Ils employent toutes sortes de voyes pour y réussir. Ensuite ils le publient, ils le disent par tout. Chacun loue le Cavalier, & méprise la Dame ; au lieu de pardonner la Dame, & de châtier le Cavalier. Comment prétendez vous que vos Femmes vous soient fidèles, si vous ne l'êtes pas à elles ? Si les Maris ont des Maîtresses, pourquoy leurs Epouses n'auront-elles pas des Amans ? Et si ces Maris préfèrent les jeux & le vin à la compagnie de leurs femmes, pourquoy ne chercheront-elles pas de la consolation avec quelque Ami ? Voulez-vous que vos Femmes soient sages, soyez ce que vous appelez *Sauvages*,
c'est

96. **DIALOGUES DU**
c'est à dire, voyez *Mari*; aimez les comme
vous mêmes, & ne les vendes pas. Car je
connois certains Maris parmi vous qui con-
sentent aussi lièrement au libertinage de leurs
Eouses, que des Mères à la prostitution de
leurs Filles. Ces gens-là ne le font que par-
ce que la nécessité les y oblige. Sur ce pied-
là c'est un grand bonheur pour les Hurons
de n'être pas réduits à faire les bassesses, que
la misère inspire aux gens qui ne sont pas ac-
coutumés d'être misérables. Nous ne som-
mes jamais ni riches, ni pauvres; & c'est
en cela que notre bonheur est au dessus de
toutes vos richesses. Car nous ne sommes
pas obligés de vendre nos Femmes & nos
Filles, pour vivre aux dépens de leurs tra-
vaux amoureux. Vous dites qu'elles sont
sottes. Il est vray, nous en convenons;
Car elles ne sçavent pas écrire des billets
à leurs Amis, comme les vôtres; & quand
cela seroit, l'esprit des Hurons n'est pas
assez pénétrant pour choisir à la physion-
omie des Vieilles assez fidèles pour porter ces
létres galantes sous un silence éternel. Ha!
maudite Ecriture! pernicieuse invention des
Européens, qui tremblent à la veüe des
propres chimères qu'ils se représentent eux
mêmes par l'arrangement de vint & trois
petites figures, plus propres à troubler le
repos des hommes qu'à l'entretenir. Les
Hurons sont aussi des fots, s'il vous en
faut croire, parce qu'ils n'ont point d'égard
à la perte du puceelage des filles qu'ils epou-
sent; & qu'ils prennent en mariage des Fem-
mes que leurs Camarades ont abandonnées.

Mais

Mais, mon Frère, di-moy, je te prie, les François en sont-ils plus sages pour s'imaginer qu'une fille est pucelle, parce qu'elle crie, & qu'elle jure de l'estre? Or, supposons qu'elle soit telle qu'il la croit, la conquête en est-elle meilleure? Non vraiment; au contraire, le Mari est obligé de luy apprendre un exercice qu'elle met ensuite en pratique avec d'autres gens, lorsqu'il n'est pas en état de le continuer journellement avec elle. Pour ce qui est des Femmes que nous épousons aprez la séparation de leurs Maris; n'est-ce pas la même chose que ce que vous appelez se marier avec des Veuves? Néanmoins avec cette différence que ces Femmes ont tout lieu d'estre persuadées que nous les aimons, au lieu que la plupart de vos Veuves ont tout sujet de croire que vous épousez moins leurs corps que leurs richesses. Combien de désordres n'arrive-t'il pas dans les Familles par des mariages comme ceux-là? Cependant, on n'y remédie pas, parce que le mal est incurable, dez que le lien conjugal doit durer autant que la vie. Voici encore une autre peine parmi vous autres, qui me paroît tout à fait cruelle. Votre mariage est indissoluble, cependant une fille & un Garçon qui s'aiment reciproquement ne peuvent pas se marier ensemble sans le consentement de leurs Parens. Il faudra qu'ils se marient l'un & l'autre au gré de leurs Pères, & contre leurs desirs, quelque répugnance qu'ils ayent, avec des personnes qu'ils haïssent mortellement. L'inégalité d'âge, de bien; & de condition causent tous ces désordres.

dres. Ces considérations l'emportent sur l'amour mutuel des deux Parties, qui sont d'accord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tyrannie d'un Père envers ses Enfans ? Voit-on cela parmi les Hurons ? Ne sont-ils pas aussi nobles, aussi riches les uns que les autres ? Les Femmes n'ont-elles pas la même liberté que les Hommes, & les Enfans ne jouissent-ils pas des mêmes privilèges que leurs Pères ? Un jeune Huron n'épousera-t'il pas une des esclaves de sa Mère, sans qu'on soit en droit de l'en empêcher ? Cette esclave n'est-elle pas faite comme une femme libre, & dez-qu'elle est belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préférable à la fille du grand Chef de la Nation, qui sera laide ? N'est-ce pas encore une injustice pour les Peuples qui détestent la communauté des biens ; que les Nobles donnent à leur premier fils presque tout leur bien, & que les frères & les sœurs de celui-ci soient obligez de se contenter de très-peu de chose ; pendant que cet Aîné ne sera peut-être pas légitime, & que tous les autres le seront ? Qu'en arrivera-t'il si ce n'est qu'on jette les Filles dans des Couvents, prisons perpétuelles, par une barbarie qui ne s'accorde guère avec cette Charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent ? Si ce sont des Garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau métier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne font pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prennent le parti de la guerre, c'est plutôt pour piller
la

la Nation, que pour la défendre de ses Ennemis. Les François ne combattent point pour l'intérêt de la Nation, comme nous faisons, ce n'est que pour leur propre intérêt & dans la vûe d'acquiescer des Emplois, qu'ils combattent. L'amour de la Patrie & de leurs Compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richesses, & la vanité. Enfin, mon cher Frère, je conclus ce discours en t'assurant, que l'amour propre des Chrétiens, est une folie que les Hurons Condamneront sans cesse. Or cette folie qui régné en tout parmi vous autres François, ne se remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; lesquels sont aussi bizarres que les gens qui donnent si sottement dans ce panneau.

L A H O N T A N.

Ecoute, *Adario*, je me souviens de t'avoir dit qu'il ne falloit pas juger des actions des honêtes gens, par celles des Coquins. J'avoüe que tu as raison de blâmer certaines actions que nous blâmons aussi. Je conviens que la propriété de biens est la source d'une infinité de passions, dont vous estes exempts. Mais, si tu regardes toutes choses du bon côté, & sur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui est établi dans nos Familles, & l'éducation de nos Enfans, tu trouveras une conduite merveilleuse dans toutes nos Constitutions. Cette Liberté, que les Hurons nous prêchent, cause un désordre épouvantable. Les Enfans sont aussi grands maîtres que leurs Pères, & les Femmes qui

doivent estre naturellement sujettes à leurs Maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les Filles se moquent de leurs Mères, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs Amans; En un mot, toute cette liberté se réduit à vivre dans une débauche, perpétuelle, & donne à la Nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des Bêtes. Les Filles des Hurons font consister leur sagesse dans le secret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir la luméte* parmi vous autres, est ce qui s'appelle chez nous, *chercher aventure*. Tous vos jeunes Gens courent cette luméte tant que la nuit dure. Les portes des Chambres de vos Filles sont ouvertes à tous venans; & s'il se présente un jeune Homme qu'elle n'aime pas, elle se couvre la teste de sa couverture. C'est à dire qu'elle n'en est point tentée. S'il en vient un second, peut-estre elle luy permétra de s'asseoir sur le pied de son lit, pour parler avec elle, sans passer outre. C'est à dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir plusieurs cordes à son arc; en vient-il un troisième qu'elle veut duper, avec une plus feinte sagesse, elle luy permétra de se coucher auprès d'elle sur les couvertures du lit. Celuy-ci est-il parti, le quatrième arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à son plaisir, pour deux ou trois heures; & quoi qu'il n'employe ce temps-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foy. Voilà, mon cher Adario,

* *C'est entrer, pendant la nuit, dans la Chambre de sa Maîtresse, avec une espèce de Chandelle.*

BARON DE LAHONTAN. 101
dario, le putanisme de tes Hurones couvert
d'un manteau d'honnête conversation, & d'au-
tant plus que quelque indiscretion que puis-
sent avoir les Amans envers leur Maîtresses,
(ce qui n'arrive guères) bien loia de les
croire, on les traite de *jaloux*, qui est une
injure infame parmi vous autres. Apres tout
ce que je viens de dire, il ne faut pas s'éton-
ner, si les Americaines ne veulent point en-
tendre parler d'amour, pendant le jour, sous
prétexte que la nuit est faite pour cela. Voi-
là ce qu'on appelle en France *cachez adroite-
ment son jeu*. S'il y a de la débauche parmi
nos Filles, au moins il y a cette différence
que la règle n'est pas générale, comme parmi
les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas
si brutalement au fait. L'amour des Euro-
péanes est charmant, elles sont constantes &
fidèles jusqu'à la mort; lorsqu'elles ont la
foiblesse d'accorder à leurs Amans la derniè-
re faveur, c'est plutôt en vertu de leur mé-
rite intérieur, qu'exterieur, & toujours moins
par le desir de se contenter elles-mêmes, que
de donner des preuves sensibles d'amour à
leurs Amans. Ceux-ci sont galans, cher-
chant à plaire à leurs Maîtresses par des ma-
nières tout à fait jolies, comme par le res-
pect, par les assiduez, par la complaisan-
ce. Ils sont patiens, zelés, & toujours prêts
à sacrifier leur vie & leurs biens pour elles;
ils soupirent long-temps avant que de rien
entreprendre. Car ils veulent mériter la
dernière faveur par des longs-services. On
les voit à genoux aux pieds de leurs Maîtres-
ses mendier le privilège de leur baiser la main.

Et comme le Chien fuit son Maître en veillant, lorsqu'il dort; auffi chez nous un véritable Amant ne quitte point sa Maîtresse, & il ne ferme les yeux que pour songer à elle, pendant le sommeil. S'il s'en trouve quelqu'un assez fougueux pour embrasser sa Maîtresse brusquement à la première occasion, sans avoir égard à sa foiblesse, on l'appelle *Sauvage*, parmi nous, c'est à dire homme sans quartier, qui commence par où les autres finissent.

A D A R I O.

Hô hô, mon cher Frère, les François ont-ils bien l'esprit d'appeler ces gens là *Sauvages*? Ma foy, je ne croyois pas que ce mot là signifiait parmi vous un homme sage & conclusif; Je suis ravi d'apprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'appelliez *Sauvages*, tous les François qui seront assez sages pour suivre exactement les véritables règles de la justice & de la raison. Je ne m'étonne plus de ce que les rusées Françaises aiment tant les Sauvages; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le temps est trop cher pour le perdre, & la jeunesse trop courte pour ne pas profiter des avantages qu'elle nous donne. Si vos Filles sont constantes à changer sans cesse d'Amans, cela peut avoir quelque rapport à l'humeur des nôtres. Mais, lors qu'elles se laissent fidèlement caresser par trois ou quatre, en même-temps, cela est tres différent du génie des Hurones. Que les Amans François passent leur vie à faire

re

U
e en veil-
s un vé-
maîtresse,
songer à
trouve
rasser sa
e occa-
on l'ap-
re hom-
à les au-

rançois
là *Sau-*
que ce
ne sage
te nou-
us n'a-
seront
s véri-
on. Je
Fran-
n'ont
temps
unesse
avan-
Fil-
cesse
raport
qu'el-
trois
a est
Que
à fai-
re

BARON DE LAHONTAN. 103
re les folies que tu viens de me dire, pour
vaincre leurs Maîtresses, c'est à dire qu'ils
employent leur temps, & leurs biens à l'a-
chat d'un petit plaisir précédé de mille
peines & de mille soucis, je ne les en
blâmerai pas, puisque j'ay fait la folie
de me risquer sur d'impertinens Vaissè-
aux à traverser les Mers rudes qui séparent
la France de ce Continent, pour avoir le
plaisir de voir le País des François. Ce
qui m'oblige à me taire. Mais les gens
raisonnables diront que ces sortes d'Amans
sont aussi fous que moy; avec cette di-
férence que leur amour passe aveuglement
d'une Maîtresse à l'autre, les exposant à
souffrir les mêmes tourmens. Au lieu que
je ne passerai plus de ma vie de l'Amé-
rique en France.

FIN des DIALOGUES.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN
ANN ARBOR, MICHIGAN

I

V O Y A G E S

Du

BARON de LAHONTAN

En

PORTUGAL,

Et en

DANEMARC.

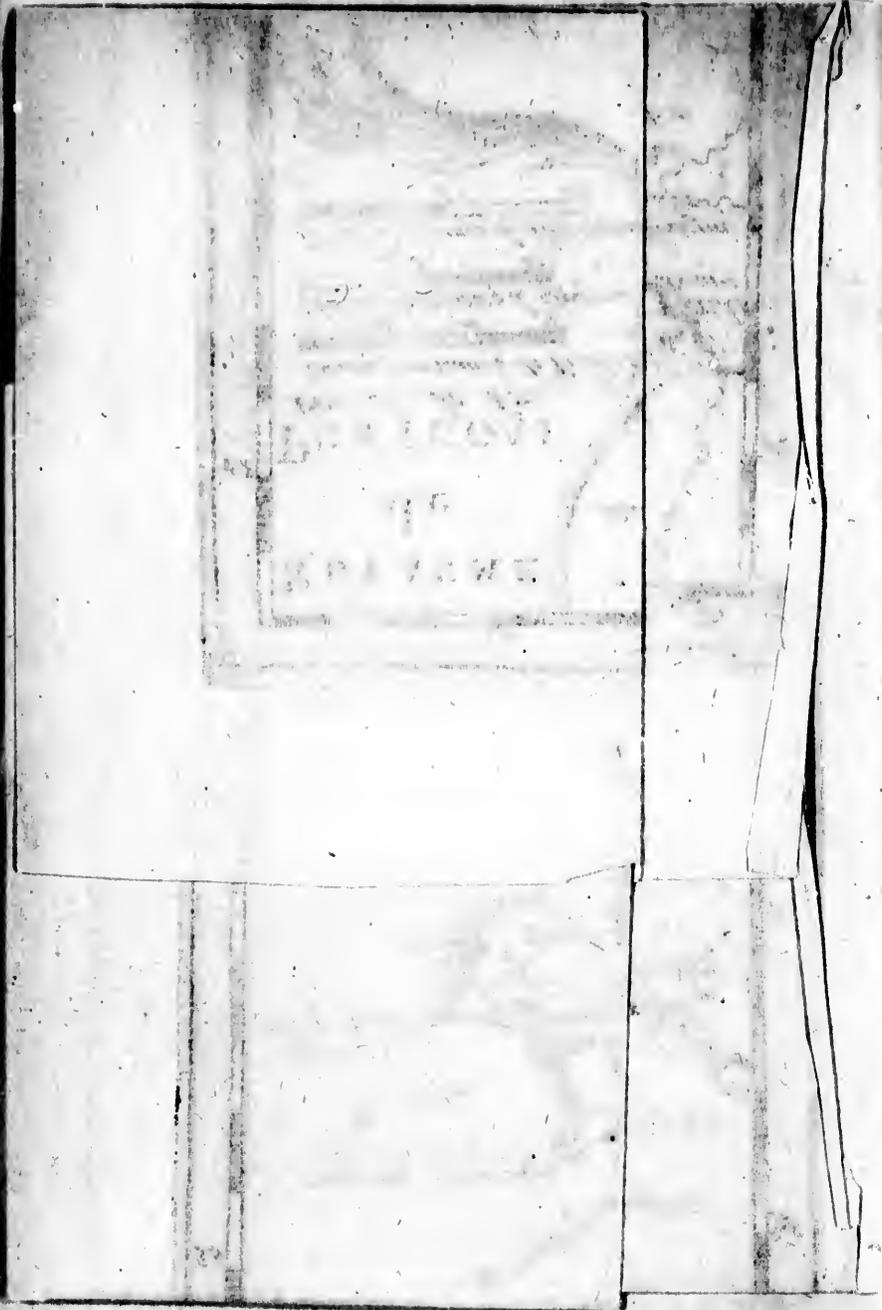
NOYAGES

DE

PORTUGAL

D'ALMEIDA

TO
DA



E

Q

les
la
ét
à
ge
lu
ay
an

V O Y A G E S
 De
 PORTUGAL,
 Et de
 DANEMARC.

M O N S I E U R,

Una salus victis nullam sperare salutem.



Ela veut dire que sur les méchantes Nouvelles que vous m'apprenez, au sujet de mon affaire, je me sens encore assez de sang aux ongles, pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui est la Patrie des Irondèles & des Jésuites, doit être aussi la mienne, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui luy sont fort inutiles en celuy-ci. Je suis ravi que les Mémoires de *Canada* vous aient plû, & que mon stile sauvage ne vous ait pas éfrayé. Apres tout, vous auriez tort

E G

de

ROYAUME de PORTUGAL

Par N. de Fer

Échelle de 100 lieues

Échelle de 50 lieues

Échelle de 25 lieues



Cabo de S. Vincente

ROYAUME D'ALGARVE

R. Guadalquivir

108 VOYAGES DE PORTUGAL,
de trouver à redire à ce jargon ; car nous
sommes vous & moy d'un País, où l'on ne
sçait parler François que lorsqu'on n'a plus
la force de le prononcer. D'ailleurs, il n'est
pas possible qu'ayant passé si jeune dans l'A-
mérique, j'aye pû trouver en ce país-là
le secret d'écrire poliment. C'est une scien-
ce qu'on ne sçauroit apprendre parmi des Sau-
vages, dont la société rustique est capable
d'abrutir les gens du monde les plus polis.
Vous me pressez de continuer à vous apren-
dre de nouvelles choses ; j'y consens : mais
ne comptez pas, aux moins, que je vous en-
voye ces belles descriptions que vous deman-
dez. Car ce seroit m'exposer à la risée des
Personnes auxquelles vous pourriez les com-
miquer. Je ne me sens pas assez habile Hom-
me pour enchérir sur les Remarques curieu-
ses qu'une infinité de Voyageurs ont bien vou-
lu donner au Public. C'est assez que je vous
fournisse des Mémoires particuliers sur cer-
taines choses, dont on a fait si peu de cas,
qu'on n'a pas creu devoir se donner la peine
d'y faire attention. Et comme ce sont des
matières qui n'ont jamais été sous la Presse,
vous y trouverez, peut-être, quelque sorte
de plaisir, par rapport à la nouveauté. Sur ce
pied-là je serai ponctuel à vous écrire, de
quelque coin du monde où mon infortune
me jette ; à condition que vous le ferez aussi
à me répondre exactement. Au reste, je me
croy obligé de vous avertir que je ne sçauois
me résoudre à francizer les noms étrangers.
Je les écriray comme les gens du País les
écrivent, c'est à dire de la manière qu'ils le
doi-

doivent être. Apres cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous sçavez que je vous écrivis il-y-a deux mois & demi, qu'aprez avoir compté prez de trois cens pistoles au Capitaine du Vaisseau qui me sauva de *Plaisance* à *Vianna*, je fus assez heureux de mètre pied à terre à cette Cité des *Callaiques*; ainsi donc il ne me reste qu'à reprendre de là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plûtôt sorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui sert le Roy de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavallerie, me fit offre de sa Maison; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conseilla de saluer Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde luy donnoit *L'Excellencia* & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-Hommes du Royaume, & la † *Merced* à tous les autres; ce qui fit qu'au lieu de luy parler Espagnol, je me servis d'un Interprète qui métamorphosa tous les *Vous* de mon compliment en *Excellence* Portugaise. *Vianne* dont la situation est à cinq lieues de *Braga* vers l'Occident, est renfermée dans un angle droit, dont la mer & la rivière de *Lima* font les deux costez. J'y vis deux Monastères de *Bénédictines*, si mal rantez qu'elles mourroient de faim, si leurs Parens, ou leurs ‡ *Devotos*

E 7 ne

* Du temps de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui signifie *merci*, est un titre un peu au dessus de *Vous*.

‡ *Devotos*, ce sont les amis des Nonains. Ce mot signifie *dévotés*.

ne les secouroient. Il y a un très-bon Château sur le bord de la Mer, fortifié selon les règles de *Pagan*. Il est garni de plusieurs grosses Couleuvrines, qui mettent à couvert des *Salteins* les Batimens qui mouillent à la *Rade où l'on est à l'abri des 4. vents contenus entre le Nord & le Sud, vers la bande de l'Est. La Rivière est un † Havre de Barre dans lequel on ne sçauroit entrer sans la conduite des Pilotes de la ville, qu'on fait venir à bord par le signal du Canon & du Pavillon en ‡ Berne. C'est toujours à l'instant de la pleine mer que les Vaisseaux se présentent devant cette Rivière, dans laquelle ils assèchent ensuite toutes les marées, à moins qu'ils ne soient placez à la fosse qui conserve, pour le moins, 8. ou 10. brasses d'eau de basse Mer. Le 4. de février ayant loué deux mules, l'une pour moy, & l'autre pour mon Valet, sur le pied de trois piastres d'Espagne, je piquay de si bonne grace que j'arrivay le soir à Porto à Porto, quoique cette journée soit de 12. lieuës, d'une heure de chemin. Ces Animaux amblerent vite & légèrement, sans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'appuyer, quand ils

* Rade, mouillage près des Côtes, où l'on est à couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

† Havre de Barre, Port où l'on ne peut entrer qu'au temps de la pleine mer, parce que les Vaisseaux trouvent alors assez d'eau pour passer sur les sables, ou sur les fonds plats, sans échouer ni toucher. *Bayona, Bilbao, Stone, Vianna, Porto, Aveiro, Mondego, Lisbonne & Salé* sont tous des Havres de Barre.

‡ Pavillon en berne, c'est le tenir trelé, ou pendant en monceau du haut en bas.

ils veulent sur leur valize, qui est soutenue sur deux cerceaux de fer, vers le pomeau des sêlles du Pais, dont la dureté n'acomode pas les gens aussi maigres que moy. Au reste, le chemin, quoique pierreux, est assez bon, le terrain est égal, le paisage riant, & la coste de la mer ornée de quelques gros Villages, dont les principaux sont *Exposende, Faons, & Villa de Condé*. En arrivant à *Porto*, mon Guide me logea dans une Auberge Angloise, qui est la seule dont on se puisse accomoder. Cette ville-là est remplie de Marchans François, Anglois & Hollandois, à cause de l'avantage qu'ils retirent du commerce; quoique les derniers soient assez accoutumez à faire de grandes pertes, depuis le commencement de la guerre, par l'inhumanité de nos Capres, qui ne se font pas de scrupule de prendre leurs Vaisseaux. *Porto* est bâti sur la pente d'une Montagne assez escarpée, au pied de laquelle on voit couler la Rivière de *Duero*, qui se déchargeant une lieüe plus bas dans la Mer, passe sur une *Barre située

* Barre est à proprement parler un banc de sable, qui traverse ordinairement l'entrée des Rivières, qui ne sont pas assez rapides pour repousser dans la Mer les sables que les vagues y accumulent, lorsque les vents du large soufflent avec impétuosité. Toutes les barres peuvent estre appelées bancs de sable, car je n'ay jamais oüy dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces sables s'élevont vers la surface de l'eau comme un petit côteau dans une plaine, les Vaisseaux n'y sçauroient passer qu'au temps de la pleine mer, parce qu'alors ils trouvent assez d'eau pour flotter au dessus.

112 VOYAGES DE PORTUGAL ,
située à son embouchûre , ou les sages
Navigateurs ne doivent se présenter
que dans un beau temps , aprez a-
voir eû la précaution de faire venir à
bord les Pilotes du Pais ; car il se trouve
des Rochers cachez & découverts sur les sa-
bles de cette Barre , qui la rendent inacces-
sible aux Etrangers. Les Vaisseaux de 400.
Tonneaux y trouvent assez d'eau vers le mo-
ment de la pleine mer , qui est le véritable
temps dont il est à propos de se servir pour
entrer dans cette Rivière. Il régne un
beau quay d'une extrémité de la ville à l'au-
tre ; le long duquel chaque bâtiment est a-
marré vis à vis de la Maison de son Proprié-
taire. J'eus le temps de voir la Flotte Mar-
chande du *Brezil*, qui consistoit en 32. Navi-
res Portugais , dont le moindre étoit armé
de 22. Canons. Outre cela , je vis encore
dans la Rivière quantité de Vaisseaux étran-
gers , sur tout cinq ou six Armateurs Fran-
çois , qui s'étoient jettez là pour acheter des
vivres & des munitions. Cette Ville de
Porto est belle, propre , & bien pavée, mais
aussi très-incommode par le desavantage de
sa situation montueuse. Car il faut toujours
monter & descendre. La Galerie des Cha-
noines Réguliers de St. Augustin , est une
pièce d'Architecture aussi curieuse par son ex-
trême longueur , que leur Eglise par sa fi-
gure en rotonde , & par la richesse du de-
dans. Il y a un Parlement , un Evêché, des
Académies où les jeunes Gens aprérent
leurs exercices & un Arsenal pour l'é-

quipement des Vaisseaux de guerre qu'on bâtit annuellement près de l'embouchure de la Rivière. Je suis surpris que cette Ville ne soit pas mieux fortifiée, puisque c'est la seconde du Royaume. Les murailles de l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur, & de distance à autre on découvre des Tours ruinées, que le temps a dégradé. C'est un ouvrage des *Mores*, & même des plus irréguliers de ces temps-là. Jugez de là, Monsieur, s'il seroit difficile d'emporter cette Place d'emblée. Bien en prend aux Portugais que cette Province, qui est une des meilleures du Royaume, soit presque inaccessible à leurs Ennemis, tant par mer, que par terre. D'un côté à cause des barres, dont j'ay parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est très-bien peuplée. Toutes les Vallées sont pleines de Bourgs & de Villages, où il se recueille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine: Je vous dis ceci sur le rapport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la Rivière de *Duero* navigable pour des Bateaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroyables. Contentez vous de ceci, je n'en sçay pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbone*, dans une Litrière que je louai dix huit mille six cens

cens *Reis*, qui font un nombre de pièces capable de surprendre tout d'un coup des gens qui ne sçauroient pas que ce ne sont que des deniers. Or comme c'est de cette manière-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'est autre chose qu'un denier, & que cette nombreuse quantité de pièces se réduit simplement à 25. Piastras. Sur ce pied-là mon *Litrier* s'obligea de me rendre à *Lisbone* le 9^{me}. jour de marche, quoi qu'il deust s'écarter deux ou trois lieues de la route, pour satisfaire la curiosité que j'avois de passer à *Aueiro*, où j'arrivay le lendemain. Cette *Bicoque* est située sur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre, où les Bâtimens qui ne* callent que 8. ou 9. pieds, entrent de pleine mer sous la conduite des Pilotes costiers. Elle est fortifiée à la *Moresque*, comme celle de *Porto*. Il s'y fait une assez grande quantité de sel pour en fournir abondamment deux ou trois Province; On y voit un très-beau Monastère de Religieuses qui font leurs preuves d'ancienne noblesse & d'origine † *Christiaan veilbos*. La campagne est charmante jusqu'à trois lieues vers l'Orient, c'est à dire jusqu'au grand chemin de *Lisbonne*, qui est borné par une chaîne de Montagnes de *Porto* jusqu'à *Coimbre*. J'entray le 14. dans cette dernière ville, & voulant voir l'Université, mon *Litrier* m'assura que cette curiosité me coûteroit un jour de re-

* *Caller*, c'est enfoncer dans l'eau.

† C'est à dire de vieux Chrétien. Grand Titre d'honneur dans ce País-là, par sa rareté.

retardement. Ce Collège, dont quelques Voyageurs ont fait mention, se rend assez fameux par le soin que le Roy de Portugal a eü d'y faire fleurir les Sciences depuis son avènement à la Couronne. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans cette Ville-là, si ce n'est un double Pont de pierre, entre lequel, estant l'un sur l'autre, on peut traverser la riviere par un chemin couvert; On voit deux beaux Couvents l'un de Moines & l'autre de Religieuses, situés à quarante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coimbre* a titre de Duché. Cette Ville jouit de plusieurs privilèges & prérogatives considérables. Elle est située à six lieues de la Mer, au pied d'une coste escarpée, sur laquelle on découvre des Eglises, des Monastères, & deux ou trois belles Maisons. Son Evêché, qui est suffragant de *Braga*, est un des meilleurs du Royaume. De *Coimbre* à *Lisbone* le chemin est beau, le passage riant, & le País assez bien peuplé. J'arrivay à cette Capitale le 18. estant moins fatigué, que chagrin de m'être servi d'une Voiture, qui par sa lenteur ne peut convenir qu'aux Dames & aux Vicillards. J'aurois eü plus d'agrément en me servant de Mules. Car en ce cas, j'eusse fait ce petit voyage en cinq jours, à très-peu de frais: c'est à dire pour 13. piastres, maître & valet. Au reste, il est à propos de vous dire, en passant, que les gens un peu délicats n'auroient jamais supporté sans mourir, l'incomodité des * *Posadas* de la Route dont

* *Posadas*, Retraite ou espèce de Cabarets pour les Voyageurs.

116 VOYAGES DE PORTUGAL,
dont la description pitoyable suffiroit pour vous
ôter l'envie d'aller à Lisbonne, quelque af-
faire que vous y eussiez. Je m'en fais pour-
tant accomodé comme des meilleures Auberges
de France ; Car n'ayant fait de ma vie
d'autre métier que de courir les Mers, les
Lacs, & les Rivieres de Canada, vivant le
plus souvent de racines & d'eau, sous des
Tentes d'écorce, je dévorais comme un
perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me
présenter, dans ces misérables Hôpitaux.
Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte con-
duit les Voyageurs, dans un Réduit qu'on
prendroit plutôt pour un Cachot que pour
une Chambre. C'est-là qu'il faut attendre
avec beaucoup de patience quelques ragoûts
assaisonnez d'ail, de poivre, de ciboules, &
de cent Herbes médicinales dont l'odeur
feroit perdre l'appetit à l'Iroquois le plus af-
famé. Pour comble de disgrâce, on est ob-
ligé de se reposer sur de certains matelas
étendus sur le plancher, sans couverture ni
paillasse ; & comme ils ne sont guère plus
épais que cette Lettre, il en faudroit au moins
deux ou trois cens pour être couché plus
mollement que sur les pierres. Il est vray
que l'Hôte en fournit autant qu'on en sou-
haite, au prix d'un sol la pièce. Et qu'il se donne
la peine de les secouer & de les battre pour
faire tomber les puces, les punaises, &c. Graces,
à Dieu, je n'ay pas eû besoin de m'en servir.
Car j'ay toujours conservé mon * *Hamak*
qu'il est facile de suspendre en tous
lieux

* *Hamak* est une espèce de branle de coton, plus
long & plus large que les branles des Matelots.

lieux , par le moyen de deux grosses vrilles de fer. Au reste, ce que je vous dis icy de ces Cabarets, n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ceux d'Espagne, s'il en faut croire des gens dignes de foy; C'est ce qui fait, à mon avis, qu'il n'en coûte presque rien pour la bonne chère, dans les uns & dans les autres.

Le jour d'aprez mon arrivée à Lisbonne, je saluay Mr. l'Abbé d'Estrées, que le Roy de Portugal estime infiniment, Il est si fort honoré de tout le monde, qu'on le qualifie avec raison de *O mais perfeito dos perfectos Cavalheiros*, c'est à dire *du plus parfait des parfaits Cavaliers*. Son équipage est assez magnifique, quoiqu'il n'ait pas encore fait son Entrée publique. Sa Maison est très-bien réglée, son Hôtel richement meublé, & sa Table délicate & bien servie. Il donne souvent à manger aux gens de quelque distinction, qui ne le verroient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cette déférence me paroîtroit ridicule, si le Roy son Maître ne l'avoit ainsi réglé du temps de Mr. * d'Opede. Car, après tout il est choquant que le dernier Enseigne de l'Armée préne la main chez un Ambassadeur, qui la refuse à tout Ministre du second rang. Les Gentis-hommes Portugais sont fort honêtes gens, mais ils sont si remplis d'eux mêmes, qu'à peine s'imaginent-ils qu'on puisse trouver au monde de Noblesse plus pure & plus ancienne que la leur. Les Titulaires se font traiter d'*Excellence*, & leur

* Opede, autrefois Ambassadeur de France en cette Cour.

leur délicatesse va jusqu'au point de ne jamais rendre visite aux personnes qui logent dans les Auberges. Il faut estre d'une illustre naissance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plus honorables ne scauroient donner ce vénérable Titre, puis que le Secrétaire d'Etat, qui en possède une des plus éclatantes du Royaume, ne le prend pas. Le Roy de Portugal est grand, bien fait, & de bonne mine; quoique son teint soit un peu brun. On dit qu'il est aussi constant en ses résolutions, qu'en ses amitez. Il connoît très-bien l'estat de son Royaume. Il est si libéral, & si bien-faisant qu'il a de la peine à refuser les graces que ses Sujets luy demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui est son premier Ministre, & son Favori, a de puissans Ennemis, parce qu'il paroît plus zélé qu'eux au service de ce Prince, & qu'il est un peu François. *Lisbone* seroit une des plus belles Villes de l'Europe par sa situation, & par ses divers aspects, si elle estoit moins sale. Elle est située sur sept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux paysages qui soient au monde, aussi bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Rivière. Cette ville montueuse incommode extrêmement les gens qui sont obligés d'aller à pied; surtout les Voyageurs, dont la curiosité paroît un peu traversée par la peine de monter & descendre incessamment. Car on n'y trouve pas, comme ailleurs, des carosses de louage. On y voit de très-belles & très-

mag-
* *Don*, ce mot se raporte parfaitement à celui de *Messire*. Et en Espagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. Dont les Savetiers &c. se qualifient.

TUGAL
oint de ne jamais
ui logent dans les
e illustre naissan-
les Charges les
donner ce véné-
aire d'Etat, qui en
s du Royaume,
de Portugal est
mine; quoique
On dit qu'il est
ons, qu'en ses
estat de son Ro-
bien-faisant qu'il
ces que ses Su-
c de *Cadaval*,
& son Favori,
qu'il paroit plus
nce, & qu'il est
oit une des plus
à situation, &
toit moins sale.
gnes, d'où l'on
es qui soient au
r, le fleuve du
l'entrée de cet-
tueuse incom-
ui sont obligés
ageurs, dont la
ée par la peine
nment. Car on
s, des carosles
-belles & très-
mag-
ement à celui de
re ou *Sieur*. Dont



m
fo
fa
M
un
le
m
co
q
du
s'i
m
O
or
&
J
t
n
n
le
la
q
d
ri
fi
d
s
P
l
p
c
f
l

magnifiques Eglises. Les plus considérables sont la *Gen*, nôtre Dame de *Loreto*, *san Vicente*, *san Roch*, *san Pable*, & *santo Domingo*. Le Monastère des Bénédictins de *san Bento* est un des plus beaux & des mieux rantés ; il eut le malheur de souffrir un incendie qui consuma, le mois passé, une partie de ce bel Edifice, d'où je vis sortir plus de vaisselle d'argent que six mulets n'auroient pû porter. Le Palais du Roy seroit un des plus superbes de l'Europe s'il étoit achevé ; mais il en coûteroit du moins deux millions d'écus pour mettre cet Ouvrage dans sa perfection. La demeure ordinaire des Etrangers, est vers le *Remolar*, & dans les Maisons de la Façade Du Tâge. Je connois plusieurs Marchans François Catholiques & Protestans, qui font un commerce considérable dans ce Pais-là. Les premiers y sont sous la protection de France, & les seconds sous celle d'Angleterre ou de Hollande. On y peut compter aussi près de cinquante Maisons Angloises, autant de Hollandoises, & quelques autres Etrangers, qui s'enrichissent en très-peu de temps, par le grand trafic des Marchandises de leur Pais. Les **Baetus* d'Angleterre, qui sont de petites étofes legères s'y débitent avantageusement. Les toiles de France, les étofes de soye de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quinquaillerie rapportent de gros profits. Par les retours de sucre, de tabac, d'indigo, de cacao, &c. † *L'Alfandiga* du sucre & du tabac est un des meilleurs revenus du Roy. Aussi bien que celle des soyeriers, des toiles

&

* Etofes de Colchester.

† Douane.

LISBON



S B O N



120 VOYAGES DE PORTUGAL,
& des draperies, qu'on est obligé d'y transporter
en sortant des Vaisseaux, pour y estre plombées,
moyennant certain tribut, proportioné à la va-
leur & à la qualité de ces effets. La *Merlusse*
ou Morue sèche, paye environ trente pour
cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne presque
rien ; si ce n'est en la * primeure. Le
tabac en poudre & en corde, qui sont en parti,
comme je vous l'ay dit, se vendent en détail
au même prix qu'en France : Car le premier
se vend deux écus la livre, & le second cin-
quante sols, ou environ. On fraude aisé-
ment les droits de ces Doïanes, lorsqu'on
est d'intelligence avec les Gardes, qui sont
des fripons flexibles au son d'une pistole. Il
n'entre ni male ni valize dans la Ville, qui
ne soient visitées par ces bonnes gens. Les
galons, franges, brocars, & rubans d'or ou
d'argent, sont confisquez comme marchan-
dise de contrebande ; n'étant permis à qui
que-ce soit d'employer de l'or ni de l'argent
filez en ses Habits, non plus qu'en ses meu-
bles. Les livres, de quelque langue qu'ils
soient, entrent aussi-tôt à l'Inquisition, pour
y être examinez, & même brûlez, quand
ils ont le malheur de déplaire aux Inquisi-
teurs. Ce Tribunal, dont un Médecin Fran-
çois nous a fait une description passionnée,
par la triste expérience des maux qu'il a sou-
fert dans les Prisons de *Goa* ; ce Tribunal,
dis-je, qui jette plus de feux & de flammes
que le *Mont-Gibel*, est si ardent, que pour
peu que cette lettre en aprochât, elle courroit
au-

* C'est à dire dans le temps que les premiers Vais-
seaux de Terre Neuve arrivent à Lisbonne.

autant de risque de brûler que celui qui l'écrit. Ce n'est donc pas sans raison que je prens la liberté de garder le silence; d'autant plus que les Titulaires du Royaume qui sont presque tous * *Familiers* de ce saint Office, n'oseroient eux-mêmes en parler. Il y a quelques jours qu'un sage Portugais m'informant des mœurs & des manières des Peuples d'*Angola* & du *Brezil*, où il avoit été plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écouter à son tour le récit que je luy faisois des Sauvages de *Canada*; mais lorsque j'en vins à la grilade des prisonniers de guerre qui tomboient entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal étoient bien plus cruels que ceux de l'Amérique; puisqu'ils brûloient, sans miséricorde, leurs parens, & leurs amis, au lieu que les derniers ne faisoient endurer ce supplice qu'aux cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la Chambre de leurs Epouses, pendant que ces bons Pères les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avouer aussi que la plupart mènent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalisé cent fois par leurs débauchés extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs

F

Supé-

* Chevaliers craintifs.

Supérieurs, de porter le chapeau dans la Ville ; (c'est à dire d'aller sans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque séjour à la Campagne ou ailleurs. Ils feroient, peut-être, plus sages, & leur nombre plus petit, si on ne les obligeoit pas de faire leurs derniers voeux à l'âge de quatorze ans ; aussi bien que les Religieuses. La plupart des Carrosses de Portugal sont des Carrosses coupés, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roy & des Ambassadeurs qui puissent estre atelés avec six Chevaux ou six Mules. Les autres personnes, de quelque Nation ou distinction qu'elles soient, n'en ont que quatre dans la Ville ; mais ils en peuvent mettre cent lorsqu'ils sont hors de l'enceinte. Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en Carrosse, Car les Dames & les Vieillards se servent de litières. Ces deux Voitures ne sont permises qu'aux Nobles, aux Envoyez, aux Résidens, aux Consuls, & aux Ecclésiastiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands se contentent d'une espèce de calèche à deux roïes, tirée par un Cheval qu'ils conduisent eux-mêmes. Les Mulets, qui portent les litières, sont plus grands, plus fins, & moins chargés d'encre que ceux d'*Auvergne*. Le couple vaut ordinairement huit cens Ecus ; & même il y en a qui se vendent jusqu'à douze cens ; sur tout ceux qu'on choisit dans la Province du fameux *Don Guichot*, qui paroit assez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le Carrosse viennent de *l'Estramadure*, & le couple vaut cent pistoles, ou environ. Ceiles dont on se sert pour

pour la selle, ainsi que les Mulets de charge, & les Chevaux d'Espagne, sont de cent pour cent plus chers qu'en Castille. Les jeunes Cavaliers se promènent à cheval dans la Ville, quand il fait beau temps, exprés pour se faire admirer des Dames, qui, comme les Oiseaux de cage n'ont que la seule liberté de regarder par les trous des **Jalousies*, les gens qu'elles souhaiteroient attirer dans leur prison. Les Moines rantés ne font presque point de visite à pied; car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de selle, dont ils se servent alternativement. Il n'est rien de si plaisant que de voir caracolér ces bons Peres dans les rues avec de grands Chapeaux en pain de sucre, & des lunettes qui leur couvrent les trois quarts du visage. Quoique cette ville soit très grande, & très marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoises où l'on mange assez proprement, à trente & cinq sols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât si les Portugais vouloient donner dans le plaisir de la bonne chère; alors ils ne mépriseroient pas, comme ils font, ceux qui la recherchent avec empressement. Ils ne se contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de Cabaret leur est encore si odieux, qu'ils ne rendent jamais de visite aux gens qui campent dans cette Habitation charmante; sur ce pied-là, Monsieur, vous pouvez conseiller à vos Amis qui seront curieux de voyager en Portugal, & qui voudront faire quelque séjour dans cette Ville,

F 2

de

* Fenestres à treillis, de l'ouverture du petit doigt.

124 VOYAGES DE PORTUGAL,
de se mettre en pension chez quelque Mar-
chand François. On peut faire ici très-bon-
ne chère un peu chèrement. La volaille
Dalemtejo, les lièvres, les perdrix de *St. U-*
bal & la viande de boucherie des *Algarves*
sont d'un goût merveilleux. Les jambons
de *Lamego* sont plus exquis que ceux de *Ma-*
yence & de *Bayone*; cependant cette viande
est tellement indigeste pour l'estomac des
Portugais, que sans la consommation qui s'en
fait chez les Moines, & chez quelques In-
quisiteurs, on ne verroit guère de Cochons
en Portugal. Les vins ont du corps & de la
force, sur tout les rouges, dont la cou-
leur va jusqu'au noir. Ceux d'*Alegrète* &
de *Barra* à *Burra* sont les plus délicats &
les moins couverts. Le Roy n'en boit jamais;
les gens de qualité n'en boivent presque point,
non plus que les Femmes. La raison de ce-
ci est que *Venus* a tant de pouvoir en Portu-
gal, qu'elle a toujours empêché, par la force
de ses charmes, que *Bacchus* prit terre en ce
pais-là. Cette Déesse y cause tant d'idola-
trie, qu'elle semble disputer au vray Dieu le
culte & l'adoration des Portugais, jusques
dans les lieux les plus sacrez. Car c'est or-
dinairement aux Temples & aux processions
que les engagements se font, & que les ren-
dez-vous se donnent. Ce sont les postes
* des *Bandarros*, des Courtisanes & d'autres
Femmes d'intrigue secrète, qui ne man-
quent jamais de courir aux Fêtes qu'on cé-
lébre,

* Ce sont des fanfarons du génie de Don Guichot,
qui ne font autre métier que de chercher des aventu-
res.

lèbre , au moins trois ou quatre fois la semaine , tantôt dans un Eglise & tantôt dans l'autre. Ces Avanturiers ont un talent merveilleux pour faire d'un clein d'œil des déclarations d'amour à ces Donzelles , dont ils reçoivent la réponse par le même signal ; ce qui s'appelle *Corresponder*. Il ne s'agit ensuite que de découvrir leur Maison en les suivant pas à pas , jusque chez elles , au sortir de l'Eglise ; le fin du tour consiste à pousser jusqu'au Coin de la rue sans s'arrêter , ni sans tourner la tête ; dez-que les bonnes Dames sont entrées chez elles , de peur que les Maris ou les Rivaux n'ayent le contrechifre de l'intrigue. C'est au bout de cette rue que la vertu de patience est tellement nécessaire aux Avanturiers , qu'ils sont obligez d'attendre deux ou trois heures une servante , qu'il faut suivre jusqu'à ce qu'elle trouve l'occasion de faire son * *Recado* en toute seureté. Il faut se fier à ces bonnes Confidentes , & même risquer sa vie sur leur parole & sur leur adresse ; car elles sont aussi rusées que fidèles à leurs Maîtresses , dont elles reçoivent des présens , aussi bien que des Amans , & quelquefois des Maris. Les Portugaises cachoient autrefois leurs visage avec le † *Manto* & ne montroient qu'un œil , comme les Espagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'est appercû que les Villes maritimes étoient

F 3

rem-

* Le message , ou le mot du guet pour le rendez-vous.

† *Manto* , voile de tafetas noir qui cachant absolument la taille & le visage , cachoit en même temps bien des intrigues.

remplies d'enfans auffi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a comdamné ces pauvres *Mantos* à ne plus s'aprocher du visage des Dames. Les Portugais ont une si grande horreur pour les armes d'*Aetôn*, qu'ils aimeroient mieux se couper les doigts que de prendre du tabac dans une Tabatiere de Corne. Cependant cette marchandise s'introduit icy comme ailleurs, malgré le fer & le poison, qu'on brave incessamment. Il ne se passe guère de mois qu'on n'entende parler de quelque aventure tragique, sur tout à l'arrivée des Flottes d'*Angola* & du *Brezil*. Le sort de la plûpart des gens de Mer qui font ces voyages est si fatal, qu'ils trouvent leurs épouses dans des Monastères, au lieu de les trouver dans leur Maison. La raison de ceci est, qu'elles aiment beaucoup mieux expier dans ces Prisons, les péchez qu'elles ont commis dans l'absence de leurs Maris, que d'être poignardées à leur retour. Aprez cela, Monsieur, l'on n'a pas eû grand tort de représenter l'*Ocean* avec des Cornes de Taureau. Car, ma foy, presque tous les gens qui s'exposent au risque de ses caprices ont à peu près la même figure. La galanterie est donc icy trop scabreuse pour s'y attacher; puisqu'il y va de la vie. On y trouve des Courtisanes dont il faut tâcher d'éviter le Commerce. Car outre le danger de rüiner sa Bourse & sa santé, on court celuy de se faire assommer. Les plus Belles sont ordinairement * *Amezadas* par des gens qui les font garder à veue; Cependant, malgré cette

* *Amezadas*, loüées par mois.

cette précaution, elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligés d'entretenir à force de présens l'amour & la fidélité prétendues de ces *Lais*, dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos*, qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde; comme il paroît par les jalouzies, les querelles, & mille autres défordres que l'amour peut causer entre des Rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple, mais depuis que Milord *Grafton* suivi de quelques Capitaines de sa flotte, eut la curiosité de toucher les mains &c. des Religieuses d'*Odivelas*, le Roy ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Couvens du Royaume. Il supprima presque aussitôt le droit des *Devotos* par la défense qu'il fit d'approcher des Monastères, sans cause légitime, qu'il est facile de supposer, lorsqu'on est assez fou de soupirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif, ils pensent hardiment, & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Phisiciens, & bons Casuistes. Le célèbre *Camæus* étoit, sans contredit, un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pensées, le choix de ses paroles, & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé, ont charmé tous ceux à qui la Langue Portugaise est assez familière. Il est vray qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quel-

128 VOYAGES DE PORTUGAL,
ques Auteurs Espagnols, lesquels n'ayant pu
s'empêcher d'avouer qu'il n'est pas permis
d'avoir plus d'esprit que ce Poëte infortuné,
l'ont traité d'incrédule & de profane. Un
Moine Catalan se récrie sur cent endroits de
ses *Luziadas Endechas Estrivillas* &c. en le
traitant d'impie & d'évaporé. J'en citeray
deux icy. Le premier est la chute d'un son-
net intitulé *soneto Não impresso*, où il dit, a-
prez quelques réflexions : *Mais o melhor de
tudo e crer em Christo.* C'est à dire *aprez
tout le plus seur est de croire en Christ.* Le
second est aussi la fin d'une *Gloza* ; le voici.
*Si Deus se Busca no mundo nesses olbos se a-
chara.* Cela veut dire parlant à une Dame ;
*si l'on cherche Dieu dans le monde , on le
trouvera dans vos yeux.* Les Prédicateurs
Portugais élèvent leurs Saints presque au des-
sus de Dieu , & pour leur faire valoir leurs
souffrances, ils les logent plutôt aux Ecuries
qu'en Paradis. Ils finissent leurs sermons
par des exclamations & des cris si touchans,
que les Femmes pleurent & soupirent com-
me de pauvres désespérées. On tient icy le
mot d'Hérétique pour un Titre fort infam-
mant ; la signification en est même très o-
dieuse. Les Prêtres & les Moines ont au-
tant d'horreur pour *Calvin* , à cause de la
Confession retranchée, que les Religieuses ont
d'estime pour *Luther* ; à cause de son maria-
ge monasterizé ; On a fait icy des processions
tous les Vendredis du Carême d'un bout de
la ville à l'autre. J'ay vû plus de cent Dif-
ciplinans vêtus de blanc , lesquels ayant le
visage couvert & le dos nu , se fouëtoient de

fi bonne grace que le sang rejaillissoit sur le visage des Femmes, qui étoient assises le long des Rues, exprez pour chanter pouille aux moins ensanglantés. Ils étoient suivis d'autres Masques portant des Croix, des Chaines, & des faisceaux d'Epées d'une pesanteur incroyable. Les Etrangers sont presque aussi jaloux que les Portugais. Ce qui fait que leurs Femmes craignent de se montrer aux meilleurs amis de leurs Epoux. Ils affectent de suivre la sévérité Portugaise avec tant d'exactitude, que ces Captives n'oseroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de se préserver, ne leur arrive souvent, malgré leurs précautions. On voit icy des gens de toutes sortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des bazanez, des olivâtres. Mais la plupart sont *Triquenbos*: c'est à dire de la couleur de bled. Ce mélange de teints différens fait voir que le sang est si mêlé dans ce Royaume, que les véritables blancs y sont en très-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne sçauroit plus noblement exprimer, *Je suis homme ou femme d'honneur*, qu'en ces termes, *eu son Branco* ou *Branca* qui signifie, *je suis blanc* ou *blanche*. On peut marcher dans la ville nuit & jour, sans craindre les filoux. On trouve, jusqu'à trois ou quatre heures après minuit, des joueurs de Guitarre, qui joignent à la douceur de cet Instrument des airs aussi lugubres que le *de Profundis*; Les danses du menu Peuple sont indécentes par les gestes impertinens de la teste & du ventre. La Musique instrumentale des Portugais choque

d'abord l'oreille des Etrangers, mais au fond elle a quelque chose d'agreable, & qui plaît lors qu'on y est un peu acoutumé. Il n'en est pas de même de leur Musique vocale, car elle est si rude, & ses dissonances sont si mal suivies que le chant des Corneilles est plus mélodieux. Tous les motets qu'ils chantent dans les Eglises, sont en langue Castillane; aussi bien que leurs Pastorales, & la plupart de leurs Chançons. Ils tâchent d'imiter les manières des Espagnols, autant qu'il leur est possible; même jusqu'au Cérémoniel de leur Cour, auquel on se conforme si ponctuellement, que les Ministres seroient au désespoir d'en retrancher les moindres formalitez. L'Habit de Cérémonie du Roy & des Seigneurs est semblable à celui de nos Financiers, étant composé d'un just-au-corps noir, accompagné d'un Manteau de même couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Venise, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambassadeurs le Titre d'*Excellencia*, & aux Envoyez & Résidents celui de *Senboria*. Le port de Lisbonne est grand, seur & commode, quoique l'entrée en soit extrêmement difficile; les vaisseaux mouillent dans le Tage entre la Ville & le Château d'*Almada* à 18. brasses d'eau sur un fond de bonne tenue. Cette Rivière, que les Portugais appellent, *O Rey dos riôs* c'est à dire le Roy des Rivières, a prez d'une lieüe de largeur dans cet endroit là; où la marée monte ordinairement 2. pieds à pic, & plus de dix lieües en avant vers sa source. Il est expressement deffendu à tous Capitaines de Vaisseaux de guerre & Marchans, étrangers ou de la Nation

tion de saluer la ville au bruit du Canon , ni même d'en tirer un seul coup sous quelque prétexte que ce puisse être. Les Consulats de France , d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou six mille livres de rante aux Consuls de ces trois Nations, qui trouvent outre cela le moyen d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà , Monsieur , tout ce que je puis vous apprendre aujourd'hui de ce beau païs qui seroit , à mon avis , un Paradis terrestre , s'il estoit habité par des Païsans moins gentishommes que ceux-ci. Le Climat est charmant & merveilleux , le ciel clair & serain, les eaux merveilleuses , & l'hiver si doux que je ne me suis pas encore aperçû du froid. Les gens y vivent des siècles entiers sans que le faix des années les incommode. Les Vieillards n'y font point acablez d'infirmitez , comme ailleurs , l'appetit ne leur manque point , & leur sang n'est pas si destitué d'esprits, qu'ils ne puissent donner quelque fois à leurs Epouses des marques d'une santé parfaite. Les fièvres chaudes font du ravage en Portugal , & les maux vénériens y régnerent avec tant d'humanité que personne ne cherche à s'en deffaire. Le mal de * Naples, qu'on dit être le plus en vogue , tourmente si peu les gens qui le conservent , que les Médecins mêmes qui l'ont se font scrupule de le chasser , parce qu'il s'obstine à revenir toujours à la charge. Les Officiers de justice ont un air de fierté & d'arrogance insupportables , se voyant autorisez d'un Roy tres sévère Observateur des Loix. C'est

F 6

ce:

* C'est à dire le gros mal ; ou bien le mal de qui Pa.

ce qui les encourage à chercher noise au peuple, dont ils recoivent assez souvent de cruelles aubades. Il y a quelque temps que le Comte *De Prado*, gendre de Mr. le Maréchal de Ville-roy, prit la peine d'envoyer à l'autre monde un insolent * *Corrigidor*, qui se seroit bien passé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme, qui étoit en carosse avec son Cousin, rencontra prez d'un coin de rüe cet Officier de Justice, monté comme un St. George, & par malheur si fier de son Employ qu'il ne daigna pas rendre le salut à ces deux Cavaliers. Je vous ay déjà dit que les Seigneurs Portugais sont les gens du monde les plus vains; sur ce pied vous ne serez pas surpris que ceux-ci soient descendus de Carrosse & qu'ensuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le sault de la vie à la mort, désqu'il eût sauté de son cheval à terre. Un François; diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement si rude: mais les Titulaires Portugais, lesquels se couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en soit, ils se sauvèrent chez Mr. Sablée *d'Entrées*, qui les fit passer en France dans une Frégate de *Brest*. Au reste, Voicy l'état des Forces du Roy de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaisseaux de guerre, sçavoir,

4. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 70.
6. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
6. Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à 50.
6. Fregates depuis 30. Canons jusqu'à 40.

Vous

☞ C'est à dire, Intendant ou Juge de Police.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu legers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit étant raz pinces & de façons bien evidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eû le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'hydrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer; & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *Patacas* par mois, & leur table payée lors qu'ils sont en mer, avec quelques profits.

Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.

Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.

Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25 *Patacas* par mois.

Les Alufieres, qui sont des espèces de Lieutenans, 8. *Patacas*.

Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoye par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ 100. *Patacas* par mois.

Les Lieutenans ont à peu près 30. *Patacas* par mois.

134 VOYAGES DE PORTUGAL,
Les Maréchaux de Logis près de 15. *Patacas*
par mois.

Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par
jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre
& de Mer, on auroit de la peine à sçavoir au ju-
ste à combien leurs appointemens ont açoutu-
mé de monter. Car le Roy donne des pen-
sions aux uns, & des Commanderies aux au-
tres, ainsi qu'il le juge à propos Les Colonels,
les Lieutenants Colonels, & les Majors d'In-
fanterie, les Mestres de Camp de Cavalerie, &
les Commissaires, n'ont point aussi de paye
fixe. Les uns ont plus, les autres moins; ce-
la dépend des quartiers où sont leurs Troupes,
& de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers.
Ces troupes sont mal disciplinées, les Habits des
Cavaliers & des Fantassins ne sont point unifor-
mes; les uns sont vestus de gris, de rouge, de
noir; les autres de bleu, de vert &c. leurs ar-
mes sont bonnes & les Officiers ne se sou-
cient guère qu'elles soient luisantes, pourveu
qu'elles soient en bon état; quoiqu'il en soit,
on auroit de la peine à croire que ces Trou-
pes firent des merveilles contre les Espa-
gnols pendant les dernières guerres: il falloit
apparemment qu'elles fussent mieux réglées en
ce temps-là qu'elles ne sont aujourd'huy, &
que l'usage des guitarres les occupât moins
qu'il ne fait à present. Voici en quoy consistent
les Monoyes du País.

La Piastre d'Espagne ou Pièce de Huit, que
les Portugais appellent *Pataca*, vaut com-
me l'écu de France.

750. Reis.

Les

Les demi & les quarts valent à proportion.

Un Reis est un denier, comme je l'ay déjà dit.

Un Vintain qui est la plus petite monnoye d'argent vaut. 20. Reis.

Un Teston vaut. 5. Vintains.

Le demi Teston à proportion.

Une Cruzada vieille vaut 4. Testons & 4 Vintains.

Une Cruzada nouvelle vaut 4 Testons.

La Moëda d'Ouro, qui est une Pièce d'or vaut 6 Patacas, & 3 Testons

Les demi-Moëdas & les quarts valent à proportion.

Les Louis d'or vieux ou neufs valent également 4. Piaftres, moins 2. Testons.

Les demi & les quarts à proportion.

Les Pistoles d'Espagne de poids valent aussi 4. Piaftres, moins 2. Testons.

Surquoy il y a du profit à tirer en les envoyant en Espagne, où elles valent justement quatre Piaftres.

L'Efigie du Roy de Portugal ne paroît sur aucune de ces Monnoyes, & l'on ne fait point icy de différence entre les Piaftres de Feuille, du Mexique & du Perou, comme on fait ailleurs.

Au reste, vous remarquerez qu'aucune Monnoye de France n'a cours icy, si ce n'est les Ecus, les demi, & les quarts.

Les 128 lb de Portugal, pésent un quintal de Paris, composé de 100 lb Le Cabido est un mesure qui excedant la demi aulne de Paris de 3. pouces & 1 ligne a justement 2. pieds de France 1 pouce & 1 Ligne. La Bara est une autre mesure; il en faut

L,
Patacas
Sous par
de Terre
oir au ju-
açoutu-
des pen-
aux au-
olonels,
ors d'In-
lerie, &
de paye
ns; ce-
roupes,
avaliers.
bits des
uniforme,
ge, de
eurs ar-
se sou-
ourveu
n soit,
Trou-
Espa-
falloit
lées en
uy, &
moins
assistent
t, que
com-
Reis.
Les

136 VOYAGES DE PORTUGAL,
faut six pour faire dix *Cabidos*. La lieue de Portugal est composée de 4200. pas géométriques de cinq pieds chacun. Je ne vous parleray point des intérêts du Roy de Portugal, puisque je ne veux point entrer dans les affaires de la Politique. D'ailleurs, je vous ay dit que je ne prétendois vous écrire autre chose si ce n'est des Bagatelles qu'on ne s'est jamais avisé de faire imprimer. Sans cela, je vous enverrois un détail des différens Tribunaux ou Sièges de Justice, & quelques échantillons des Loix de ce Royaume. Je vous apprendrois que ce Parlement & cet Archévêché font un des plus beaux Ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Eclésiastiques sont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abayes Commandataires; que les Religieux ne sont pas si bien rantez qu'on s'imagine, & qu'ils ne sont pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roy s'appelle l'*Habito de Christo*, si Madame de Launoy ne vous l'avoit appris en racontant son admirable institution. Je me contenteray d'ajouter seulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre surpasse extrêmement celui de ses Commanderies, lesquelles sont de très-peu d'importance. Je me borne à présent aux faits que cette Lettre contient. Peut-être pourrai-je revenir encore une fois dans cette Ville Royale, d'où je compte de partir incessamment, pour aller vers les Royaumes du Nord; en attendant qu'il plaise à Monsieur de Pontchartrain d'aller en Paradis, ou de rendre justice à celui qui vous fera toujours plus qu'à luy, Très humble &c.

A Lisbonne ce 10. Avril 1694. Mon-

MONSIEUR,

J'E partis de Lisbonne le 14. d'Avril, apres avoir fait marché avec un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amsterdam, pour trente Piaſtres. J'eus en même temps la précaution de me pourvoir d'un Passeport du Réſident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en passant dans ce pais-là. Je déceendis ensuite en bateau jusqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'est éloigné de Lisbonne que de deux lieues seulement. C'est dans ce petit Bourg que tous les Vaisseaux Marchans qui vont & qui viennent, sont obligez de raisonner au grand Bureau, d'y porter leurs Factures, & leurs Connoissemens afin de payer les droits de leurs Cargaisons. Le 16. nous sortimes de la Rivière du Tage, en suivant le scillage d'une Flotte de la Mer Baltique escortée par un *Lubekois* nommé *Crenger* anobli par le Roy de Suède, quoique matelot d'origine, & qui montoit alors un Vaisseau de guerre Suédois de 60. Canons. Nous passâmes la barre par le grand *Chenail*, appelée la grande *† Passe*, située entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui est un grand Banc de sables & de roches de trois quarts de lieues de longueur, & d'une demie de largeur; sur lequel il est dangereux d'être porté par les marées, lors qu'il fait calme. Vous remarquerez que nous au-

rions

* C'est à dire de montrer leurs Passeports, & leurs Connoissemens.

† Passe c'est un Chenail. ou passage entre deux Bancs ou deux Iles, &c.

lieue de
géome-
ne vous
e Portu-
rer dans
je vous
ire autre
e s'est ja-
a. je vous
naux ou
llons des
rendrois
font un
Capitale;
un grand
s Com-
font pas
qu'ils ne
rois en-
labito de
s l'avoit
stitution.
ent que
dre sur-
manderi-
ortance.
ue cette
revenir
loyale,
t, pour
n atten-
artrain
ustice à
à luy,
Mon-

138 VOYAGES DE PORTUGAL,
rions pû passer entre ce même Banc & le Fort
saint Julien, situé du côté du Nord ou de
Lisbone, vis à vis de celui de *Bougio*, si nous
eussions eû des Pilotes du lieu; mais comme
nôtre Capitaine Portugais suivoit la Flotte
dont je vous parle, il étoit inutile de chercher
cette dernière route. Nous ne fûmes pas plû-
tôt au large en pleine mer, au milieu de cet-
te Flotte du Nord, que le brutal Comman-
dant qui la convoyoit, arrivant sur nous à
pleines voiles envoya un coup de Canon à
boulet à l'avant de nôtre Vaisseau, & qu'il
détacha son Lieutenant pour signifier à nôtre
pauvre Patron qu'il eût à payer sans cesse
deux Pistoles pour la canonade, & à s'é-
loigner aussitôt de sa Flotte, à moins qu'il
ne voulût payer cent Piastrs pour le droit
d'escorte; ce qu'il refusa de très bonne gra-
ce. Laissons cette affaire à part, afin de
vous dire que la barre de Lisbonne est inac-
cessible pendant que les gros coups de vent
d'Ouest & de Sud-Ouest souffent avec impé-
tuosité: Ce qui n'arrive ordinairement qu'en
hyver. Ajoutons à cela que les vents de
Nord & de *Nord-Est* y régner huit mois de
l'année, avec assez de modération. Ce qui
fut cause que nôtre navigation, depuis l'em-
bouchûre du *Tage*, jusqu'au Cap de Finister-
re, fut plus longue que celle qu'on fait le
plus souvent de l'île de Terre-Neuve en
France. Je n'ay jamais vû de vents plus ob-
stinez que ceux-là. Cependant nous en fû-
mes quittes pour lauvoyer le long des Côtes,
dont nos Portugais n'osèrent s'éloigner à
cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que
l'en-

l'enfer. Enfin , nous gagnâmes le Cap de *Finistere* après 18. ou 20 jours de Navigation. Ensuite , les vents s'étant rangez au Sud-Ouest , nous en profitâmes si bien qu'au bout de 10. ou douze jours nous reconûmes l'île de *Garnezei* ; Il est vray que sans le Pilote François qui conduisoit le Navire, nous eussions donné plusieurs fois aux Côtes de la * *Manche*. Car il faut que vous sachiez que les Portugais ne connoissent point ces Terres , par le peu d'habitude qu'ils ont dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils sont obligez de se munir en Portugal de Pilotes étrangers , lorsqu'ils s'agit d'aller en Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous découvriâmes cette Ile , deux gros Vaisseaux Anglois chassant sur nous à pleines Voiles , gagnèrent nôtre bord en trois ou quatre heures. L'un étoit de guerre du port de 60. Canons , & l'autre un Capre de 40. piéces , dont le Capitaine nommé *Couper* , avoit aussi les inclinations naturelles de couper les bourses ; comme vous verrez. Ils ne furent pas plutôt à bord de nôtre Vaisseau , qu'il falut amener & mettre la Chaloupe à l'eau ; ce qui fit que je m'embarquay pour porter au Commandant , apellé Mr. *Tonzein* , le passeport du Résident de Hollande , que je pris à Lisbonne. Celui-ci me fit toutes les honêtetez possibles , jusque-là qu'il me jura que toutes mes hardes seroient à l'abri de la rapine du dit Couper , qui , selon les principes des gens de son métier , prétendoit me piller , avec aussi peu de scrupule que

* Ou Canal Britannique.

que de miséricorde. Cependant, la visite de notre Vaisseau ne pouvant se faire qu'à la rade de *Garnezei*, on l'y conduisit le même jour; & dez-que nous eûmes tous mouillé l'ancre, les deux Capitaines Anglois descendant à terre envoyèrent des Visiteurs à notre Bord, pour tâcher d'avérer si les vins & les eaux de vie de notre cargaison étoient du cru de France, ou pour le compte des François; ce qu'il fut impossible de prouver, apres quinze jours de recherche & de perquisitions, comme je l'appris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretemps me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours apres dans une Frégate Zélandoise, de * *Zériczée*, apres avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barrils de vin d'*Allegrète*, d'une Caisse d'oranges, & de quelque vaisselle cizelée † *d'estremos*, en reconnoissance de sa bonne chère & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord, comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier; car j'arrivay le 3. jour de navigation à *Zériczée*, d'où je m'embarquay dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Roterdam* entre les Iles, à la faveur du vent & des marées. Cette dernière Ville est grande, belle, & très marchande; j'eus le plaisir de voir en deux jours le Collège de la *Meuse*, les Arse-

naux

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontière de Portugal à l'EC-
tramadure.

naux de Marine , & la grande Tour que l'industrie d'un Charpentier sceut remétre dans son assiète perpendiculaire , dans le temps que la pente de cet Edifice monstrueux faisoit craindre qu'il ne tombât sur la ville. Je vis aussi la Maison du fameux *Erasme*. apres avoir considéré la beauté du Port, ou de la *Meuse* , dont l'entrée est tout à fait dangereuse , à cause de quelques bancs de sable qui s'étendent assez loin dans la pleine mer. Au reste , le Commerce de *Roserdam* est très-considérable , & les Marchans ont la facilité de faire venir leurs Vaisseaux aux portes de leurs Magazins par la commodité des Canaux , dont cette grande Ville, est entrecoupée. Deux jours apres à cinq heures du matin, je me servis d'une espèce de Coche d'eau pour aller *Amsterdam*. C'est un Bateau couvert à varangue platte , long & large , dans lequel il régné un banc de chaque costé de proue à poupe ; un cheval est suffisant pour tirer cette Voiture, avec laquelle on fait une lieüe par heure , moyennant 3. sols & demi de nôtre monnoye par lieüe. Ils partent à toute heure pleins ou vuides , pour toutes les principales Villes de Hollande; mais il faut souvent traverser des villes pour changer de voiture. Je traversai celles de *Delft* , de *Leide* , & de *Harlem* qui me parurent grandes , belles & propres , ensuite j'arrivay à *Amsterdam* sur le soir , apres avoir navigué douze lieües sur des Canaux bordés de bois , de prairies , de jardins , & de Maisons d'une beauté singuliere. Dez-que je
fus

142 VOYAGES DE PORTUGAL,
fûs à l'Auberge, mon Hôte me donna
un Conducteur, qui me fit voir en sept
ou huit jours tout ce qu'il y a de plus
curieux dans cette florissante Ville; quoi-
que je l'eusse pû faire en trois ou quatre jours,
s'il eût été possible de trouver des Carrosses
de louage, comme à Paris, ou ailleurs. Elle
est belle, grande, & nette. La plupart
des Canaux sont bordés de très-jolies Mai-
sons, il est vray que l'eau croupissant dans ces
grands Reservoirs, sent mauvais au temps
des grandes Chaleurs. Les Maisons sont pres-
que uniformes, & les Rues tirées au cordeau.
L'Hôtel de Ville est bâti sur des Pilotis, quoi-
que cette masse de pierre soit extrêmement pe-
sante. Elle est enrichie de plusieurs belles pié-
ces de Sculpture & de Peinture, & même or-
née de quelques Tapisseries de haut prix. On
y voit des pierres de marbre, de jaspe, & de
porphyre, d'une beauté achevée, mais ce n'est
rien en comparaison des écus qui moisissent
sous les voûtes de ce monstrueux Edifice. La
Maison de l'Amirauté est encore une bon-
ne pièce; aussi bien que son Arse-
nal. Le *Port*, qui n'a guère moins d'un
grand quart de lieue de front, étoit si couvert
de navires, qu'on eût pû sauter des uns aux
autres assez facilement. Je vis quelques Tem-
ples assez curieux, sans compter la *Synagogue*
des véritables Juifs, qui y ont l'exercice pu-
blic de leur vénérable Secte, en considération
de son ancienneté. Les Eglises Catholiques,
Lutheriennes, &c. y sont tacitement tolérées
& l'on y prie Dieu à portes fermées, sans clo-
ches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir auf-
fi

si les
& m
ses o
de l
d'A
Hon
pert
sicos
stru
au f
ner
de
Ell
est
dar
aut
gra
Ve
tes
lev
on
de
m
do
u
E
fi
fi
c
P
c

si les Maisons des Veuves & des Orphelins , & même celles des Scélerats & des Péchereffes qui travaillent sans cesse , pour l'expiation de leurs pécadilles. La *Bourse* est une Pièce d'Architecture assez grande pour contenir 8000 Hommes. Mais , ce que j'ay vû de plus superbe , ce sont dix ou douze Maisons de *Musiques* , ainsi nommées à cause de certains Instrumens de musique pitoyablement animés , au son desquels un tas de Coureuse font donner dans le piège , les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'atroupent dans ces Serrails , dez-qu'il est nuit. Dans les uns on jouë des Orgues , & dans les autres du Claveffin , ou de quelques autres Instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié , ces hideuses Vestales habillées de toutes pièces , & de toutes couleurs , par le secours des Juifs , qui leur loient des coëfures & des habits , qu'ils ont conservé pour cet usage de père en fils , depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçû , moyennant dix ou douze sous qu'il faut payer , en entrant , pour un verre de vin , capable d'empoisonner un Eléphant. On voit entrer un gros Matelot sa pipe à la bouche , ses cheveux gluans de sueur , & sa culote de gouldron colée sur les cuisses ; faisant des *S* jusqu'à ce qu'il tombe au pieds de sa *Maîtresse*. Ensuite il entre un *Laquais* demi saoul , qui vient chanter , danser & boire de l'eau de vie pour se desenyurer. Celui-ci est suivi d'un soldat qui tempête & fulmine à faire trembler ce Palais ; ou d'une Troupe d'Avanturiers , qui portent le man-
teau

144 VOYAGES DE PORTUGAL,
teau sur le nez, pour faire le diable à quatre
& se faire assommer de cinquante Coquins plus
brutaux que des Anes. Enfin, Monsieur
c'est un amas de toutes sortes de Vauriens
qui, malgré l'odeur insupportable du tabac &
du pied de messager, demeurent dans ce Clo-
aque jusqu'à deux heures après minuit, sans
rendre tripes & boyaux. C'est tout ce que
j'en sçay pour le présent. Je vis quelque
Marchans François Catholiques en passant
par cette fameuse Ville, dont les principaux
sont les Sieurs de *Moracin* & *Darreche* Bayo-
nois, & gens de mérite & de probité, qui ont
acquis déjà beaucoup de bien & de réputation.
On m'a dit qu'il y avoit aussi un très-grand
nombre de Réfugiez, entre lesquels il s'en
trouvoit qui ont établi des Manufactures, &
les uns se sont enrichis, & les autres entière-
ment ruinez. Ceci prouve que le Refuge
a été favorable aux uns, & fatal aux autres.
En effet, il est constant que tel a porté de
l'argent en Hollande, s'y voit misérable
aujourd'hui, & tel autre qui n'avoit pas un
obole en France, s'est fait Crésus dans
cette République. Il me reste à vous dire
qu'il n'est point de Pais au monde, où les bon-
nes Auberges soient plus chères qu'en celui-là.
On y fait payer le lit & le feu à proportion des
repas, dont on paye un demi *Ducaton* qui
vaut 4. Sols de France, sur le pied du change
présent. De sorte que pour le souper, le
dîner, le lit, & le feu du Maître & du Va-
let, il en coûte au moins 8. florins de nô-
tre Monnoye. Voicy en quoy consistent
celles de Hollande.

FUGAL,
le diable à quatre
ante Coquins plus
fin, Monsieur
tes de Vauriens
ortable du tabac &
urent dans ce Clo
rés minuit, sans
C'est tout ce qu
Je vis quelque
liques en passant
ont les principau
& *Darrece Bayo*
e probité, qui on
n & de réputation
ussi un très-grand
re lesquels il s'en
Manufactures, ou
les autres entière
ve que le Refuge
& fatal aux autres
que tel a porté de
y voit misérable
qui n'avoit pas un
fait Crésus dans
reste à vous dire
monde, où les bon
ères qu'en celui-là
à proportion de
demi *Ducaton* qu
r le pied du change
our le souper, le
Maître & du Va
8. florins de nô
u quoy consisten

U

[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]

Un

Un *Ducaton* vaut 3. Florins 3. sous. Un E-
cu blanc 50. Sous une Livre 20. Sols. Un *Scahn*
6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques mesures de Hollande.

La lieue a prez de 3 800. pas Géométriques.

L'aune est d'un pied 10. pouces, & 2. lignes
de France.

La th est égale à celle de Paris.

La pinte est égale à la Chopine de Paris.

C'est tout ce que je puis vous dire de ce Pais-
là.

Quand je partis d'*Amsterdam* pour aller à
Hanbourg, je pris la voye la plus douce, &
la moins chère, qui est celle de l'eau. J'a-
vois résolu d'arrêter une place dans le Chariot
de Poste; mais on m'en détourna d'abord, à
cause des risques que j'aurois courû d'être ar-
rêté sur les Terres de quelques Princes d'Al-
lemagne, où l'on est obligé de montrer ses
Patteports. ce conseil épargna ma bourse, &
ma personne. Car il m'en eût coûté quaran-
te écus par cette voiture, pour maître & va-
let; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le
Boyer où je m'embarquai: Il en part deux
toutes les semaines pour *Hambourg* expressé-
ment, pour y porter des Passagers, qui peu-
vent louer de petites Cahutes ménagées dans
ce Bâtiment, pour la commodité des gens qui
veulent être en particulier. Ces *Boyers* se-
roient tout-à-fait propres à naviguer dans le
Fleuve S. *Laurent*, par la côte du Sud, de-
puis son Embouchûre jusqu'à *Quebec*, & sur
tout de *Quebec* jusqu'à *Monreal*. Ils seroient

LE
DANEMARK
Suivant les dernières
Relations
Par N de Fer

ROYAUME DE SUÈDE

OCEAN



PARTIE D'ALLEMAGNE

Echelle
Dix heures de Chemin



Un

146 VOYAGES DE PORTUGAL,
meilleurs que nos Barques pour cette navigation, par cinq ou six raisons, que je vous expliquerai. Premièrement, ils callent la moitié moins que nos Barques de même port; ils présentent à 4 quarts de vent; on les navigue à peu de frais, c'est à dire avec moins d'Agrez & Apparaux, & de matelots que nos Barques. Ils peuvent * *Virer de bord* d'un clein d'œil; au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos Barques pour cette manœuvre. Ce qui fait qu'elles donnent quelquefois à la côte en † refusant. Ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, estant construits à Varangue demi platte; pendant que nos Barques qui sont pincées & de façons évidées ne scauroient échouer sous voiles sans se brizer. Voilà Montres les avantages que ces Bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux Marchans de la Rochelle qui font le Commerce de Canada, que ces Boyers leur seroient d'une très grande utilité dans ce País là; & vous les obligerez de leur en donner en même temps les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'étambord, sur 10. piez

* *Virer de bord* c'est changer de bord, lorsqu'on louvoye, c'est à dire metre la proue & les voiles au contraire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

† *Refuser* c'est quand un Batiment ne veut pas tourner au vent, lorsqu'il est question de virer de Bord, en présentant la prouë, presque au même endroit où il avoit la poupe.

piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piés de large, & cinq de creux, ou environ. La Cabane de prouë avoit six piés de longueur; elle estoit accompagnée d'une petite cheminée dont le Tuyau sortoit sur le pont, au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur, & son tillac étoit élevé de trois piés au dessus du Pont; La barre de son éfroyable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute. Ce petit Bâtiment sans façons, avoit des *Varangues* presque aussi plattes que les *Chaland*s de la Seine. L'estrave avoit cinq piés de queste, & l'estambord environ 10 pouces. Son Vibord étoit à peu près d'un pié & demi d'élévation; son mât avoit plus de 30. piés de haut, sur 10. pouces. de diamètre; sa voile avoit à peu près la figure d'un Triangle rectiligne. Il avoit des *semelles*, qui sont des espèces d'ailes, dont les Charpentiers connoissent fort bien l'utilité. Enfin, pour en être mieux éclairci, vous pouvez écrire en Hollande, d'où l'on pourra vous en envoyer un modèle en bois; Car, quelque description que je vous en fasse, les Charpentiers François n'y connoîtront presque rien. Il en est de ceci comme de certains instruments de Mathématique, ou d'autres Machines, dont les plus habiles gens ne sçauroient s'en faire une idée juste, à moins qu'ils ne les voyent.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait par les *Wat*, c'est à dire entre la terre ferme & une chaîne d'Iles situées à deux ou trois lieues au large, autour desquelles la marée monte & descend, comme ailleurs.

Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* entre ces Isles & la Terre ferme, qui sont plus profonds que le reste du Terrain, qu'on d'écouvre à droit & à gauche, lequel assèche toutes les marées. Il est aisé de suivre ces *Chenaux* par le moyen de certaines *Balizes*, ou *Arbrisseaux*, plantées sur le sable de distance à autre. Dez-que la marée est à demi haute, on peut lever l'ancre, en suivant ces *Chenaux*, quoiqu'ils serpentent extrêmement; & même il est facile de lauvoyer à la faveur du Courant, quand le vent est contraire, jusqu'à ce que la Mer vienne au point d'estre presque basse. Car alors il faut que le Bâtiment échoue sur le sable, & demeure ensuite tout à fait à sec. Je vis plus de trois cents *Boyers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît aussi seure que celle d'une Rivière, à la réserve d'un trajet de 10. lieues, qu'on est obligé de faire en pleine mer, depuis la dernière Ile jusqu'à l'emboûchure de l'*Elbe*. Les marées montent 3. brasses à pic, depuis l'entrée de cette Rivière jusqu'à *Luxembourg* situé à dix ou douze lieues au dessus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaisseaux de guerre peuvent aisément monter jusqu'à cette dernière Ville.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait ordinairement en sept ou huit jours, parceque les vents d'Ouest régnerent les trois quarts de l'année dans ces parages là. Mais nôtre voyage n'en dura que six, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée pour

L,
benaux en-
i sont plus
qu'on d'e-
quel afféche
suivre ces
s Balizes,
ble de di-
est à demi
suivant ces
émement;
à la faveur
traire, juf-
int d'estre
ne le Bâti-
re ensuite
trois cents
durant le
ne paroît
, à la ré-
n est obli-
a dernière
lbe. Les
puis l'en-
embourg
de Ham-
de guer-
u'à cette
embourg,
t jours,
les trois
. Mais
ique nô-
marée
pour





po
tue
do
la
au
s'i
tre
R
a
be
pe
pe
d
v
fi
d
d
l
c
c
c

pour aller * *raisonner* à la ville d'*Eftade* fituée à une lieüe de l'Elbe, où les Bâtimens doivent payer le péage au Roy de *Suède*, à la réserve des *Danois*, qui pourroient avoir autant de droit d'en exiger un semblable, s'ils vouloient se prévaloir des moyens qu'ils trouveroient de fermer le passage de cette Rivière avec les Canons de *Glucstat*. L'*Elbe* a une grande lieüe de largeur vers son Emboucheure, & sa profondeur est fuffifante pour les Vaisfeaux de cinquante à foixante pièces dans le *Chenail*, au temps des marées de la pleine & de la nouvelle Lune. J'avoüe que l'entrée de cette Rivière est très difficile, & par conféquent dangereufe, à cause d'une infinité de fables mouvans qui la rendent inaccessible de † *non veüe*, auffibien que la nuit; malgré la précaution qu'on a eu de construire une Tour de bois un peu avant dans la Mer, pour y faire des feux qu'on découvre d'assez loin. *Hambourg* est une grande Ville irrégulièrement fortifiée de gazon. Je ne vous parle point du Gouvernement Démocratique de cette ville Anféatique, non plus que de ses dépendances; car il est à croire que vous n'ignorez pas ces fortes de choses, dont les Géographes traitent si amplement. Je me contenterai de vous dire qu'elle est considérable par son commerce, comme il est aisé d'en juger pour peu qu'on considère l'avantage de sa situation. Elle fournit presque toute la Haute Allemagne,

G 3 de

* *Raisonner*. C'est à dire produire ses passeports & ses Factures; & payer ensuite les droits.

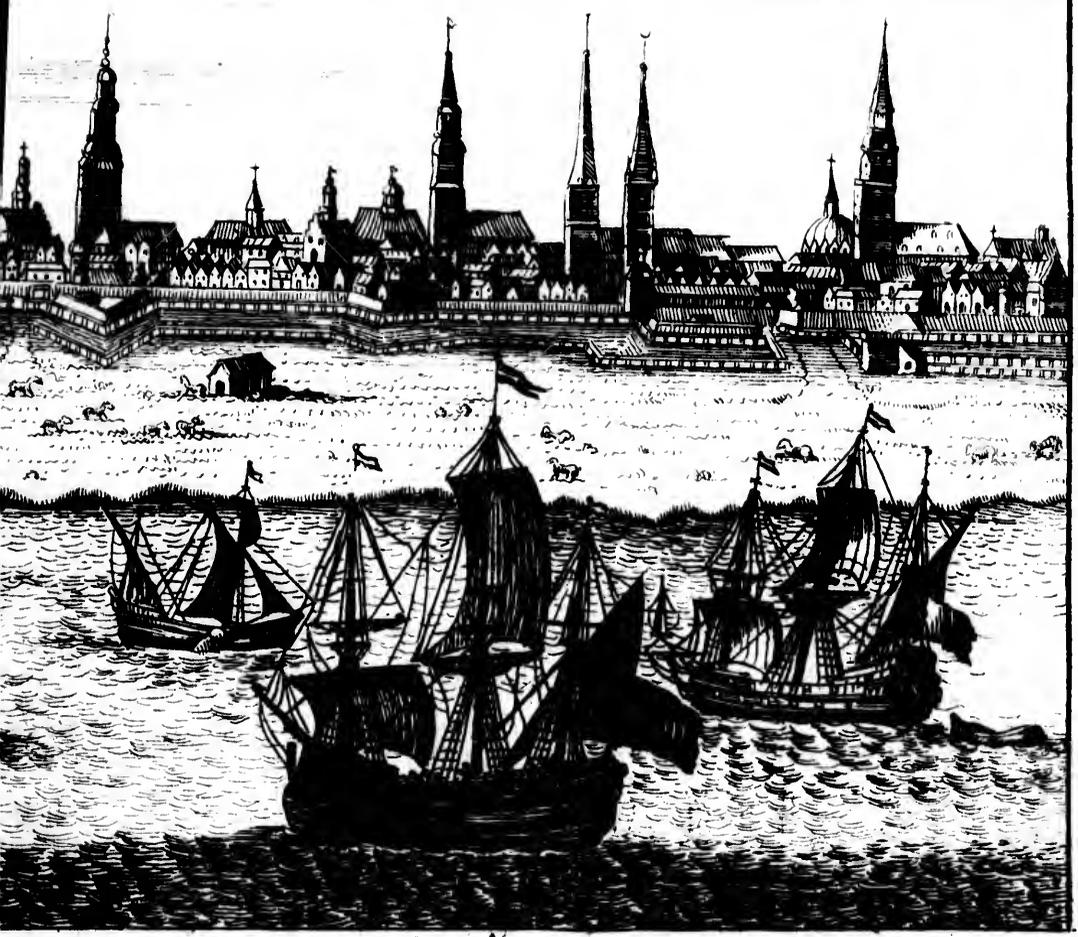
† *Non veüe*, temps obscur couvert de Brouillards.



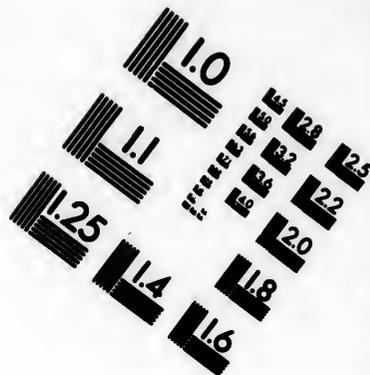
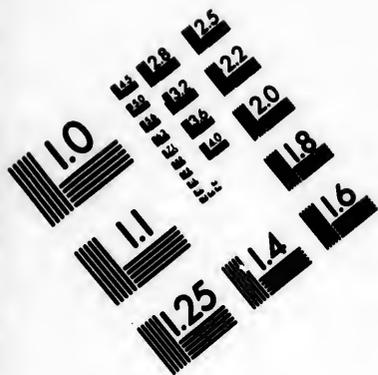
HAMBOR



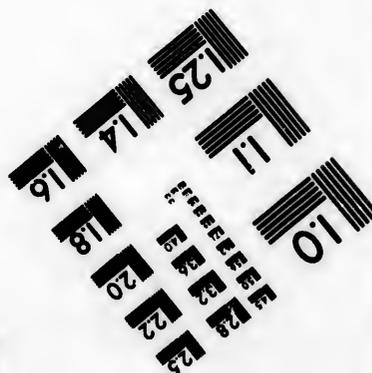
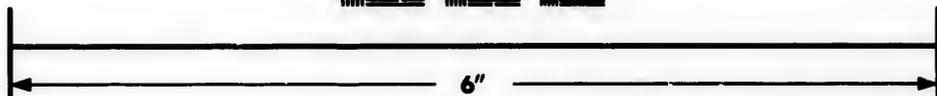
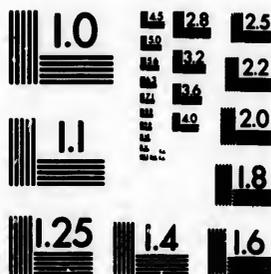
HAMBOURG







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 123
E 132
E 134
E 22
E 20
E 118

10
E
E
E
E

150 VOYAGES DE PORTUGAL,
de toutes sortes de marchandises étrangères,
par la commodité de l'Elbe, qui porte des
bateaux plats de 200. Tonneaux jusqu'au
dessus de *Dresde*, & même on peut dire que
cette Ville est d'un grand secours à l'Electeur
de *Brandebourg*, puisque ces mêmes Bateaux
montent jusques dans l'*Aprée* & dans quel-
ques autres Rivières des États de ce Prince.
Les Marchans de *Hambourg* trafiquent dans
toutes les parties du Monde, à la reserve de
l'Amérique; ils envoient peu de Vais-
seaux aux Indes Orientales, & dans le fonds
de la Méditerranée, mais beaucoup en A-
frique, en Moscovie, en Espagne, en Fran-
ce, en Portugal, en Hollande, & en An-
glettre, & même ils ont deux Flottes qui
font le Commerce d'*Arangel*, où elles se
trouvent annuellement à la fin des mois de
Juin, & de Septembre. Cette petite Répu-
blique entretient quatre Vaisseaux de guerre
de cinquante Canons, & quelques Frégates
legères, qui servent à convoyer les Vaisseaux
destinez pour la Méditerranée, ou pour les
Côtes de Portugal & d'Espagne, où les *Mo-
res* ne manqueroient pas de les enlever, s'ils
naviguoient dans ces Mers-là sans escorte.
Cette Ville n'est ni belle ni laide, mais la
plûpart des Rues sont si étroites, que les
Carrosses sont obligés d'arrêter ou de recu-
ler à tout moment. On s'y divertit assez
bien. On y trouve ordinairement des Trou-
pes de Comédiens François ou Italiens, &
même un *Opera* Allemand, dont la Maison,
le Théâtre & les décorations ne cèdent en
rien aux plus beaux de l'Europe. Il est vray
que

que les Habits des Acteurs sont aussi hétéroclites que leurs airs ; mais on peut se dédommager par la simphonie qui paroît assez bonne. Les environs de *Hambourg* sont tout à fait beaux , pendant l'Été , à cause d'une infinité de Maisons de Campagne qui sont ornées de jardins très-jolis , & très-curieux , où les Arbres fruitiers qu'on y voit en très grand nombre , produisent d'assez bons fruits , par le secours de l'Art , au défaut de la Nature. Au reste , je ne puis sortir de ces environs-là , sans vous raconter une chose assez particulière. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champs de bataille près de *Hambourg* , sur les Territoires de *Danemark* & de *Lubec* , où les querelles particulières se terminent à la veüe d'une infinité de spectateurs , qui en sont avertis à son de trompe , quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable , que les Combatans , soit à pied , soit à cheval , implorant la mediation de deux Seconds , pour juger seulement des coups , & les séparer de part & d'autre , dez qu'il y a quatre gouttes de sang répandues. Ce qui fait que les Parties se retirent pour la moindre égratignure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe sur le carreau , le Vainqueur rentrant sur le Territoire de *Hambourg* se retire en triomphe dans cette Ville , au bruit de cris de joye que les Spectateurs font retentir dans les airs pour Honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Pais-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'Etran-

gers , il arrive toujours quelque désordre , qui se termine de cette maniere. Autrefois les *Danois* , les *Suédois* , & les *Allemands* accouroient en ces lieux-là , quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur pais , où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela , par la Déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour , avec autant de sévérité , que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* aprez y avoir séjourné cinq ou six jours ; & me servant du Chariot de Poste qui va journellement à *Lubec* , dont chaque place coûte un écu & demi , j'arrivay le même jour dans cette Ville là. Dez-que nous arrivâmes aux portes , on nous demanda qui nous étions. Chacun dénonça franchement son Pais & sa profession ; mais la crainte d'estre arrêté m'empêcha d'estre aussi sincère que les autres Passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là , car je fus obligé de dire , en dirigeant mon intention , que j'estois Marchand *Portugais* , ce qui fit que j'en fus quitte pour être appellé Juif ; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos Cofres. La Ville de *Lubec* n'est pas si grande , ni si peuplée que celle de *Hambourg* , mais les rues sont plus larges & plus droites , & les maisons plus belles. Les Vaisseaux sont rangerz à côté les uns des autres , le long d'un beau quay , qui régné d'un bout de la Ville à l'autre , sur une Rivière si étroite , qu'elle est , à mon avis , plus profonde que large ; son plus

plus grand commerce est celuy de la Mer *Baltique*, quoi qu'elle n'en est éloignée que de deux lieües. C'est justement l'endroit où je suis à présent, qui est situé à l'emboucheure de cette petite Rivière, dans laquelle, il est impossible que les grands Vaisseaux puissent entrer, à cause d'une Barre, sur laquelle on ne trouve tout au plus que 14 ou 15 pieds d'eau; dans le temps même que les Vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu prez comme les marées de l'Océan. Je m'embarquerai demain icy dans une Frégate destinée à porter des Passagers à *Copenhague*, pourvu que le vent de Sud continue comme il a fait aujourd'huy; J'ay retenu la chambre de poupe dont je ne paye que deux Ducats, qui valent à peu pres 4 écus de France. C'est la monnoye la plus courante, & la plus commode dans tous les Pais du Nord. Car elle a son cours en *Hollande*, en *Danemarck*, en *Suede*, & chez tous les Princes d'*Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne soient de poids, si l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques sols. Au reste, j'ay trouvé jusqu'icy de bonnes Auberges dans toutes les Villes où j'ay passé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit aussi des vins de *Rhin* & de *Moselle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des Carpes, qu'à toute autre chose. Adieu, Monsieur, le temps de finir ma Lettre & de plier bagage s'approche à l'heure qu'il est. J'espère d'être aprez demain à *Copenhague*, si ce vent de Sud est autant nôtre ami que je suis.

Monsieur,

Votre Travemunde, &c. 1694.

M O N S I E U R,

LE vent de Sud-Est qui souffloit dans le temps que je vous écrivis ma dernière Lettre, nous conduisit jusqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, ensuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres septentrionales de Suède, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fîmes en deux fois vint & quatre heures, me parut assez divertissant; car j'eus le plaisir de voir à Babord, c'est à dire à la main gauche, quelques Iles Danoises qui paroissent estre assez peuplées, s'il en faut juger par la quantité de Villages, que je découvris en rangeant ces Iles, d'un temps clair & serain, à la faveur d'un petit vent frais & modéré. Ce trajet me sembleroit un peu dangereux en temps d'hiver, à cause des bancs de sable qui se trouvent en quelques endroits, car comme les nuits sont courtes, & les vents impétueux dans cette saison, je craindrois fort d'y échouer, malgré toute sorte de précaution. Dez que j'eus mis pied à terre dans cette Ville-ci, les gens de la Douane firent la visite de mes Valizes, où ils trouvèrent plus de feuilles de papier, que de pistoles. Le lendemain de mon arrivée j'allai saluer Mr. de *Bourgeois* qui étoit allé prendre l'air depuis quelque jours à la Campagne, pour le rétablissement de sa santé. Ensuite je

1694

ans le
mière
cette
nous
Terres
tendu
et de
vint &
issant ;
e'est à
danoi-
s'il en
, que
temps
t vent
oit un
se des
elques
artes,
n, je
e for-
ried à
doia-
où ils
ue de
e j'al-
pren-
gne,
uite
je





je revins dans cette Ville, qui peut être mise au rang de celles qu'on appelle en Europe grandes & belles. La fortification en est bonne & régulière ; mais par malheur elle n'est pas revêtue. La Citadelle qui défend l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port est un des meilleurs du monde, car la Nature & l'Art l'ont mis à couvert de toute sorte d'insulte. Le terrain de *Copenhague* est uni, les rues sont larges, & les maisons presque toutes de brique à trois étages. On y voit trois belles Places ; entr'autres celle du Marché du Roy, ainsi nommée à cause de sa Statue Equestre qu'on a eû le soin d'y élever. Cette Place est environnée de quelques belles Maisons ; dans l'une desquelles Mr. de *Bonrepais* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe, ayant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant rattraper l'article de la Ville, qui paroît très avantageusement située, comme on le peut voir dans la Carte de l'Isle de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchans qui peuvent entrer, sans peine, dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices curieux, les Eglises de *notre Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde*, dont l'escalier à giron rempans permétroit aux Carrosses de monter jusqu'au haut, passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliothèque*, qui se trou-

COPENHAG



OPENHAGUE



ve renfermée dans le corps de ce Bâtiment est pleine de Livres & de Manuscrits fort précieux. La *Bourse* est encore une Edifice admirable par raport à sa longueur, outre qu'elle est située dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roy*, me paroît aussi estimable par son antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il suffit que l'harmonie des proportions se rencontre dans la Masse de ce Château, dont les meubles & les peintures sont d'une beauté achevée. Le *Cabinet de Curiosités du Prince Royal*, est rempli d'une infinité de pièces tout à fait rares. Les *Ecuries du Roy* ne contiennent à présent que 100. Chevaux de Carrosse, c'est à dire 13 ou 14 attelages de différentes espèces, & cent cinquante chevaux de Selle; mais les uns & les autres sont également beaux. *Cristians-stave* est une seconde Ville séparée de *Copenhague* par un grand Canal d'eau vive. La Maison Royale de *Rozembourg*, située aux extrémités de la Ville, est ornée d'un Jardin délicieux. Venons maintenant au caractère des Princes & des Princesses de la Cour. Il est inutile de parler de la valeur & de la vigilance du Roy: Car ces deux qualitez de ce Monarque sont assez bien connues de tout le monde. Je me contenterai de vous dire simplement qu'il a beaucoup de jugement & de capacité, & qu'il est fort attaché aux intérêts de ses Sujets, qui le regardent comme leur Père, & leur Libérateur; étant grand Capitaine, il sçait tout ce qu'un Habile Homme de guerre doit sçavoir. Il est affable & généreux, au suprême

me

me degré. Il parle également bien le Danois, le Suédois, le Latin, l'Alleman. & même l'Anglois, & le François. La Reine est la Princesse la plus accomplie qui soit au monde, c'est tout dire. Le Prince Royal est le digne Fils de ce grand Roy, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & ses manières sont aussi Royales que sa Personne, ce qui fait qu'on luy souhaite, en le voyant, le bonheur & la prospérité que sa physionomie luy promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroît je ne sçay quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frère est un jeune-Enfant tout à fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Royale, a l'air effectivement Royal. Elle est belle, jeune, bien faite, ayant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au dessus de toutes les Princeses de la Terre; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail seroit un peu trop long, pour estre inseré dans une Lettre. Parlons d'autre chose. On vit icy presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16 sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France: mais la volaille, les oiseaux de riviere, les lièvres, & les perdrix, sont merveilleux.

158 VOYAGES DE PORTUGAL,
La bouteille du meilleur vin de Grave,
ne coûte que 15 sols. Les Carrosses de
louage s'y trouvent à un écu par jour, & à
60. livres par mois. Les eaux sont bourbeuses
& pesantes, ce qui fait qu'on a recours à la
bière qui est bonne, claire, saine & d'un prix
fort raisonnable. Les Réfugiez François ont
icy l'exercice libre de leur Religion sous la
direction de Mr. de la *Placette* Maître
Bernois, à qui la Reine donne une très-bon-
ne pension, pour le soin d'une Eglise publi-
que dont cette Princesse est la Protectrice.
Le Roy passe ordinairement l'Été dans ses
Maisons de Campagne, tantôt à *Tugreshourg*,
à *Frédéricshourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y
a guère de Prince au monde qui puisse pren-
dre le plaisir de la chasse des Bêtes fauves
plus agréablement que luy. Tous ses Parcs
sont pleins de chemins assez larges pour cou-
rir en Chaise. D'ailleurs, les Chevaux Danois
ont un galop étendu très commode pour les
Chasseurs, & les Chiens de ce pays-là ne tom-
bent presque jamais en défaut. Sa Table est
aussi bien servie qu'il se puisse. Ce qui fait
qu'au retour de la chasse, il trouve un nou-
veau plaisir à faire une chère amicale. Ce
Prince s'occupe aussi très souvent à faire la
revue de ses Troupes, à visiter ses Places,
ses Magazins, ses Arsenaux, & son Armée
Navale. Il tire quelquefois à l'oiseau avec
les Seigneurs de sa Cour. Il prit ce diver-
tissement il y a deux mois à un quart de
lieue d'icy. Cet Oiseau de bois, gros com-
me un cocq, étoit planté sur le faite d'un
Mât; Le Roy tira le premier de cent pas,
mais

mais sa bale n'enleva qu'une petite piéce du cou. Ses Courtisans tirèrent ensuite si adroitement qu'il ne restoit plus qu'un morceau de cet Oiseau, que ce Prince fit sauter à la fin, après avoir été disputé par un assez grand nombre de Tireurs. On trouve peu de gens icy qui n'entendent assez bien le François. Messieurs de l'Academie Royale ne connoissent peut-estre pas mieux la délicatesse & la pureté de cette Langue que Madame la Comtesse de Frize, qui par son esprit, par sa naissance, & par sa beauté, passe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les Danois sont bien faits, civils, honêtes, braves & entreprenans; & leurs façons de faire ont quelque chose d'aimable, en ce qu'ils sont tout à fait affables & complaisans. Je les croy gens de réflexion & de bons sens; éloignez de cette affectation & de cette vanité insupportables: au moins je voy qu'ils procèdent avec un dégagement Cavalier en toutes choses. Les Dames sont fort belles & fort enjouées; ayant toutes généralement beaucoup d'esprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité, quoique le Climat semble un peu opposé à ce brillant, qui leur sied parfaitement bien. Les Danois se plaignent qu'elles sont un peu plus fières, ou plus scrupuleuses qu'elles ne devroient; ils ont raison sur le scrupule; pour la fierté je n'en sçay rien; quoiqu'il en soit on prétend que le *qu'en dira t-on* est la cause qu'elles ne reçoivent presque point de visite; si c'est pour éviter l'occasion, qui fait le larron, à la bonne heure; mais si c'est pour éviter les traits

160 VOYAGES DE PORTUGAL,
traits de la médifance, qui régue autant icy
qu'ailleurs, elles ne font rien qui vaille; car
enfin elles ont plus de fageffe & de vertu
qu'il n'en faut pour effuyer des escarmou-
ches de foupirs fans s'émouvoir. Au refte
on les voit affez fouvent chez Monsieur de
Gueldenlew, Viceroy de Norwegue, &
Frère naturel du Roy. Ce Seigneur, qui est
un des plus magnifiques de l'Europe, se fait
un plaisir de faire donner tous les jours une
grosse Table de 18. Couverts où ces Dames
font auffi bien receues que les Cavaliers de
distinction, lesquels aprez le repas ont
acoustumé de faire des parties de jeux, ou de
promenade avec elles. On trouve la même
chère & la même Compagnie chez Mr. le
Comte de *Revenclau*, qu'on tient icy pour
un des plus zelez & des plus habiles Mi-
nistres du Roy. Ces repas sont un peu trop
longs pour moy, qui suis acoustumé de di-
ner en poste, c'est à dire en cinq ou six mi-
nutes, car ils durent ordinairement deux
heures. Les mets excellens qu'on y sert
en profusion ont dequoy satisfaire le goût,
la veüe, & l'odorat. Ces Tables ne difé-
rent en autre chose des meilleures de nôtre
Cour, si ce n'est qu'on y sert de grandes piéces
de bœuf falé. Dont il me semble que les
Danois auroient tort de manger avec tant
de plaisir, s'ils n'avoient pas le soin de
chasser du gosier la salive de cette vian-
de avec l'agréable liqueur du bon hom-
me Noé. Parmi les différentes sortes de vin
qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac*
sont les seuls dont un François se puisse ac-
com-

commoder. Il semble que ce soit une coutume inviolablement établie dans les Pais du Nord d'avalier une ou deux Coupes de bière, avant que de passer au vin, dont on fait trop d'estime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on beuvoit assez cavalièrement pendant ce temps-là, malgré les risques de la goutte. Mais cet usage est maintenant aboli; d'ailleurs, les verres sont si petits, & la modération est si grande, qu'on sort de table avec toute sorte de tranquillité. Ce n'est pas qu'en certaines Fêtes extraordinaires on fait encore des festins, où les Conviez sont indispensablement obligez de boire quelques razades éfroyables dans certains *Welcons*, autrefois en usage parmi les Grecs, sous le nom de *Αγαθὸν Δαίμονος*. Le souvenir de ces Vases me fait trembler, depuis l'accident impréveu qui m'arriva malheureusement, il y a deux mois chez Mr. de *Gueldelew*. Ce Viceroy régaloit dix-huit ou vingt Personnes de l'un & de l'autre Sexe, à l'honneur de la naissance d'un de ses Enfans. Le hazard voulut que j'eusse l'honneur de me trouver au nombre des Conviez, qui furent tous obligez, à la reserve de Mr. de *Bourpans*, de boire pendant le repas deux douzaines de razades, à la santé des présens & des absens. Je vous avoüe que j'estois fort embarrassé de ma contenance, & que j'aurois presque autant aimé boire le fleuve de St. Laurent que ces Fontaines de vin; Car il n'y avoit aucune apparence de tricher, ni de s'en défendre. Il ne s'agissoit plus de fai-

re des réflexions sur l'étrange situation où je me trouvois; il falloit, suivant le proverbe, boire le vin, puisqu'il étoit déjà tiré; c'est à dire, faire comme les autres. Cependant on apporta sur la fin du repas un grand *Welcom* d'or contenant deux bouteilles, que tous les Cavaliers furent obligés d'avaler plein à la santé de la Famille Royale. Dieu sçait si jamais le triste Nautonnier trembla de meilleure grace à l'aspect du naufrage, que je fis à l'abord de ce Vase monstrueux. Je veux bien vous dire que je le bens, mais je n'acheverai pas, s'il vous plaît le reste de l'histoire, car je ne prétens pas faire trophée de l'action héroïque que je fis, à l'imitation de trois ou quatre autres, qui déchargèrent leur conscience d'aussi bonne grace que moy, au pied de la Table. Après ce coup fatal j'étois si mortifié que je n'osois paroître, & même très disposé à quitter incessamment le País, si mes Compagnons de bouteille & de disgrâce ne m'en avoient dissuadé par une infinité de proverbes Allemans, qui sembloient louer ce généreux exploit, sur tout celui-ci. *S'il est honteux de trop prendre, il est glorieux de rendre.* Au reste les Gentilshommes *Danois* vivent assez commodément du revenu de leurs Terres, & même leurs Paisans ne manquent de rien, comme les nôtres, si ce n'est d'argent. Ils ont des grains & des Bestiaux, pour vivre grassement, & pour payer le sief à leurs seigneurs. N'est-ce pas assez d'être bien vêtu, & bien nourri? Je voudrois bien sçavoir à quoy servent les écus des Paisans de Hollande, pendant qu'ils

ne

ne mangent que du beurre & du fromage étendu sur du * *Pompernik*? si c'est pour payer le tribut à leur République, il faut aimer avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achète aux dépens de la substance qui maintient sa vie & la santé. Le meilleur coup que les *Danois* aient jamais fait, c'est lorsqu'ils ont mis leurs Rois sur le pied qu'ils sont aujourd'hui. Celui qui régné à présent exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que son Prédécesseur. Avant ce temps-là ce n'estoit que Factions, Cabales, & Guerres Civiles dans le Royaume. On ne voyoit que des défordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands opprimoient les Petits; & les Rois eux-mêmes estoient, pour ainsi dire, assujettis aux Loix de leurs Sujets. En un mot, ce phantôme de liberté, dont ces Peuples se laissoient ébloüir, comme plusieurs autres, par de fausses lueurs, ne servoit qu'à les rendre esclaves d'une infinité de Roitelets, qui agissoient en Souverains, sans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roy de Danemarc se montent, à présent, à 5 millions d'écus. C'est un fait incontestable que je scay de très bonne part. Il entretient prez de trente mille Hommes de bonnes Troupes réglées, bien disciplinées, & régulièrement payées, sans compter les Milices qui sont toujours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes,

* *Pompernik*, est une espèce de pain noir comme la chenillée, pesant comme du plomb & dur comme des cornes.

164 VOYAGES DE PORTUGAL ,
mes dans le besoin , sans dépeupler ses E-
tats. Ses Officiers ont des apointements
raisonnables ; sur tout ceux de Marine, qui
n'ont pas , comme les nôtres , plus de
payé qu'il leur en faut , à proportion de nos
miserables Capitaines d'Infanterie & de Ca-
valerie , lesquels sont obligez de faire assez
maigre chère , pour suvenir aux dépenses
dont les Capitaines de Vaisseaux sont exempts.
On dit qu'il est avantageux à ce Prince
de prêter ses troupes à ses Alliés , non par
raport aux sommes qu'il en peut retirer, mais
seulement pour les tenir en haleine , les
aguerrir & les perfectioner dans l'Art Mili-
taire , afin d'en tirer de l'utilité dans l'occasion.
Vous remarquerez , Monsieur , que le Roy de
Danemarc est au dessus de ce scrupule ridicu-
le qu'ont la plupart des autres Princes, de n'em-
ployer à leur service les Etrangers qui ne sont
pas de leur Religion. Messieurs de *Cormail-
lon, Dumeni, Labat*, & plusieurs autres ont des
emplois considérables dans ses Troupes, quoi-
qu'ils soient François & Catholiques. Cela fait
voir que ce Monarque est persuadé que les gens
d'honneur manqueraient plutôt à la Religion
qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur Maître.
Entre nous , je croy qu'il a raison ; Car en-
fin le premier point de toute Religion con-
sistant dans la fidélité qu'on doit à Dieu , à
l'Ami, & au Bienfaiteur , rien ne peut ébran-
ler un honête Homme , ni le porter à agir
contre son devoir. Je ne veux pas juger des
autres par moy-même , mais pour moy , je
vous assure que si j'avois embrassé le service
des *Turcs* , avec ma liberté d'être Catholi-
que

que fiéffé , & qu'il fût ensuite question d'em-
 brafer la Ville de Rome , j'y métrois le feu
 le premier par l'obeiffance que je devois au
grand-Seigneur. Changeous de propos. Les
 Loix de Danemarc contenues dans le Livre
 Latin que je vous envoie , vous paroîtront
 fi claires. fi sages fi diftinctes , qu'elles fem-
 blent avoir été dictées par la bouche de *S^t.
 Paul* ; d'où vous conclurez ensuite que ce
 Pais n'est guère favorable aux Procureurs ,
 Avocats , & autres gens de chicane. J'a-
 voue que l'article des rencontres vous fem-
 blera déraisonnable , comme il l'est effecti-
 vement , car au bout du compte , il est
 presque auffi defavantageux de tuer fon en-
 nemi , que de fe laiffer tuer foy même. La
 Cour de Danemarc est auffi belle qu'aucu-
 ne autre de l'Europe , à proportion de fa
 grandeur. Les équipages des Seigneurs qui
 la compofent font des plus magnifiques. Ce
 qui est fingulier , c'est qu'il n'est permis qu'aux
 Perfonnes de la Famille Royale de donner
 des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heu-
 re de la Cour est depuis midi jufqu'à une
 heure & demie , ou environ. Le Roy fe
 fait voir pendant ce temps là dans un Salon
 rempli de gens d'une propreté achevée , on
 n'y voit que des Habits brodez & galonez à
 la mode & de bon goût. Les Miniftres étran-
 gers s'y trouvent régulièrement : car le Roy
 leur fait l'honneur de les écouter avec plaifir.
 On y trouve peu de Chevaliers de l'*Eléphant* ,
 cet Ordre n'étant conféré qu'aux premiers
 du Royaume. On peut dire qu'il est au-
 jourd'huy le plus noble de tous ceux de
 l'Eu-

166 VOYAGES DE PORTUGAL,
 l'Europe, & qu'il a moins dégénéré que les
 autres. Cela est si vray que de trente qua-
 tre Chevaliers, dont il est composé, les trois
 quarts sont Princes Souverains. l'Ordre de
 * *Danebrouc* est plus commun, & par con-
 séquent moins considérable, quoique les
 Chevaliers qui sont revêtus de ce Colier joi-
 issent de plusieurs prééminences & préroga-
 tives tout à fait belles. Les Fils naturels
 des Rois de Danemarc ont les Titres de
 † *Gueldentew* & de *Haute Excellence*, leurs
 Femmes sont pareillement distinguées par ce-
 luy de *Haute Grace*. Le Roy régnant en a deux,
 qui ont plus de mérite qu'on ne scauroit dire;
 l'Ainé sert en France avec tout l'aplaudissement
 imaginable. Le second qui n'a que quinze ans, &
 qui est icy, promet beaucoup, a de l'esprit infi-
 niment, il est beau, bien fait, & de bonne mi-
 ne; en un mot, c'est un des Chevaliers des
 plus accomplis que j'aye vû de ma vie. Il
 est pourvû de la Charge de Grand Admi-
 ral; & ce qui vous surprendra, c'est qu'il
 entend mieux la construction des Vaisseaux,
 & les Mathématiques, que les plus habiles
 Maîtres. Il y a deux Eglises Catholiques
 libres, permises, & publiques dans les États
 du Roy de Danemarc; l'une à *Glucstat* &
 l'autre à *Altena*. L'air de ce País est fort
 sain pour les gens sobres, & très-contraire à
 ceux qui n'ont pas l'esprit content; On ne
 connoit icy d'autre maladie que celle du
Scorbut. Les Médecins en attribuent la cau-
 se à l'air salé, & chargé d'une infinité de
 vapeurs

* *Danebrouc*, signifie l'Ordre blanc.

† *Gueldentew*, signifie Lion d'or.

vapeurs épaisses & condensées, lesquelles s'unissant sur la surface de la terre, s'insinuent avec l'air dans les pōimons, & par leur mélange avec le sang retardent si fort son mouvement, qu'il se coagule & de là provient le scorbut. Mais avec la permission de ces Docteurs, je prendray la liberté d'embrasser le parti de l'air de cette agréable Ville, en les priant de considérer que les impressions de l'air sur la masse du sang sont moins fortes que celles des alimens. Si le scorbut provenoit des mauvaises qualitez de l'air, il s'ensuivroit que tout le monde en seroit attaqué, ce qui n'est point; car les trois quarts des *Danois* en sont exempts. Je fonde mon raisonnement sur tous les soldats qui moururent de ce mal en 1687. au Fort de *Frontenac* & de *Magara* (comme je vous l'écrivis l'année * suivante) où l'air est le plus pur & le plus sain qui soit au monde. Il est donc plus raisonnable d'en attribuer la cause aux alimens, c'est à dire aux viandes salées, au beurre, au fromage, & même au défaut d'exercice, & au sommeil excessif. C'est un fait dont tous les gens de Mer, qui auront fait des voyages de long cours, ne diseonviendront pas, dez-qu'ils auront veu les terribles ravages que le scorbut sçait faire sur les équipages des Vaisseaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ay parlé, selon le sentiment d'un habile Homme, en qui j'ay beaucoup de foy.

Il

* 1688. Voyez mes lettres de cette année-
là.

Il me disoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du sang, ce qui fait que celuy de ces sortes de malades est destitué d'esprits, ou du moins ils s'y trouvent en si petite quantité, qu'ils sont facilement absorbés & envelopés par les acides qui y dominent, si bien qu'il est impossible qu'ils puissent exciter de grandes fermentations. Pour ce qui est du long repos, & du trop long sommeil, tout le monde sçait qu'ils disposent beaucoup à l'obstruction des intestins & qu'ils servent à engendrer des sucs cruds, empêchant toutes les évacuations sensibles acoutumées, tant par le mouvement ralenti des esprits, que par l'insensible transpiration des parties les plus subtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le sommeil réglé, & l'exercice modéré *ad ruborem, non ad sudorem*, sont les antidotes du scorbut & les meilleurs correctifs de la masse du sang sur la mer, comme sur la terre. Si cette digression est un peu longue, vous devez, Monsieur, l'attribuer au desir que j'ay de vous donner quelques avis pour vous préserver de cette maladie, en cas qu'il vous préne envie de faire quelque voyage de long cours; & ne croyez pas, s'il vous plaît, que je me sois écarté du fil de ma narration, pour prouver que l'air de cette Ile est meilleur que celuy de Portugal, c'est ce que je ne sçay pas. Car quelque air que je respire, je me porte également bien. Il est vray que l'inconstance du temps qu'on remarque icy pourroit me chagriner un peu, si j'estois obligé d'y passer

le reste de ma vie. Car le temps change assez souvent trois ou quatre fois le jour, passant du froid au chaud, du sec à l'humide, & du clair à l'obscur. J'ay eû l'honneur de faire la révérence au Roi dans son Château de *Frederisbourg*, où il conféra l'Ordre de l'*Elephant* à quelques Princes d'Allemagne, par procuration. Cette Cérémonie, qui me parut tout à fait belle, y attira quantité de Personnes de distinction, entr'autres tous les Ministres étrangers, qui se firent un très grand honneur d'y assister. Quelques jours après, ce Prince alla prendre l'air à *Cronembourg*, situé directement sur les rives du Détroit du *Sund*. La fortification de ce Château est régulière, il est revêtu de brique, & garni d'un grand nombre de Coulevrines de gros calibre, & de bonne longueur, qui défendent l'entrée de ce Détroit, auquel je puis donner 3500. pas géométriques de largeur. C'est à dire une grande lieüe de France. C'est un plaisir de voir entrer & sortir chaque jour une infinité de Vaisseaux, qui vont, & qui viennent de l'Océan à la Mer Baltique. Et comme les Canons de *Cronembourg* sont les clefs de cette porte, il faut que tous les Bâtimens étrangers viennent indispensablement mouïller au Bourg d'*Elseneur*, pour y raisonner, avant que de passer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une grosse Flotte de Vaisseaux de guerre n'auroit pas trop de peine à franchir ce passage, aux dépens de quelques Canonades, je l'avouë, mais si l'Armée navale du Roy de Danemarc étoit mouïllée dans ce Détroit, je suis persuadé qu'elle en

170 VOYAGES DE PORTUGAL,
défendrait l'entrée. Sur ce pied-là je conclus
donc qu'on ne doit pas trouver étrange que
Sa Majesté Danoise exige un médiocre tri-
but des Vaisseaux Marchands de toutes les
Nations, à la reserve des Suédois. Au moins,
il me semble qu'il est plus en droit de le faire
que le Grand Seigneur au Détroit des *Dar-
danelles*. Car la plupart des Vaisseaux qui en-
trent dans la Mer Baltique vont faire leur
commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à
Danzic, en *Prusse*, en *Courlande* en *Livonie*
& en *Suède*; au lieu que ceux qui entrent dans
les *Dardanelles* abordent aux Ports du *Grand
Seigneur*, pour trafiquer avec ses Sujets, &
non pas avec d'autres. Je voudrais bien sça-
voir si le Roy d'Espagne ne prétendrait pas
qu'on luy paiât aussi le droit d'entrée au Dé-
troit de *Gibraltar*, si l'Europe & l'Afrique
avoient l'honêteté de s'approcher tant soit peu
l'une de l'autre; même sans cela, qui sçait
si ce Prince aiant un jour une puissante Ar-
mée Navale, ne s'aviserait pas de l'exiger?
Cette question n'est pas si problématique que
vous le croyez. Quoiqu'il en soit, il y a
bien des gens qui s'imaginent à la bonne foy,
qu'on pourroit se dispenser de payer le tribut
du passage du *Sund*, si l'on s'obstinoit à passer
par un des deux *Belts*. Mais ils se trompent.
Cela seroit bon si les fables qui sont dans la
Mer, estoient aussi fixes que ceux qu'on im-
prime sur les Cartes Marines; ce qui n'est
pas. Car les uns se meuvent à chaque tem-
pête, & changent de place, au lieu que les
autres demeurent éternellement sur le Pa-
pier. D'ailleurs, il y a une infinité de ro-
chers

chers couverts & de courants irréguliers inconnus aux Pilotes les plus experts, malgré leurs Cartes & leurs * flambeaux de mer; où ces écueüils ne sçauroient être marquez. Chargeons de propos, & disons que le Danemarck produit quantité de choses qu'on y débite avantageusement aux Anglois & aux Hollandois. En voicy quelques-unes; le ségle, le froment, le Cidre, l'ydromel, les pommes, les bœux, les vaches, les cochons gras, les chevaux, le fer, le cuivre, le bré, & toutes sortes de bon bois de charpente, sur tout les mâts de Norwegue, où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin; pour mâter l'Arche de Noë; Il y a des Mines d'argent dans cette Partie Septentrionale, dont on prétend que le Roy pourroit tirer quelque avantage, s'il vouloit faire de la dépense pour les Ouvriers.

Les Norwegiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours, de Renard, De Martres, de Loutres & d'Elan, qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux Forces maritimes du Roy de Danemarck. Sa Flotte, qui est toujours bien entretenue, aussi bien que ses Magazins, & ses Arsenaux de Marine, est composée de 28. Vaisseaux de Ligne, de 16. Frégates, & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

- 8. Vaisseaux depuis 80. Canons jusqu'à 100.
- 10. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 80.
- 10. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
- 16. Frégates de 10. Canons à 26.

H 2

3. Ga-

* Livres de Cartes Hydrographiques, &c.

3. Galiotes à Bombes.
 1800. Charpentiers entretenus.
 400. Canoniers entretenus.

La paye des Capitaines de Vaisseaux est différente; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze Gardes marines, qu'on appelle Apprentifs, à 100. écus de paye par année. Or il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que ces Apointemens ne sont pas si médiocres que vous pourriez vous l'imaginer; car on vit plus commodément en Danemarck avec trente écus, qu'en France avec cent.

Outre les Forces Maritimes, dont je viens de parler, le Roy peut trouver au besoin 24 Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à près de 60. que ses Sujets sont obligez de luy fournir à sa volonté; & dont ils se servent pour le Commerce d'Espagne, de Portugal, & de la Méditerranée. Il faut remarquer en passant que les Vaisseaux Danois de 50. pièces peuvent hardiment prêter le côté aux Vaisseaux Anglois ou François de 60. à cause de la grosseur de leur Artillerie, & de la force de leur bois. Tous ces Bâtimens, dont je parle, sont construits à varangue demi platte, ce qui fait qu'ils sont assez pesans de voile, leur mâture est grosse & courte. Courte, pour ne pas sombrer sous les voiles, lorsqu'il s'agit de parer des Caps, des Iles, des Rochers & des Bancs, dans un gros temps; & grosse, afin de pouvoir

voir porter les voiles à tarc, en doublant ces Caps, ces Iles, &c. quand les vents fous & pesans de la Mer Baltique souffent avec impétuosité, les Matelots qui sont employez au service du Roy de Danemarc sont bien nourris, & bien payés; & ce qu'il y a d'avantageux pour ces gens-là, c'est qu'on leur donne dix ou douze écus de conduite, *Gratis*, outre leurs gages, dez-que la Flotte est rentrée dans le Port de *Copenhague*, pour desarmar. Cependant, il y a toujours 3000. Matelots entretenus icy, & logez dans des Cazernes uniformes, situées aux extrémités de la Ville. Finissons par les Monnoyes de ce Royaume.

Un Risdal Banque vaut 50. sous de Lubec.
 Un Risdal Danois vaut 48. sous de Lubec.
 Un Sclétal vaut 32. sous de Lubec.
 Un Marc Dansch vaut 16. sous de Lubec.
 Un Marc Dansch vaut 8. sous de Lubec.
 Un demi-Marc Dansch vaut 4. sous de Lubec.
 Un Sol de Lubec vaut deux Sous Danois; & deux Sous Danois valent 14. deniers de France. Faites vos réductions sur ce pied-là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux *Risdals* Danois, & quatorze Sous, quelque fois deux Sous plus ou moins. Le *Rosenobel* vaut le doublé. C'est à dire deux Ducats. Le Louïs d'argent ou l'Ecu de France passe en Danemarc pour un *Risdal* Danois. Les demi & les quarts à proportion, aussi bien que les Louïs d'or. Les lieues de l'Isle de Zélande, sont composées de 4200. pas géométriques; celles de Norwegue sont

174 VOYAGES DE PORTUGAL,
plus grandes, & celles de *Holstein* plus petites. L'Aune de *Copenhague* est d'un ponce & demi plus grande que nôtre demi-aune.

MONSIEUR,

J E partis de *Copenhague* trois jours aprez la datte de ma dernière Lettre, par la commodité des Carrosses de Mr. de Bonrepaus, qui voulant éviter l'embarras du passage des deux *Belts*, prit les devans pour aller attendre à *Goldink* le Roy de Danemarc. Il faut que vous sachiez que ce Prince fait tous les ans ce voyage en poste, quoique sa suite soit de mille ou douze cens personnes. Les Païsans des Villages situez sur la route, ou aux environs, sont obligez d'amener leurs chevaux à jour, & lieu nommé, pour être aussitôt attelés aux Carrosses & aux Chariots, qui contiennent ce nombre de gens avec leur bagage. Ces chevaux, quoique petits, sont nerveux, forts, vigoureux, ramassez, insensibles au froid, & même assez legers pour aller au grand trot, presque aussi vîte qu'au Galop; la course ordinaire de ces Animaux est de deux ou trois lieux, aussi bien que celle des soldats de Cavalerie, qui se trouvent à toutes les postes pour escorter le Roy des unes aux autres. C'est le 15. de Septembre que nous partîmes de *Copenhague* & nous arrivâmes dans trois heures à *Roskild*, ayant fait 6. lieues de 20. au degré. Nous n'eûmes que le temps de voir les Tombeaux des Rois de Danemarc, pendant que les Païsans ateloient leurs Chevaux aux Carrosses, & aux Chariots.

Ces

Ces Mausolées de marbre, qui sont des chefs d'œuvre d'Architecture, sont ornez de bas Reliefs, & d'Inscriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis sont de *Poros*, de l'*Afriquain*, du *Brocatelle*, du *Serpentin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux sont renfermez dans les Chapelles d'une Eglise antique qui apartenoit aux *Bénédictins*, avant que *Luther* se fit Chef de parti. Nous allâmes coucher ce jour-là à un Village prez du grand *Belt*, apres avoir eû le plaisir de voir quelques beaux paisages sur la route. Le lendemain à huit heures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corfor* situé sur les rives de ce Détroit, & fortifié de gazon à queue. Dez-que nous fûmes embarquez dans le Yact destiné pour Mr. de *Bonrepaus*, nous évantâmes nos voiles, mais le vent étoit si foible, & la mer si tranquille, durant ce trajet de quatre lieues, qu'on eût beu sur le pont des razades sans verser. Dez-que nous eûmes mis pied à terre à *Nibourg*, qui est une petite Bicoque régulièrement fortifiée, nous montâmes en Carrosse, & le même jour nous allâmes coucher à *Odenzée* ville Capitale de l'Ile de *Fionie*. Elle est située au milieu de cette Ile, qui est une des plus fertiles du Royaume. L'Eglise de l'Evêché est, pour le moins, aussi belle que grande, les Roys de Danemarc résidoient autrefois dans cette ville-là, dont les habitans eurent la cruauté de massacrer un de ces Princes. La Noblesse de cette Ile dispute l'ancieneté à celle de Venise, sur tout la Famille de *Trool*, qui signifie forcier, & dont les armés parlantes

176 VOYAGES DE PORTUGAL,
font un diable de sable en champ de gueule ;
d'où je conjecture que ce *Leo rugiens* étoit
plus traitable & plus illustre du temps des
premiers siècles, qu'en celui de * l'Auteur
des sept Trompètes, puisque les Nobles se
faisoient honneur de le placer dans l'écu de
leurs Armes. Le 18. nous-nous mêmes en
marche pour aller à *Midelford* où nous trou-
vâmes une Barque qui nous traversa de l'au-
tre côté du petit *Belt*, aprez avoir inutilement
attendu plus de deux heures, les Chariots qui
portoient les Domestiques & les Provisions
de Mr. de *Bonrepaus*. Dez-que le trajet fut
fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarés,
cependant la faim nous pressoit tellement
que nous fûmes obligés d'entrer dans la
Maison d'un Métayer, où nous aprétames
nous-mêmes des grillades & des ameletes,
qu'il fallut manger sans boire. Car la bière
de nôtre Hôte étoit aussi détestable que son
eau. Quelque temps aprez, les équipages
arrivèrent ; comme il étoit déjà tard, nous
fûmes contrains de passer la nuit dans cette
Maitérie. Le jour suivant nous arrivâmes à
Coldink, où le Magistrat eut le soin de lo-
ger Mr. de *Bonrepaus* dans la plus belle
Maison de la Ville, où le Roy arriva trois ou
quatre jours aprez. Cette petite Ville est
située dans le País de *Jutlant*, sur les rives
d'un Golfe si peu profond, qu'il ne porte
que des Barques. Cependant elle est consi-
dérable par la Dotiane des Bestiaux, qui ra-
porte au Trésor Royal prez de deux cens
mille

* Vieux radoteur qui soutient cent rêveries ca-
pables de renverser l'esprit des femmes.

mille *Risdals*. Le Château est une antique masse de Pierre, qui contient beaucoup de logement; mais sa situation est tout-à fait avantageuse; Car il est bâti sur une Eminence d'où l'on découvre tous les Paisages d'alentour. Les Danois veulent qu'on croye sur leur parole qu'un Ange fut envoyé du ciel dans la Salle de ce Château, pour avertir Christian troisiéme, Roy de Danemarck, que le bon Dieu se préparoit à le recevoir trois jours aprez cette notification. Ils ajoutent que pour conserver la mémoire de cette Vision miraculeuse, on mit dans l'endroit même où cet Ambassadeur céleste eut l'audience de ce Prince, un grand poteau, que j'ay vû toutes les fois que j'ay esté à la Cour; car c'est dans cette Sale-là que le Roy se faisoit voir dans le temps que j'estois à *Coldink*. Nous en partîmes le 24. pour aller à *Rensbourg* où nous arrivâmes le 25. aprez avoir passé par plusieurs petites Villes & Maisons Royales, dont la description nous meneroit un peu trop loin. Je me contenteray de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup plus de plaisir que de peine à courir la poste dans ce Pais-là, soit en chariot, soit en Carrosse, à cause de l'égalité du Terrain, où l'on trouve aussi peu de cailloux que de montagnes. Le Roy ne fut pas plutôt arrivé à *Rensbourg* qu'il visita les fortifications de cette Place, qu'on pourra bien-tôt métre au rang des meilleures de l'Europe. Ensuite, il fit la revue d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie, dont il eut sujet d'estre content. Au bout de quelques jours, il prit la route de *Glucstat*,

178 VOYAGES DE PORTUGAL,
qui est une petite Ville située sur l'*Elbe*, & presque aussi régulièrement fortifiée que celle dont nous venons de parler. Cependant, Mr. de *Bonrepais*, qui ne pouvoit suivre ce Monarque, à cause des affaires qu'il devoit terminer à *Rensbourg*, avec Mr. l'Abbé *Bidal*, me donna des Lettres pour des Personnes par lesquelles il s'imaginait que Mr. de Pontchartrain se laisseroit fléchir, mais il se trompa, comme vous l'apprendrez bientôt. Je n'eus pas plutôt pris congé de cet Ambassadeur, que je m'en allay à *Hambourg*, où quelques Personnes m'avertirent que Mr. le Comte de *Cuniffec*, Envoyé Extraordinaire de l'Empereur à la Cour de Danemarck, sollicitoit les Bourguemaîtres de me faire arrêter. La chose me parut assez vray-semblable, sachant qu'il avoit pris feu contre moy à *Frederisbourg*, quelque temps auparavant, au sujet de certaines illuminations qu'on fit en ce lieu là; ce qui m'obligea de me sauver au plus vite à *Altena*, où j'attendis un passeport de Monsieur le Duc de *Bavière*, sans quoy l'on m'eût arrêté dans la Flandre Espagnole. Dez-que je le recus, il se présenta l'occasion d'un Carrosse de retour, qui partoit pour *Amsterdam*, dans lequel je fus assez heureux de trouver une bonne place, à très-bon marché, sans être incomodé par le nombre de gens; Car nous n'estions que quatre, sçavoir, un vieux Marchand Anglois, une Dame Allemande, sa Femme de Chambre, & moy. Ce voyage, qui dura huit jours, m'eût juré huit éternitez, Sans l'agréable conversation de cette aimable Dame, qui parloit assez

assez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicatesse. Imaginez-vous, Monsieur, que les routes de l'Arabie deserte ne sont peut-être pas si mauvaises que celles de la Westphalie, au moins il est sûr qu'il n'y a pas tant de boue, mais c'est des gîtes dont je prétens vous parler, car il faut que vous sachiez que ces Cabarets sont des Archihôtiaux, dont les Hôtes mourroient de faim, si les Etrangers n'avoient pas la charité de leur donner des vivres; dont ils sont obligez de se pourvoir chez de riches Maitayers, qui se trouvent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoyables. Retraites, où les voyageurs ont la seule consolation de comander & de faire marcher l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon leur semble. On est trop heureux d'y trouver une poile, & un chauderon pour faire la cuisine. Il est vray que le bois n'y manque pas; & comme les cheminées sont isolées, & construites en quarré, vint personnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Cependant, j'admirois la patience de cette Dame, qui, bien loin de se plaindre des incommodités du voyage, se faisoit un plaisir de voir pester le Marchand Anglois, sa femme de Chambre, & moy. Je conjecturai par son air & par ses manieres qu'elle étoit femme de qualité, en quoi je ne me trompai pas, car j'appris après que nous-nous fûmes séparés qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. Elle conoissoit si bien le génie des François que je ne doutai pas qu'elle n'eût esté à Paris; ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me parla comme fort sçavante des premières

180 VOYAGES DE PORTUGAL,
Persones de la Cour. D'ailleurs, elle avoit un vieux Domestique François & Catholique, qui n'entendoit presque point l'Aleman. Elle étoit grande, bien faite, avec assez d'embonpoint, & même si belle qu'elle fit en vain tout ce qu'elle put pour mē persuader qu'elle avoit cinquante cinq ans. Elle ne pouvoit souffrir qu'on luy dît que la fraîcheur de son tein sembloit luy donner un démenti. Elle prenoit cet aveu pour une injure, prétendant que les charmes d'une femme de cinquante ans sont trop ridés pour causer de l'admiration. Chose singulière & bien extraordinaire! Car les personnes de son sexe ne sont guère acoutumées à tenir ce langage, puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en soit, elle me parut fort prévenue contre les gens de notre Nation, qu'elle traitoit d'indiscrets & d'évaporés, se récriant toujours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des Allemans. Comment, disoit-elle, est-ce que les François ont l'audace de leur disputer le bon esprit, en les prenant pour des gens grossiers & matériels, au lieu de les prendre pour des gens de bons sens & de réflexion, qui pénètrent le fond des choses avec beaucoup de jugement? Quoy donc, continuoit elle, faut-il être François pour avoir de l'esprit; faut il avoir cette vivacité & ce faux brillant qui éblouit avec un vain éclat? Faut-il avoir le feu d'une imagination prompte & subtile pour débiter des sonnettes avec des paroles dorées? Non non, cette délicatesse d'expressions est de la crème
foië-

soiétée; il s'agit, pour rendre justice aux uns & aux autres de céder aux François la science de bien parler, & aux Allemans celle de bien penser. Cette Dame n'en demeura pas là; car ayant attaqué vigoureusement la fierté de la Nation, elle la traita de vaine & d'orgueilleuse, dont la présomption & la vanité sont les moindres défauts. Vous voyez par-là, Monsieur, qu'il falloit qu'elle eût été en France, & d'autant plus qu'elle sçeut fort bien me dire que les François insultoient les Allemans par ces proverbes ridicules. *Cet homme entend aussi peu raison qu'un Alleman, il m'a fait une querelle d'Alleman. Il me prend pour un Alleman. Cette Femme est une bonne Allemande,* pour dire qu'elle est sotte & naïve. Cependant; je tâchois de la dissuader, en luy remontrant qu'elle devoit faire une grosse différence entre les François raisonnables & ceux qui sont assez fous de s'imaginer, qu'ils sont les modèles sur lesquels toutes les autres Nations doivent se former. Je la priai de se deffaire de ses préjuges, & de croire que les gens d'esprit font beaucoup d'estime des Allemans, dont on peut louer le mérite, la probité, le bon sens, & la bonne foy. Effectivement, Monsieur, on ne peut refuser ces bonnes qualitez aux gens de quelque distinction parmi eux; aussi l'étimologie du mot *all* qui signifie *tout*, & *man* qui veut dire *homme*, fait voir qu'ils sont propres à tout faire, comme les Jésuites, à qui l'on a donné cet titre de *Jésuita omnis homo*, ce qui fait, par une plaisanterie sophistique, que tous les Jésuites sont

Allemands. Je n'en demeurai pas là, car je l'assurai que nous les considérons par mille beaux endroits, leur étant redevables d'avoir trouvé les propriétés de l'aiman, sans quoy il eût été impossible de faire la découverte du Nouveau Monde; d'avoir inventé l'Imprimerie, sans quoy l'on auroit pris des Manuscrits fabuleux pour des Ecrits divins; & d'avoir enfin trouvé l'invention des Horloges, de la fonte des Canons, & des Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils ont beaucoup d'industrie & de capacité. J'ajoutai à cela que l'Allemagne a produit des soldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait trembler le Capitole, après avoir défait les Consuls Romains, & soutenu vigoureusement les efforts du courage & de la puissance des Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a pas esté moins fertile en Savans, à la teste desquels on peut métre *Juste Lipse, Furstemberg, Mr. Spanheim & Melanchton*. A ce mot de *Melanchton* la Dame m'interrompit; en me disant qu'elle étoit surprise de ce que les François reprochoient aux Allemands le vice de trop boire, pendant qu'on pourroit leur reprocher celuy de Platon avec le jeune *Dion, & Agathon*. J'estois prêt à lui répondre, que si les François étoient du goût de ce Philosophe, c'estoit seulement pour aimer aussi constamment des Femmes surannées qu'il aima sa vieille *Archeanasse*; mais je me contentai de luy dire que les Allemands se sentant offencés du titre de Beuveurs, supposoient aux François l'amour *Platonique*, pour les rendre odieux aux personnes de son Sexe. Il n'en falut pas d'a-

van-

vantage pour les justifier , car elle se paya de cette raison. Au reste, elle avoit de l'esprit infiniment , & même elle estoit si aimable à un âge si avancé que si *Balzac* l'eût vûe , il ne se seroit pas avisé de dire qu'il n'a jamais peu trouver de belle Vieille en sa vie. Il falloit , sans doute, que cet Oracle de la Gascogne entendît par ce mot de Vieille une femme de 70. ans : Car j'en ay veu trois ou quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée sans rides & sans cheveux blancs ; dont les yeux servoient encore de retraite à *Cupidon*. Je ne fus pas plutôt arrivé à *Amsterdam* , que je loüay le *Rouf* du Bateau de nuit de *Rotterdam* , qui part tous les jours à trois heures aprez midi , de l'une de ces villes pour aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu que je ne regrétai pas. Car j'eus la commodité de dormir avec beaucoup de tranquillité durant la nuit , sur des matelats que le Patron est obligé de fournir aux Passagers qui louent cette petite chambre. Le lendemain de mon arrivée à *Rotterdam* , je m'embarquay pour la Ville d'*Anvers* , dans une *Seméle* qui est un Bâtiment à Varangues plattes , & à seméles , où l'on ne paye que demi pistole pour Maître & Valet. Cette navigation seure & commode se fait jusques là par le secours des Marées & des vens favorables ou contraires , entre la Terre ferme & les Isles Hollandoises. Je me servis d'*Anvers* à *Bruxelles* du Bateau ordinaire , qui est une espèce de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dez-que j'arrivay à *Bruxelles* , on me conseilla de prendre la poste pour *l'Isle* , parce que les Voleurs ne laissoient guère

184 VOYAGES DE PORTUGAL,
guere passer des Carosses & des Chariots
sans dépouiller les gens qu'ils y trouvoient.
Je profitai de cet avis, & par ce moyen j'é-
vitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver,
si je l'eusse rejeté. Enfin, deux jours aprez
mon arrivée à l'Isle, je pris le Carrosse qui
part deux fois la semaine pour cette bonne
Ville de Paris, où j'arrivay la semaine pas-
sée aprez avoir esté bien écorché par les im-
pitoyables Hôtes de la route. Ils ne font
non plus de quartier aux Voyageurs qui
ne marchandent pas ce qu'ils mangent, que
les Douaniers de *Perrone* à ceux qui ne dé-
clarent pas ce qu'ils portent. La visite qu'ils
font est si exacte, que non contents de vui-
der les Coffres & les malles, ils foiillent les gens
depuis la teste jusqu'aux pieds; les femmes
grosses leur sont si suspectes, qu'ils glissent
quelquefois la main où l'on glisse autre cho-
se. Et si quelqu'un porte du tabac en pou-
dre, du Thé, des Etofes des Indes,
ou des Livres de Hollande, tout son ba-
gage est confisqué. Je ne fus pas plû-
tôt arrivé icy, que j'allay à *Versailles*,
pour donner les lettres dont Monsieur de
Bonrepais m'avoit chargé. Les Persones à
qui elles s'adressoient firent en vain tout ce
qu'elles pûrent pour obtenir de M. de *Pont-
chartrain* que je justifiassé la conduite que
j'avois tenue à Plaisance. Il leur répondit
froidement, que l'esprit roide & inflexible du
Roy ne recevoit jamais de justifications d'un
Inférieur envers son Supérieur. Or cette
réponse, qui ternit en quelque façon, l'éclat
du mérite & la judicieuse conduite d'un si
sage

sage Prince , me fit bien connoître que ce Ministre étoit moins sévère par principe d'équité, que pour suivre la dureté de son naturel *Iroquois*. Cependant, je pensai mourir de chagrin, quoique tous mes Amis tâchassent de me consoler, en me conseillant de m'élever au dessus de ma mauvaise fortune, jusqu'au changement de Gouvernement. Ils ne balancèrent point à me persuader de chercher quelque azile où je pûsse être à couvert de la fureur de Mr. de *Pontchartrain*, pendant qu'il plaira à Dieu de le laisser vivre pour lui donner le temps de se convertir. *Je ne veux pas que le pecheur meure, mais je veux qu'il se convertisse &c.* Cette exhortation est d'une belle spéculation, mais peu efficace lorsqu'il s'agit d'attendre si long temps, sans autre ressource que le trésor du fond de la boîte de *Pandore*. Adieu ; Monsieur, je partirai incessamment pour ma Province, où je ne ferai que passer comme un éclair ; je ne vous écris pas le reste, me contentant de vous dire simplement que je suis,

Monsieur,

Votre, &c.

A Paris ce 29. Decembre 1694.

MONSIEUR,

Vous serez bien surpris d'apprendre que je suis à la vue d'une Terre dont il ne me reste que le nom. Mais ce qui suit vous surprendra d'avantage, c'est que toutes les
re-

186 VOYAGES DE PORTUGAL,
recommandations des premières Personnes de
la Cour n'ont pû toucher le cœur de Monfr.
de Pontchartrain, tant il est prévenu contre
moy. Il est question de vous dire qu'étant
parti de Paris avec bien du mécontentement,
j'allai m'en consoler, quelques mois, dans
une certaine Province du Royaume qu'il
vous sera très facile de deviner. De là je
fis un saut droit à la Rochelle, où je m'em-
barquai sur un Bateau qui porte ordinaire-
ment des Passagers à la *Tremblade*. Je me
trouvai dans cette Voiture dans la Compag-
nie d'un Moine blanc, dont l'histoire est trop
singulière pour n'en pas dire quelque chose.
Il s'apelloit *Don Carlos* Baltazar de Mendo-
za; il est fils d'un bon riche Gentilhomme
de Bruxelles; il est âgé d'environ trente trois
ou trente quatre ans, & pour le moins aussi
haut & aussi maigre que moy. Il servit trois
ou quatre ans le Roy d'Espagne en qualité
de Capitaine de Cavalerie, & comme il s'at-
tachoit plus à l'étude des Sciences qu'à celle
de plaire au Gouverneur général des Pais-
Bas, sa Majesté Catholique luy refusa un
Régiment que son Père ofroit de lever à ses
dépens. Ce refus l'obligea de quitter le ser-
vice; ensuite ses parens le voulant marier, il
alla se faire Moine en Allemagne, & quel-
que temps après il jetta le froc aux orties.
Les gens qui m'ont conté son histoire, m'ont
assuré qu'il avoit repris & laissé plusieurs fois
son froc. Quoiqu'il en soit, on peut dire
que ce Moine est un des habiles hommes de
son siècle. Il possède aussi parfaitement les
meilleures Sciences, que les principales Lan-
gues

gues de l'Europe. C'est un aveu qui est sorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux, qui luy rendirent plusieurs visites dont je fus le témoin ; car nous logeâmes ensemble dans cette ville-là. Le meilleur de l'affaire, c'est que le lendemain de nostre arrivée deux Marchans de son Pais luy contèrent de beaux Louïs d'or, d'une partie desquels il se défit en faveur des Soldats du Château Trompète, qui n'auroient jamais creu qu'un homme d'Eglise pût être si libéral envers des gens de guerre. Tous les Théologiens, Mathématiciens, & Philosophes qui le visitèrent étoient si charmez de son sçavoir, qu'ils avouoient que l'homme du monde le plus subtil & le plus pénétrant ne pourroit jamais aquérir aprez une étude de 60. ans, les connoissances de celui-ci. Nous demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, sans qu'il eût la curiosité de voir autre chose qu'une petite Eglise du Voisinage, & le Château Trompète. Il lisoit & écrivoit incessamment : mais pour de Brevière, *nescio vos*. Je croy même qu'il n'en portoit pas. Car il n'estoit ni Diacre, ni Prestre. Pour ce qui est de son Ordre, il ne m'a pas esté possible de le sçavoir ; car quand je le luy ay demandé, il m'a répondu, *Je suis Moine blanc, & rien plus*. Nous prîmes tous deux place dans le Carrosse de Bayone (car il s'en va en Espagne) & lorsque nous arrivâmes à l'Esperon, nous nous séparâmes, & je pris la route de Dax, & luy celle de Bayone. Je ne fus pas plutôt arrivé dans la maison Champêtre où je suis, que je recûs une infinité de visites,

dont

dont j'aurois bien peu me passer ; car j'ay la teste si pleine des contes de vigne , de jardinage , de chasse , & de pêche , dont on me parle depuis quatre jours , qu'à peine ay-je l'esprit assez libre , pour vous dépêcher cet Exprez , & pour vous faire un détail des affaires qui m'obligent à vous demander une Entreveüe ; mais ce qui me trouble d'avantage , est l'impertinente folie de nos plus sages Coinpatriotes. Car ces bonnes gens tant Prestres , Gentishommes , que Païsans ne font que me parler de Sorciers , depuis le matin jusqu'au soir , & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin , pour peu qu'ils continuent à me débiter leurs chimères , je croi que je deviendrai Magicien. Ces Visionaires m'assurent d'un grand sérieux que tel & telle sont Sorciers , quelques-uns jurent de bonne foy qu'ils le sont eux-mêmes , d'autres me disent en conscience , qu'ils l'ont été , & qu'ensuite ils ont quitté le sabath. Je demande aux uns & aux autres les charmes de ce sabath ; ils me répondent que c'est un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins , les plus beaux repas , les plus belles Femmes , & la plus agréable simphonie qui soit sous le Ciel ; qu'on y boit , qu'on y mange , qu'on y danse , & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs sans être forcier. Enfin , je ne croy pas qu'il soit permis aux Bêtes d'être si Bêtes que ces Foux-là. Ceci surpasse l'imagination , car enfin , on s'appelle icy forcier , comme ailleurs on s'appelleroit Camarade.

Tout

Tout le monde en croit le nombre si grand qu'il est honteux à un homme de ne point passer pour tel ; Ainsi chacun se fait gloire de porter ce vénérable Titre de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je suis icy, parceque je me tue de dire à nos Prêtres & à nos Gentishommes qu'il n'appartient qu'aux Cerveaux creux de donner dans le panneau de ces rêveries. Mais ce qui me désespère, c'est qu'ayant autant d'esprit que vous en avez, vous puissiez vous même gober ces folies si monstrueuses, malgré cent raisons contraires à cette ridicule opinion. Sçachez, Monsieur, qu'il faut absolument nier la toute puissance de Dieu, si l'on établit dans le monde les Sorciers, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable visible que nous mettons à la queue de toutes ces chimères. C'est avoir peu de religion, d'esprit, & de sagesse de croire que Dieu se serve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la Terre. Il n'y a que les Européens capables de croire ces sottises. Chacun se fait un plaisir de conter ces visions. Il ne se trouve personne qui n'ait vu, ou entendu quelque Esprit en sa vie. Peu de gens vont à la source de ces erreurs populaires. On se feroit un scrupule de croire que ce sont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrétiens ; on a trop bonne opinion des gens d'Eglise pour leur imputer cela ; & si par hazard il se trouve un homme persuadé de la fourberie des Prêtres qui faisoient

soient parler les Oracles, pour excroquer la bourse des hommes, & les cuisses des Femmes, il se trouvera cent ignorans qui ne le croiront pas. Croyez-moy, Monsieur, j'en demeure à ces anciens Prêtres, pour ne pas vous scandalizer par les industries des Modernes; j'ay la Marmite du Pape trop en tête pour l'empêcher de bouillir; car elle pourroit bien estre un jour ma dernière ressource, ainsi je dois me taire. Ceci mériteroit une Dissertation claire & distincte; peut-être l'aurez vous de moy quelque jour. Cependant aprenez, s'il vous plaît, qu'un * Esprit fort ne scauroit jamais se laisser persuader qu'il y ait des Sorciers &c. sur tout en considerant qu'ils sont tous gueux comme des Rats d'Eglise; & comment est ce que ces Coquins auroient le courage de se fier à un Maître qui les laisse pendre & brûler, bien loin de leur enseigner des trésors cachez, & mille autres secrets dans le commerce du monde, qui pourroient les enrichir? Comment peut-on croire, je vous prie, que Dieu donne le pouvoir à ces gens là d'exciter des tempêtes, de bouleverser les élémens? On prétend que le diable les engage par des promesses, & qu'il fait des pactes avec eux sous seing privé; si cela étoit-il s'ensuivroit que Dieu donne le pouvoir au Diable de séduire les misérables Mortels, ce qu'il ne scauroit faire sans autho-

ser

* J'appelle Esprit fort un homme qui aprofondit la nature des choses; qui ne croit rien que ce que la raison a meurement examiné, & qui sans avoir égard aux préjugez, décide sagement les affaires dont il s'est éclairci à fond.

fer le mensonge. Ainsi, c'est insulter en forme la sagesse de Dieu, de prétendre qu'il arme l'Ennemi du Genre-humain contre les hommes. Il n'appartient qu'aux Cerveaux creux & propres à recevoir toutes sortes de rêveries, de croire comme des Articles de Foy, la méchanceté des Sorciers, l'industrie des Magiciens, le pouvoir des Enchanteurs, l'apparition des Esprits, & la souveraineté du Diable, puis que tout cela ne se trouve que dans l'imagination des Fous & des Cagots. Il est bon que la populace se repaisse de ces chimères; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout pais; faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ay raison. Il ne falloit autrefois qu'être Philosophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les sauvages croyent qu'une montre, une boussole, & mille autres machines sont meues par des Esprits. Car les peuples ignorans & grossiers se forment des idées extravagantes de tout ce qui surpasse leur imagination. Les Lapons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoir vû faire des tours de gibecière. Le mangeur de feu de Paris a passé très-long temps pour un Magicien. Les Portugais brûlerent un Cheval qui faisoit des choses merveilleuses; & son Maître l'échapa belle, parce qu'on le croyoit un peu Sorcier. En Asie les Chimistes sont reputés empoisonneurs; en Afrique les Mathématiciens passent pour des Enchanteurs; en Amérique les Médecins sont regardez comme des Magiciens; & en quelques endroits de l'Europe ceux qui possèdent la langue Hebraïque sont acusez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers; quelle

quelle apparence y a-t-il que ces gens-là vou-
 lussent donner leur ame au Diable, pour les
 plaisirs imaginaires du sabat, pour empoison-
 ner des Beltiaux, pour faire tomber des orages
 de grêle sur les bleds, pour élever des Vents
 furieux qui renversent les arbres, & les fruits?
 Ne lui demanderoient ils pas plutôt des riches-
 ses? Car enfin, si le Diable a le pouvoir de
 bouleverser les Elemens, & d'interrompre le
 cours de la Nature, pourquoy n'auroit-il pas
 celui de tirer de l'or des Mines du Perou, ou
 des Trésors de l'Europe, pour faire des pensions
 à tous ces Sorciers, qui sont gueux comme des
 Rats d'Eglise. Vous me répondez que les
 piéces d'argent se convertissent dans les mains
 du diable en feuilles de Chêne; or cette
 raison détruit le pouvoir qu'il a de faire tant
 de merveilles, & même celuy qu'il commu-
 nique aux Sorciers. Mais supposons qu'il ne
 luy soit pas permis de manier de l'argent, ne
 pourroit il pas, étant aussi sçavant qu'on le
 fait, leur enseigner les moyens d'en acqué-
 rir dans le Commerce & dans les Jeux, leur
 indiquer les trésors cachez ou perdus par le
 naufrage des Vaisseaux, ou du moins leur
 donner le même secret qu'au Magicien *Pa-
 fetes*, qui faisoit revenir dans sa bourse
 l'argent qu'il avoit dépensé? Vous trouve-
 rez des gens qui vous soutiendront que le
 Diable s'est servi de la goetie très-long temps
 avant le Déluge, pour précipiter les peu-
 ples dans une idolatrie magique; mais si
 vous menez ces Docteurs de conséquence
 en conséquence, il s'ensuivra que Dieu fe-
 roit d'une malice atroce; ce qui ne sçau-
 roit

roit estre. Ne vous étonnés pas, Monsieur, de ce que je nie à cette heure les Magiciens, aussi bien que les Sorciers; je le fais parce que, à mon avis, si l'on convenoit des uns, il faudroit convenir des autres. Il n'y a point d'homme au monde qui ne prenne *Agrippa*, pour le Prince des Magiciens; cependant il ne l'estoit non plus que vous. Voici en quoy consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus habiles de son siècle ayant donné des preuves de son sçavoir, en présence de la Canaille de Lion, les Femmes en furent si charmées, qu'elles se servirent presque toutes de luy pour coëf-fer leurs Maris, il eut quelques Religieux Démonographes pour Rivaux, qui le mirent aussitôt à la tête des cinq Papes que le Cardinal schismatique *Benno* a eu l'insolence de traiter de *Magiciens*. Cependant, le Livre d'*Agrippa* fait autant d'impression sur l'esprit des sots, que le Grimoire, les clavicules, & que le Heptameron de Pierre *d'Apono*. Toutes ces chimères viennent des impertinens Démonographes, qui ont rempli toute la terre d'illusions, par malice, ou par ignorance. Je ne sçauois lire les Livres de Jean *Nider*, de *Uvier*, de *Niger*, de *Sprenger*, de *Platine*, de *Tostat*, & des Jésuites *del Rio*, & *Maldonat*, sans les maudire éternellement, car ils soutiennent des absurditez si contraires à la Raison & à la sagesse de Dieu, que les Princes Chrestiens devroient faire une recherche de tous ces Exemplaires, pour les faire brûler par la main du Bourreau, sans épargner la Démonomanie de Jean *Bodin*, le Maillet

194 VOYAGES DE PORTUGAL ,
des Sorciers , & les sept Trompètes. Quelle
apparence y a-t-il qu'*Eric* Roy des Gots
fût surnommé *Chapeau venteur* , à cause qu'il
appeloit tous les vens avec son chapeau , les
faisant tourner vers la partie du Monde que
bon luy sembloit ? Que *Paracelse* eût une
Armée de Diabes sous son commandement ;
Que *Santabarens* fit voir à l'Empereur Ba-
file son fils en vie , quoiqu'il fût mort ; Que
Michel l'Écossois prédit à l'Empereur Frédéric II. le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola*
dans la Pouille , que *Pithagore* fit mourir
un serpent en Italie , par la vertu de certai-
nes paroles magiques ? Cependant ces Au-
teurs soutiennent cent mille fables de cette
nature , comme des Véritez incontestables.
Mais ce que *Gervais* soutient de la mouche
d'airain de Virgile , couronne l'œuvre. Je
m'étone qu'un Chancelier de l'Empereur
Othon ait pû montrer son extravagance par
cette fausseté , suivie de mille autres ; cela
vous fait voir que la Dignité de Chancelier
n'a pas toujours la vertu de rendre sages tous
ceux qui en sont revêtus. N'avons-nous
pas ouï dire cent fois que le Diable avoit
emporté le Président *Pichon* ? Personne ig-
nore-t il le pacte de Mr. le Maréchal de
Luxembourg ; & ne croit on pas aveuglé-
ment que le pauvre * *Grandier* fit sortir cent
diablotins de l'enfer , pour entrer dans le corps
des Religieuses de Loudun ? Quelles imper-
tinentes sotises allégué Jean *Schefer* dans
son

* Curé de Loudun que la tiranie du Cardinal de
Richelieu fit périr par le feu , sans avoir commis
d'autre crime que celui de luy avoir déplû.

son Histoire de la Laponie? Cela n'est-il pas étonnant qu'on permet la lecture de ces livres? N'y a-t-il pas des gens assez fous pour croire ces Chimères, comme des articles de Foy? Les desabuserez-vous, & vous sera-t-il possible de les persuader qu'il n'y a point de Nouveurs d'éguillete, d'Empsalmistes qui guerissent les playes par des paroles, de Vendeurs de Caractères, qui par la vertu de certaines fioles, jarretières, &c. font des miracles de toutes especes? Non, Monsieur, vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique; ou tout au moins pour un Magicien, qui butteroit par cette finesse à mettre à l'abri des poursuites de vôtre Parlement toute la Confrairie Magique. Croyez moy, Monsieur, tout ce que je vous écris est positif, le Diable n'a pas le pouvoir de se manifester à nos yeux; par conséquent il ne sçauroit nous attirer dans son parti, par des conventions de Magie, ou de sortilege; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu, qui ne tend point de pièges aux hommes déjà sujets à tant d'égaremens, par leur propre misere. Mon intention, comme vous voyés, n'est pas de nier le Diable, car je croy qu'il est aux Enfers; mais je nie qu'il ait jamais sorti de ce pais-là, pour venir faire du ravage en celuy-ci. Vous aurez beau m'alleguer les passages de l'Écriture; je vous répondray que si vous les preniez tous à la lettre, vous doneriez des pieds & des mains à Dieu, & même il faudroit que vous fiesiez parler le St. Esprit comme un Iroquois. Il faut que vous scachiez qu'avant l'arrivée

196 VOYAGES DE PORTUGAL,
du Messie, les Demons étoient des Dieux bé-
nins & Tutelaires, & ce mot de *δαίμονια* ne
signifioit autre chose que les bons Genies.
Mais les Evangelistes les ont rendus infer-
naux, en leur donnant l'épithete de *κακά*,
qui veut dire méchans. Ce qui fait que de-
puis ce temps-là les bons Diabes sont deve-
nus malins, selon le sens litteral. Vous vo-
yez donc, Monsieur, que je ne m'obstine
qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les En-
chanteurs &c. Cela m'est d'autant plus fa-
cile que les Intreprètes de l'écriture sainte
les appellent indifféremment Astronomes,
Chiromanciens, & Astrologues. De sorte que
par l'explication de ces mots sinonimes, ils
n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là
fussent les Ecoliers du Diable; ceci méri-
teroit une Dissertation fort étendue. Car la
matière est un peu délicate. Je me conten-
te de l'effleurer en passant, sans m'arrêter
plus long-temps à justifier des Criminels d'un
Crime imaginaire, qu'il est impossible de com-
mettre effectivement. Croyez moy, Mon-
sieur, les Magiciens sont ces Filoux qui
coupent adroitement la Bourse, & qui dé-
crochètent les portes avec la même subtilité;
les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les
Farfadets & les Esprits sont ces Marauts de
valets qui volent de nuit les fruits du jar-
din, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie,
qui caressent les servantes, & peut-être, la
femme de leur Maître. Les Enchanteurs
sont ces Courcurs de Ruelles, ces Soupirans
en titre d'office, qui sous promesse de ma-
riage, atrapent les sottés filles, qui donnent
dans

dans le panneau de leurs Enchantemens. Les devins sont ces fins Ecclésiastiques qui connoissant la foiblesse d'esprit de certains Richards leur extorquent des legs pieux, avec leur dextérité ordinaire; & les Sorciers sont ces faux Monoyeurs dont nôtre Pais est assez fertile, aussi bien que de ces Rogneurs qui font la barbe si adroitement aux Pistres & aux Pistoles d'Espagne; car c'est justement durant la nuit, & dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces operations sabathiques. Je vous dis tout ceci pour en être bien informé. Apres cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Je sçay que les Bearnois ont un peu de penchant à la superstition; ils en sont redevables aux anciens Membres de leur * Parlement, qui poussez d'une cruauté pire que celle de Néron, ont fait brûler tant de pauvres malheureux Innocens. Si ces enragez Conseillers sont en Paradis, il est sûr que vous ni moy n'irons jamais en enfer. Croyez moy, tout homme qui sera capable de croire les chiméres dont il est question, ne hésitera pas à gober cent mille autres fables, dont les gens d'esprit se moquent fort sagement. Mon intention n'est pas de desabuser le Vulgaire ignorant, car ce seroit vouloir prendre la Lune avec les dents. Ce n'est qu'à vous à qui j'en veux; car vous jurez (à ce qu'on dit) que tous les Chats de la Province ont l'honneur d'être animez par les ames de ces anciens Sorciers, dont les cendres ont servi si long temps aux Blanchisseuses de Pau pour faire la lessive. Vôtre salut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'est pas un Arti-

cle de foi. On se fait grand tort à soy-même d'ajouter foi à ces fornétés d'apparitions. C'est être ingénieux à se faire peur, en se mettant dans l'esprit qu'un Diable se transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes sortes de figures pour mandier des prières à des Vivans, qui sont assez embarrassés à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. De z-qu'on croit ces visions, on ne sçauroit coucher seul dans une Maison, le bruit d'un Rat suffiroit pour faire glacer tout le sang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épou- vantée tremble à la veue de ses propres chimé- res. Outre le mal qu'on se fait à soy-même, on en cause beaucoup aux autres, par le récit qu'on fait de mille aventures impertinentes & ridicules. Les esprits foibles les avalent comme de l'ipocras, on intimide tellement les femmes qu'elles sont obligées de faire coucher avec elles, en l'absence de leurs Maris, des gens assez résolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres &c. Les jeunes filles ne sçauoient aller verser de l'eau, si quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choses fâcheuses, dont les Voleurs, les Scelerats, & les Pail- lards profitent avantageusement. Pour moy je jureray de bonne foi que je n'ay jamais de ma vie rien vû, ni entendu de surnatu- rel, pendant la nuit, en quelque País que je me sois trouvé. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre monde. J'ay traversé plus de cent fois

fois à minuit le Cimetière de Quebec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ay jamais rien aperçu ; mais supposons que j'eusse veu quelque fantôme, (excusés la supposition) sçavez vous ce que j'aurois fait ? Le voicy. J'aurois passé mon chemin l'épée nue sous le bras, fort tranquillement. Si le Spectre eût esté à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, je l'aurois prié fort honêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistolets sont fort inutiles en ce cas-là ; je l'avoüe : mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si c'eût été un Spectre (ma supposition continuant) j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur, que cette ombre & cette vapeur auroit pu me blesser ; & si c'eust esté quelque Vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent, Remarquez, s'il vous plait, que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins &c. Vous n'avez jamais esté tué ni blessé, (au moins n'en avons nous jamais veu) si donc ces prétendus Ambassadeurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi les craignons nous davantage que les éclairs afreux qui précèdent les éclats du Tonerre ? Car enfin, une homme sage ne doit naturellement craindre autre chose que ce qui peut lui nuire directement ou indirectement. Cependant (me direz vous) il faut qu'il y ait quelque chose à cela, que je ne conçois pas, puisqu' un homme de guerre reconnu pour brave & pour intrépide en cent occasions, a

tremblé , pâli , & sué de frayeur , à la veüe & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui prétendoient se divertir à ses dépens. Je conviens que cela peut arriver , puisque cela est déjà arrivé à des gens de courage. Mais cela provient de ce qu'ils ont donné dans les visions dez leurs plus tendres années , & qu'ils s'y sont toujours entretenus , sans se donner la peine de bien examiner s'il pouvoit y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce que les autres gens bornez croient de la puissance du Diable, en un mot, ces gens-là ne craignent uniquement que leur imagination. C'en est fait , je m'arrête là , car le temps presse. Je dois travailler sans cesse à mes affaires. Dieu veuille que je ne trouve point de Chicaneurs en mon chemin , car on ne se tire pas si bien d'affaire avec eux , qu'avec les Sorciers & les Fantômes. Je vous demande une entreveue à *Orthez*. Les papiers qui accompagnent cette lettre vous diront le fait dont il est question. Je voy que ce País est bon, mais, entre nous, la monnoye ni galope guère , c'est ce qui ne m'accommode pas ; car on ne vit pas sans argent parmi les Européans , comme on fait parmi les Hurons de Canada. Je regréte ce País-là toutes les fois que la marée descend de ma Bourse, pour faire Place aux inquiétudes & aux soucis que j'ay pour la remplir de ce précieux métal , qui donne de la joye & de l'esprit , & toutes sortes de beaux talens

ET DE DANEMARC. 201
lens aux hommes les moins hommes. Sur
cela je suis ,

Monsieur ,

Vôtre &c. à Erleich.

Le 4 Juillet, 1695.

MONSIEUR,

P Our le coup je suis sauvé, apres l'avoir
échapé belle , comme vous l'aurez sans
doute appris , lorsqu'on vous aura donné des
nouvelles de ma fuite , dont voicy le détail,
en fort peu de mots. J'étois prêt à me trou-
ver au Rendez-vous que je vous avois don-
né à *Orthez* , & pour cet effet j'avois esté à
Dax , où je devois recevoir des papiers,
qui me paroïssent fort utiles ; quand ,
pas un bonheur sans égal, une lettre d'une
certaine personne de Versailles me fut ren-
due. Je ne l'eus pas plûtôt lue que je pris
le chemin de mon Auberge, afin de médi-
ter les moyens de sortir du Royaume , sans
être poursuivi. Vous pouvez croire que
mon Conseil fut bien tôt assemblé, car une
cervelle comme la mienne n'est pas de natu-
re à perdre le temps en délibérations. Sur
ce pied , je me déterminai à donner le chan-
ge à mon Hôte , luy demandant par écrit le
chemin d'*Agen* , où je suposay avoir quel-
que affaire. Le meilleur de l'affaire e'est
que j'avois déjà tiré de mes Fermiers près de
deux cens Loüis , comme vous l'avez appris,

avec un très-beau cheval qui m'a si généreusement retiré du boubier. Il fut question de me lever au point du jour , & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui me menoit à toute autre route que celle dont je vous parleray. Car , dez-que je fus sorti , je pris le chemin *d'Orthez* , évitant toutes fortes de Bourgs , & de Villages , passant par des Landes , dans des Champs , dans des Vignes , & dans des Bois , en suivant de petits sentiers , couchant en des maisons écartées. Je n'avois d'autre guide que le soleil , & la veüe des Pirénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin , quel estoit celuy de *Pau* , enfin , pour couper court , sans m'arrêter au récit de quelques rencontres , je vous diray que j'arrivay à *Laruns* le dernier Village de Bearn , situé , comme vous sçavez , dans la Vallée *d'Ozaou*. Je ne fus pas plutôt entré dans cet impertinent Village , qu'un tas de Païsans m'investit de tous côtez. Jugez , s'il vous plaît , si je n'avois pas raison de croire que le grand Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me trompai , car ces Coquins ne m'arrêterent que parce que ma mine leur parut Huguenote. Ils me laissèrent pourtant métre pied à terre , dans un Cabaret , que vous auriez pris pour l'Antichambre de l'enfer , tant il estoit obscur & plein de fumée. Ce fut là que le Curé prit la peine d'acourir pour m'interroger sur des matières de Religion. Ce fut aussi là où le connus que la plupart des Curez de Village , sçavent aussi peu ce qu'ils croyent , que leurs Paroissiens , car après luy avoir répondu

du sur tous les Points dont il m'avoit interrogé, il jura sur son Dieu que j'étois Huguenot. C'est icy, Monsieur, où la patience pensa m'échaper, mais à la fin considérant que j'avois affaire à des Bêtes, je creus qu'il faloit aussi les traiter en Bêtes, il falut donc me résoudre à leur réciter des Litanies & les Vêpres du Dimanche. Cependant cela ne produisit pas l'effet que j'en attendois; Car ils s'obstinoient toujours à me vouloir conduire à Pau. Aprez cela jugez de l'embarras où je me trouvois. Car cette infame Canaille disoit que les Pseaumes & les Litanies étoient les premières prières que les Huguenots aprenoient pour sortir du Royaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuyer de Mr. Sablé d'Etrées, & que j'allois joindre cet Ambassadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deserto*. J'avois beau les menacer d'envoyer un Exprez à l'Intendant de *Pau*, pour demander justice de l'affront qu'ils me faisoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, aprez avoir bien réfléchi sur l'embarras où je me trouvois, je me résolus d'essayer tous les moyens qui peuvent ébloüir les ignorans, quoique la chose fût difficile, parce qu'ils se donnoient tous des airs de Docteurs. C'est icy où je dois prier Dieu qu'il bénisse l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon esprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faisois qu'en prendre sans m'en apercevoir. Or comme j'ouvris ma Tabatière à tout moment, un des plus traitables Païsans de la Compagnie

204 VOYAGES DE PORTUGAL,
s'avisa de me demander à voir la peinture
qui étoit dedans ; laquelle représentoit une
Dame de la Cour étendue sur un lit de re-
pos toute nue, les cheveux épars. Celuy-ci
ne l'eut pas plutôt veue, que l'ayant fait
voir aux autres, ils se dirent entr'eux en *Be-
arnois*, que c'étoit une Madelaine. A ce beau-
mot je pris courage, ne faisant pas sem-
blant de l'entendre ; quand tout à coup le
Curé me demanda ce que ce portrait-là sig-
nifioit. Je luy répondis que c'étoit une Sain-
te qui vengeroit l'insulte qu'on faisoit au
meilleur de tous ses Devots, & prenant la
bale au bond, je regardai fixement cette nudi-
té, & je forgeai sur le champ une prière à cet-
te Sainte, suivi d'un éloge, où je luy attri-
buois plus de miracles qu'à tous les autres
Saints de Paradis. Cette oraison jointe aux
exclamations que je faisois aveugla tellement
la Troupe, que chacun baïsa, tête nue, la
Dame dont il est question, avec un zèle
merveilleux. Alors je cessai d'être Hugue-
not, d'autant plus que je continuai à invo-
quer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec
la même ferveur & la même disposition à fai-
re des miracles. Cefût à qui pourroit obtenir ces
prières par écrit, pendant que chacun s'em-
pressoit à l'envi de me guider dans les Mon-
tagnes ; & de me fournir des Mules. Voi-
là, Monsieur, un détail assez plaisant des
effets du Tabac en poudre. S'il sert à bien
des gens pour trouver une réponse, pendant
cet espace de temps qu'il luy faut pour aller
depuis les doigts jusqu'au fond du nez ; il m'a
servi d'une autre manière à me tirer d'affai-
res,

res, sans y penser. Quel malheur pour un honête homme d'estre obligé de profaner les Saints pour sauver sa vie? Il est vray que j'ay dirigé mon intention en cela. Néanmoins, j'en ay demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un mensonge bien habile fait dans l'esprit du Vulgaire ignorant, des impressions que la vérité toute nue ne scauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne sçache pas son Cathéchisme! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'est l'affaire des Evêques, & non pas la mienne: il en est de ces Prélats comme des Officiers de guerre, plusieurs le sont par faveur, plutôt que par mérite. La plupart s'attachent à la sçience de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abus, c'est prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage; car ceci ne me touche pas. Ainsi, je reprens le fil de mon Avanture, en vous disant que je louay deux Mules, l'une pour mon Guide, & l'autre pour moy. Mon cheval étoit si fatigué des efforts qu'il avoit été obligé de faire pour me sauver, que la reconnoissance vouloit que je le traitasse, avec toute sorte de douceur & d'humanité, puisqu'il l'avoit si bien mérité par ses bons services. Cependant, la nuit, qui me paroissoit un siècle, tant je craignois l'approche de l'Engeance Prevôtale, me donna plus de temps qu'il n'en falloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'estois servi, sous les auspices de ses Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette situation je mettois incessamment la teste à la fenestre,

pour appeller l'aube de jour ; mais ce Village est si fort enclavé dans les Pirénées , qu'à peine y voit on le soleil au plus haut degré de son ascension , & la dixieme partie de la voute des Cieux. Enfin , las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'esprit , j'allois donner à la nature une heure de sommeil , pour trois jours de veille , quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient , & les cris qu'ils jettoient , firent glacer tout mon sang dans les veines. Car je crus que tous les Archers du Royaume étoient à mes trousses. Cependant , j'en fus quitte pour la peur ; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Espagne , Pendant ce temps là mon Guide & le jour étant arrivez ensemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous passâmes jusqu'à *Sallent* premier Village d'Espagne, éloigné de sept lieues de *Sarans*, apres avoir passé devant une maison qu'on appelle * *Aigues-Caudes* , où l'on prend les bains qui guerissent une infinité de maladies. Dez-que j'arrivay à *Sallent* , on me conduisit dans un Cabaret sombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois si fort accablé de sommeil que je dormois debout. Mais comme les Lits me parurent des greniers à poux , je fis étendre de la paille sur le planché , où je me jettai , apres avoir permis à mon Guide de faire aussi bonne chere qu'il voudroit , pourveu qu'il ne m'éveillât pas. En cet état je dormis depuis

* C'est à dire eaux chaudes.

puis nœuf heures du soir jusqu'au lendemain à midi, sans m'éveiller, ensuite nous employames le reste du jour à chercher dequoy faire un très-mauvais repas. Le jour suivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret, où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons, sur lesquels nous nous dédomageâmes du précédent gîte. Enfin, nous arrivâmes hier en cette Ville, qui est située dans le plat País, à deux lieües des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis *Sarans* jusqu'icy, & la traverse est de 22. Lieües; & l'on ne fait que monter & descendre par des chemins si étroits, que pour peu qu'une Mule bronchât, on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon Guide m'a dit que la route de la *Valée d'Aspe* est plus belle, plus courte, & plus commode. Mais que celle de *St Jean de pied de port* surpasse les autres, puisqu'il n'y a que huit lieües de montagnes entre *Roncevaux* & le plat País de la *Navarre*. Quoiqu'il en soit, je suis surpris que *Mercure* n'ait pas séparé ces Montagnes, pour la commodité des Voyageurs; comme il a fait celles de *Calpé* & *Abila* pour l'avantage des Navigateurs. Je pars demain à la pointe du jour, pour *Saragoça*, afin d'y arriver le même jour.

Je suis, *Monsieur*,

A HUESCA, le 11 Juillet 1695.

MON-

MONSIEUR ,

Depuis trois mois que je suis dans cette bonne ville de *Saragoça* , vous m'avez écrit sept ou huit fois, en vous plaignant incessamment du peu de soin que j'ay eu de satisfaire v^otre curiosité , mais il faut vous en prendre à vous-même , & non pas à moy. Car , si vous n'aviez pas été si négligent à m'envoyer ce que je reçois aujourd'hui , ma plume n'auroit pas tracé dans mes Lettres l'inquiétude de mon esprit ; au lieu de vous raconter ce qui suit.

Je ne sçay si je dois appeller cette Capitale du Royaume d'Arragon simplement belle, où si je dois y ajouter le mot de *trés*; quoiqu'il en soit , elle est fort grande. Les Rues sont larges , & bien pavées , les Maisons ordinaires ont trois étages , les autres en ont cinq ou six , mais elles sont toutes bâties à l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on en parle. Les Couvens , qui sont icy en quantité , sont généralement beaux , & leurs jardins , & leurs Eglises ne le sont pas moins. L'Eglise Cathédrale , qui s'appelle *la Cen* , est un très-beau & très-vaste Edifice. L'Eglise de * *Nuestra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui régarde l'Architecture. Il est vray , que la Chapelle où est cette *Senora* , semble tant soit peu curieuse , parce qu'elle est souterraine. Les Espagnols prétendent qu'elle est d'une matière inconnue à tous les hommes. Sans cela ,

* Nôtre Dame du Pilier.

cela, je la croirois de bois de noyer. Cette Chappelle a trente six pieds de longueur & vint & six de largeur; elle est remplie de Lampes, de balustres, & de Chandeliers d'argent, aussi bien que le grand Autel, & de quantité de pieds, de mains, de cœurs, & de testes, que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous sçavez qu'elle en fait tous les jours qui surpassent l'imagination; mais ce qu'il y a de plus solide, c'est une infinité de Pierres précieuses, d'un prix inestimable, dont sa Robe, sa Couronne & sa Niche sont remplies. Cette Ville est située sur les bords de la Rivière de *l'Ebre*, qui est large comme la Seine à Paris, & bâtie sur un terrain égal & uni, étant revêtue d'une simple muraille, dégradée & déchaussée en quelques endroits. Les Aragonois estiment infiniment le Pont de Pierre qui traverse la Rivière, parcequ'ils n'en ont pas veu cent autres qui sont plus beaux. Ils auroient plus de raison de regarder le Pont de bois situé un peu au dessous, comme le plus beau qui soit en Europe. On trouve dans cette Ville des Académies pour les exercices du Corps & de l'esprit; sur tout une belle Université qui ne cède qu'à celles de *Salamanca*, & de *Alcala de Henares*. Les Ecoliers sont généralement tous habillez comme les Prêtres, c'est à dire en manteau

* On voit encore deux Eglises construites par les *Gots*, où il ne manque ni beauté ni solidité. On y remarque de très belles voûtes d'ogive, qui font voir que ces Peuples entendoient parfaitement bien la Stéréotomie.

teau long. Mr. le Duc de *Jouvenazo* est Viceroy de ce Royaume; cette Dignité Triennale me paroît plus honorable que lucrative; car elle ne rend que six mille Ecus par an. L'Archevêque, en tire vingt mille de son Archevêché, mais comme il est véritablement homme de bien, il distribue le tiers de ce revenu aux pauvres. Sa naissance est des plus obscures, cependant il a été President d'un des Conseils de la Cour d'Espagne, peut-être est-ce à cause de l'antipatie naturelle qu'il a toujours eue pour les François. Les Chanoines de sa Cathédrale, & ceux de nôtre Dame du Pilier retirent cent écus par mois de leurs Canonicats. *El justitia* est le Chef de tous les Tribunaux de l'Arragon. C'est entre ses mains que les Rois d'Espagne trouvent une Epée nue, quand ils prêtent le serment de conserver les Privilèges de ce Royaume, à leur avènement à la Couronne. Cette Cérémonie se fait à la Maison de la Députation, qui est un Edifice merveilleux. Le *Salmedina* est une espece de Lieutenant Général Civil & Criminel. Cette Charge de Robe & d'épée est triennale, aussi bien que celle de son Lieutenant. † *L'Audiençia Real* est composée de plusieurs Conseillers qui sont aussi friands d'épices que les nôtres; Outre cela il y a cinq Jurats, qui ne conservent leur pénible Emploi que deux ans. Ce sont des Juges de Police, qui se chargent du soin de la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, si j'entreprendois de vous faire un détail

* Cette Charge est à peu près celle de Chancelier.

† Parlement.

détail des autres Charges de ce Royaume. Le pain, le vin, la Volaille, les Perdrix, & les Lièvres y sont à très bon marché. Mais la Viande de boucherie est extrêmement chère, & le bon poisson tout à fait rare. Les Etrangers, qui passent dans cette Ville, sont réduits à se loger en certaines Hôteleries que les Espagnols appellent *Meson*, où les Hôtes ne fournissent aux Passans que la Chambre & le lit, l'Ecurie, la paille, & l'orge. Il est vray que les Valets ont soin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'accommoder les Viandes de la manière qu'on leur ordonne, pourvu que ce soit simplement à bouillir ou à rôtir. Les vins d'Arragon sont doux & forts, sur tout le vin rouge; car le blanc a moins de force & de douceur. Il n'y a d'autre Divertissement icy pendant l'Eté que la promenade. Les Cavaliers & les Dames sortent séparément de la Ville, vers le soir. Mais c'est moins pour prendre le frais que pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plaisir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres & les Moines vont sans scrupule. Mr. le Duc de Jouvenazo tient tous les soirs assemblée chez luy; on y raisonne, & on y boit des liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la première qualité s'y trouvent presque toujours. Ils sont honnestes & affables au dernier point. Ils m'ont donné des marques sensibles d'amitié, & la plus grande est de m'avoir régalez dans leur Maison; c'est ce qui me fait voir qu'ils ne sont pas si farouches qu'on me les avoit dépeints. J'avoüe qu'en public les souris

ne

• Il n'y ni foin, ni avoine en Espagne.

ne dérident jamais leur front , & que la familiarité de la joye ne leur fait rien rabatre de leur gravité affectée : Mais dans le particulier ce sont les plus jolies gens du monde ; c'est à dire les plus enjoués & les plus vifs. Les Arragonois sont presque tous aussi maigres que moy. De là , Monsieur , vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils disent que cela provient de ce qu'ils transpirent beaucoup , qu'ils mangent & dorment peu ; qu'ils ont les passions de l'ame vives & fortes ; & qu'enfin ils dissipent les esprits influens par des exercices que les François ne font pas si souvent qu'eux. Leurs visages sont aussi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes exercices en sont ils la cause, au moins Ovide le croit ainsi , *palleat omnis amor, color est hic aptus amandi.* Leur taille passe la médiocre. Leurs Cheveux sont châtein obscur, & leur tein est aussi clair que celui des Bearnois. Tout ce que je viens de vous dire à leur égard, se peut entendre aussi de leurs Femmes , dont la maigreur ne va pourtant pas si loin. On ne peut pas convenir qu'elles soient belles, mais on ne sçauroit s'empêcher d'avouer qu'elles sont aimables , si la nature leur a été chiche en gorge & en front, elle leur a prodigué des gros yeux étincelans , si pleins de feu qu'ils brûlent sans quartier, depuis les pieds jusqu'à la teste, les gens qui s'en s'approchent. Elles sont très-obligées à *Theuno* femme de *Pithagore*, de leur avoir appris que les Personnes de leur Sexe ne sont nées que pour l'agréable métier d'aimer , & d'être aimées. Cette douce Morale s'accorde parfaitement bien avec leur Compléxion. Aussi la pratiquent-

qu
elle
qu
pas
mi
dan
leu
ave
icy
sist
jeu
peu
ren
tre
dan
&
par
pie
que
tit
plo
pri
affa
par
Ma
nu
Il e
rab
ful
eill
mi
de
me
da
ya

quent-elles à merveilles. Car dez le matin elles courent aux Eglises, plutôt pour conquérir des cœurs, que le Paradis; elles n'ont pas plutôt dîné qu'elles vont chez leurs Amies, qui se rendent service reciproquement dans leurs Galanteries, en favorisant l'entrée de leurs Amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruse & de l'artifice. Il s'agit icy de finesse, car la vertu des Femmes consiste icy plus qu'ailleurs à bien cacher son jeu. Leurs Maris sont clairvoyans, & pour peu que l'intrigue soit découverte, elles courent grand risque de faire le voyage de l'autre monde, à moins qu'elles ne se sauvent dans un Couvent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une Fille par son propre Frère, dans une Eglise, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque temps un commerce amoureux. Il partit exprez de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de prison. On n'a fait icy que dix-huit ou vingt assassinats de guet à pend depuis que j'y suis; parce que les nuits sont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne se passe guère de nuit en hiver, qu'il ne s'en fasse deux ou trois. Il est vray que ce sont des gueux & des misérables de deux Paroisses de la Ville, qui s'insultent de cette manière-là. Ce sont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce désordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les Criminels condamnez se prévalent des privilèges du Royaume pour prolonger l'exécution d'un ter-

214 VOYAGES DE PORTUGAL,
me à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en
font quittes pour les Galères, d'où ils sortent
ensuite par mille sortes de voyes. De sorte
que si quelque forte Partie ne presse les Ju-
ges, ils se sauvent toujours de la corde. On
ne sçait ce que c'est que de voler dans les
rues, & ces meurtres ne se font jamais dans
cette veüe-là. Je me suis souvent retiré seul
de chez le Viceroy, à onze heures, ou à mi-
nuit, sans qu'on m'ait insulté; il est vray que
j'ai cessé de m'y exposer, sur le conseil que
les gens de qualité me donnèrent, de mar-
cher toujours accompagné, de peur que
ces Assassins ne me prissent pour un autre.
Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à craindre
pour les gens de quelque distinction, à moins
qu'ils ne se trouvent enveloppez dans quelque
intrigue amoureuse; Car alors on court ris-
que d'estre poignardé dans les rues en plein
midi. Il faut donc estre sage ou s'abandon-
ner aux Courtisanes, pour éviter ce malheur.
Or de ces deux moyens le premier est le
meilleur, puisqu'il conserve également la
Bourse & la santé. La Noblesse d'Arragon
est assez riche; mais elle le seroit davantage
si les Païsans de ce Royaume, étoient aussi
laborieux que les nôtres. Ces paresseux se
contentent de faire labourer leurs Terres, se-
mer, & recevoir leurs grains, par des * *Ga-
vachos* dont l'Espagne est infectée. La popu-
lace conjecture que la France est le plus mau-
vais Païs du monde, puisque les François
le quittent pour venir dans le leur. Il est
vray
* Epitète qu'ils donnent aux François, & qui
dans le fond ne signifie rien du tout.

vray que les Laboueurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Mètiers, sans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau sont presque tous Bearnois, ou Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve icy quelques Marchands Bearnois, qui se sont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, se fait encore assez ouvertement. Si les Arragonois avoient du sang aux ongles, & qu'ils voulussent enrichir leur pais, il leur seroit facile d'en venir à bout. La Rivière d'Ebre est navigable pour des Grands bateaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortaza* jusqu'à prez de *Mirandebro*. Cinquante personnes qui sont descendues m'ont assuré qu'il y restoit en été trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs son courant est très-paisible; tellement que la seule difficulté ne consiste qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bateaux en la remontant. Les François emmenent icy quantité de Mules & de Bidets, sur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules servent pour tirer les Carrosses & les * *Galeras*, car celles d'Estramadure sont chères, & ne reussissent pas icy, comme dans les Pais Méridionaux de l'Espagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Païsans s'en servent à des usages differens, Les Carrosses de ce pais ont, à peu prez, la figure des Coches de France, & ils vont
d'une

* Grandes Charretes, qui portent 80. quintaux & qui sont tirées par huit Mules.

216 VOYAGES DE PORTUGAL ,
d'une si grande lenteur , qu'ils ne feroient pas le tour de la Ville dans le plus grand jour de l'Été. La Mode d'aller en visite à Cheval est icy comme en Portugal , & les Gentishommes & les Officiers de guerre sont habillez à la Françoisé ; ils trouvent que l'habit à l'Espagnole est insupportable , à cause de la *Golilla* , qui est une espece de Carcan , où le cou se trouve tellement enchassé , qu'il est impossible de baisser ou de tourner la teste. L'habit des Femmes paroît un peu ridicule aux Etrangers , quoiqu'ils ne le sont pas dans le fond. Je trouve à l'heure qu'il est , celui des nôtres cent fois au dessous ; les Espagnoles ne scauroient cacher aucun défaut de nature. Leur taille , leur grandeur , & leurs cheveux paroissent tels qu'ils sont ; car elles ne portent ni coeffes , ni talons , ni corsets de baleine. Si les Françoises étoient obligées de prendre cette mode-là , elles ne tromperoient pas tant de gens , par leurs tours de cheveux , leurs talons , & leurs fausses hanches. Il est vray qu'on pourroit un peu reprocher aux Espagnoles de montrer à découvert la moitié de leurs bras , & de leurs épaules ; mais en même temps il ne faudroit pas épargner les Françoises , qui affectent d'étaler deux pièces plus tentatives & plus animées. Car dès qu'on alléguera que les unes scandalisent par derrière , on aura le même droit de répondre que les autres scandalisent par devant. Au reste , si les Femmes sont gênées , elles ont l'agrément d'estre fort considérées. Car dès qu'elles passent dans les
rues ,

AL ,
ne feroient
plus grand
ler en visite
Portugal, &
iers de guer-
ils trouvent
portable, à
e espece de
llement en-
aisser ou de
mmes paroît
quoiqu'ils ne
Je trouve à
res cent fois
auroient ca-
Leur taille,
eux paroif-
ne portent
de baleine.
ées de pren-
mperoient pas
de cheveux,
hanches. Il
eu reprocher
découvert la
urs épaules;
udroit pas é-
tent d'étaler
plus animées.
s unes sçanda-
e même droit
andalizent par
mmes sont gè-
stre fort con-
sent dans les
rues,

ET DE DANEMARC. 217

rues, à visage découvert, en Carrosse, ou à pied, on s'arrête pour leur faire une révérence; à quoy elles répondent par une inclination de teste, sans plier le genou. Leurs Ecuyers, qui sont des Vieillards hors de soupçon, leur donnent la main nue; car c'est la mode Espagnole. Ce sont les seuls qui aient l'avantage de toucher leurs mains, car quand un Cavalier se trouve par hazard dans une Eglise auprès du Benitier, & qu'une s'y présente, il trempe son Chapelet dans l'eau benite, pour luy en offrir. Il en est de même à la dance, ce qui n'arrive guère souvent. Car le Cavalier & la Dame ne se tiennent que par les deux bouts d'un mouchoir. Vous pouvez juger de là combien le salut du baiser y paroît choquant. Il faut que je vous fasse conoître que les Espagnols ne sont pas si farouches qu'on le publie, en vous donnant en même temps un petit détail de leurs repas. Un Gentilhomme que je voiois très-souvent chez le Viceroy, & dans les Académies, m'ayant honoré d'une visite, je répondis à son honnêteté de la même manière. Il me reçut au haut de l'escalier, & m'ayant conduit dans une Salle où nous-nous entretînmes une demi-heure, je luy demandai comment se portoit son Epouse, mais il me répondit qu'il la croyoit en assez bonne santé pour nous recevoir dans sa Chambre. Apres cela voyant paroître le Chocolat & les biscuits, ce Gentilhomme se leva pour m'introduire dans

la Chambre de sa Femme, qui s'étant tenue debout pour recevoir nos révérences, s'affit sur son *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaises. Je luy dis que j'étois fort obligé à son Mari de m'avoir procuré l'honneur de la saluer; elle me répondit qu'il me regardoit comme Espagnol, & comme Ami; ensuite ayant pris le Chocolat, elle me demanda si je le trouvois bon, & si les Dames de France n'en prenoient pas. La conversation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Espagnoles, je me levai, je la saluai, & je sortis de la Chambre avec son Mari, qui me pria de dîner avec luy. Nous nous promenâmes pendant ce temps-là dans son Jardin, & après avoir fait mener ses chevaux devant moi, nous remontâmes dans une Sale où le couvert étoit mis. Un moment après la Dame parut, entra, & après avoir salué à sa manière, elle prit sa place d'un côté de la * Table, & nous de l'autre. On servit d'abord des Melons, des Raisins, des Pavies, & des Figues; ensuite on nous donna chacun nos *pita-mes* à la manière des Moines, consistant en ce qui suit; des cotelétes rôties dans le premier plat; une perdrix & un pigeon aussi rôtis dans le second; un lapreau en pâte dans le troisième, une fricassée de poulets

* Table séparée par dessous avec des planches, afin que les pieds des Conviez n'ese touchent pas.

lets dans le quatrième, des † Oronges environées de petites Truites longues comme le doigt, dans le cinquième ; & une Tourte d'abricots dans le sixième. Apres quoy l'on porta des bouillons jaunes comme le safran, dont ils estoient remplis. Voilà, Monsieur, en quoy consistoit la portion de chacun de nous. Cependant nôtre conversation ne roula que sur les Françoises. La Dame prétendoit que la grande liberté que les hommes ont en France, d'entrer chez les Femmes, de jouer, & de se promener avec elles, exposoit les plus sages & vertueuses à être déshonorées par des Indiscrets, & des Médisans ; qui pour se faire valoir gens à bonne fortune, diffament celles qui leur résistent. Enfin, aprez avoir bien déclamé contre les Maris, qui digèrent paisiblement ces affronts, au lieu de se vanter, nous sortîmes de Table. Elle fit son salut ordinaire, en se retirant dans sa Chambre. Cependant je fis aussi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toujours devant moy, jusqu'à l'escalier, où il s'arrêta du côté gauche ; afin de me laisser la main, en luy disant adieu. Il attendit que je fusse au pied de l'escalier pour recevoir un coup de chapeau ; ensuite nous nous perdîmes de veüe l'un & l'autre. Je vous raconte cette aventure

K 2

pour

† l'Espece de champignons rouges dessus & jaunes dessous.

pour vous faire connoître la manière dont les Espagnols en usent envers leurs Amis. Si cent Gentishommes m'avoient régalé, il n'y auroit aucune différence de ce que je vous ay dit, si ce n'est, peut-estre, en la bonne chère. Car pour la Cérémonie, c'est toujours la même chose chez les uns, comme chez les autres. Ainsi, par cette Description vous sçavez tout ce qui se pratique en Espagne, en pareille occasion. Je croy vous avoir dit que les Espagnoles nous traitent d'indiscrets; elles n'ont, peut-être, pas tout le tort. Car toutes les Femmes de l'Europe tiennent le même langage. Voici quelques vers Espagnols qu'un fou de Poète a faits sur cette matière, il y a cinquante ans.

Los discretos Espagnoles.

Los maridos Zelozos,

Hazen en Callados Gozos

Orejas de Caracoles.

No son tales los Francezes,

Tanto no pueden cubrir,

Antes mas quieren mil vezes,

No hazer, que no dezir.

Cela veut dire en bonne prose; que les discrets Espagnols aident aux Femmes à coëser leurs Maris, par des embrassemens secrets. Que les François au contraire ne peuvent rien cacher, car ils aiment mille fois mieux ne pas faire le coup, que de ne pas le dire. Voila, Monsieur, à peu prez,
le

le raisonnement de ce Huron , qui prétend que nous faisons gloire de payer les fa- veurs des Dames , avec une ingratitude qui ternit leur reputation , de fond en comble. Cet avis peut leur apprendre à ne se pas fier à des Evapores. Une Femme d'es- prit ne sera jamais embarrassée à connoi- tre le Caractère d'un homme , lorsqu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeu- nes gens sont foux. Cependant les Da- mes les préfèrent aux gens sages , parce- que la Sagesse ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à filer doux. La Langue indiscrete des jeunes Cavaliers fait un tort considérable à leurs Maitresses , mais les Femmes de chambre & les Con- fidentes n'en font pas moins. Les Fem- mes se perdent souvent elles-mêmes pour ne pas prendre assez de précaution envers leurs Domestiques. J'appelle une femme sage celle qui sçait bien cacher ses folies. C'est un des premiers talens des Espagno- les. Lesquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris , car enfin le coup ne fait que le cocu , au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot , je finis ma lettre , en vous priant de m'écrire à *Bilbao* , où je dois aller au premier jour. Delà je côtoyerai par terre ou par mer , les côtes maritimes jusqu'en Portugal , afin de connoître les Ports & les Havres dont on ma parlé tant de fois. Cette dé- couverte me fera plus de plaisir que si je voyois les plus belles Villes du monde.

222 VOYAGES DE PORTUGAL, &c.

Cela vous fait voir qu'il ne faut pas disputer des goûts

Je suis,

l, &c.
ut pas dif-

[The following text is extremely faint and illegible due to heavy ink bleed-through from the reverse side of the page. It appears to be a list or a series of entries, possibly containing names and titles.]

[The main body of the page contains a large amount of text that is almost entirely illegible due to extreme fading and bleed-through. The text is organized into several columns, suggesting a structured list or a table of contents. Some faint words and numbers are visible, but they cannot be transcribed accurately.]

